

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel



alfo

LES LABOUREURS DU CIEL

DE LA MÊME AUTEURE

Les chambres orphelines, Écrits des Forges, 2003

La crevasse, Lancôt Éditeur, 2004

L'amour ses couteaux, Écrits des Forges, 2011

Isabelle Forest

Les laboureurs du ciel

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Forest, Isabelle, 1970 -

Les laboureurs du ciel

ISBN 978-2-89694-079-0

I. Titre.

PS8561.O675L32 2012 C843'.54 C2012-941693-2

PS9561.O675L32 2012

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

L'auteurs remercie le Conseil des Arts du Canada,
le Conseil des arts et des lettres du Québec, l'Institut Canadien de Québec
ainsi que la Ville de Paris pour leur appui financier et logistique.

Illustration de la couverture : Joe Sorren, *La Luna*
www.joesorren.com

ISBN : 978-2-89694-079-0

© Éditions Alto, 2012

À mes enfants
Charles-Antoine et Madeleine

À mes amis
Marie-Renée, Geneviève, Jean D.,
Jean-François, Danielle, Philip,
Marianne, Josée, Jonathan,
Jean C., Marie-Ève et Maude
pour leur indéfectible soutien

Aux Sages Fous
pour la magie

Aux étoiles

Quand je marche, la terre tremble
C'est moi qui conduis le soleil

— Extrait de la
Chanson de Polichinelle

On la vit arriver à l'aurore, comme il en échoue souvent à cette heure maudite. Elle avait la tête basse et cachait son visage dans son capuchon, qu'elle tenait d'une main tremblante, nerveuse.

On l'a poussée contre la pierraille suintante des murs, sans délicatesse. On l'a ferrée à la cheville. Toutes la dévoraient des yeux, sauf Bernadette, qui a depuis toujours le regard fuyant, effrayée par ce monde clos et obscur, si proche des Enfers. Quelqu'un dans l'ombre a ri et soufflé :

« Bienvenue, petite. »

Le rire en ces lieux boueux, peuplés de rats et couverts de gringenaudes, ne transportait pas la joie, mais une douleur muette, plus vive encore que celle logée dans un sanglot. Aucune fille ne disait mot. Elles guettaient toutes la nausée qui ne pouvait tarder,

même si la petite tenait un pan de capuchon sur son nez et sa bouche. En effet, son corps, qui ne paraissait pas bien gras sous son manteau, fut rapidement pris de spasmes violents. Elle pencha la tête, entrouvrit les lèvres et laissa filer dans un râle une eau grumeleuse sur le sol. Les prisonnières gardaient le silence. Elles attendaient que les crampes s'estompent.

Comme les autres avant elle, la petite ne s'habituerait pas à l'odeur infecte des cachots, mais toutes espéraient que son corps se calmerait avant qu'il ne lui reste que du sang à vomir.

Les filles étaient enfermées pour des raisons souvent semblables. On ne réinvente pas le crime tous les jours. Dans ce pays aux mœurs réprimées et à la justice défailante, voire corrompue, il était fréquent qu'on enchaîne sans procès, pour de simples rumeurs. On comptait sans doute plus de bonnes gens à l'intérieur de ces murs infernaux que sous le ciel de Paris, la nuit, où erraient librement scélérats et ribaudes.

Plusieurs prisonnières étaient là parce que leur mari n'en voulait plus : une plainte d'adultère, une menace de mort, vraie ou fausse, suffisait à libérer l'homme de son épouse, menée sans ménagement aux cachots. Une femme trop belle n'était pas servie en ce pays. Elle attirait les hommes, mais aussi la haine des épouses apeurées de la voir se lover contre le corps de leur mari. Mieux valait parfois naître bête et laide que de moisir à l'ombre avec pour compagnes la démence, la détresse et la pourriture.

Déjà affectées des pires désordres de la chair, nourries de rats, les filles recevaient régulièrement la visite de la fièvre, du délire et de la dysenterie. Leur peau se couvrait de pustules et de champignons, leurs dents noircies et cassées tombaient, et leur chevelure, pour ce qu'il en restait, blanchissait à vue d'œil. Elles tremblaient de froid et de faim. Jours et nuits n'étaient plus que mauvais rêves.

Contrairement à celles qui laissaient là, mois après mois, année après année, un peu plus de leur corps et de leur âme, Marie Malvaux ne resta pas longtemps dans les cachots. Trois jours seulement après son arrivée, c'est encore nimbée d'une beauté et d'une grâce intactes et forte d'une lucidité remarquable qu'elle fut libérée pour aller mourir.

La foire

Je suis née un jour de pluie. Un 19 février, dans le bourg de Bandol, de Marie-Thérèse Malvaux, treize ans, et de père inconnu. Ma mère a perdu la moitié de son sang dans la couche et sur le sol de la chambre avant de s'endormir pour trente-huit jours. On m'a mise en nourrice, et j'ai dû me contenter d'un maigre lait, partagé avec cinq autres enfants.

À son réveil, ma mère a repris sa place chez les Ronfard, où elle logeait et travaillait à la cuisine. Elle venait me voir les jeudis après-midi, avant d'aller au marché, et m'emmenait parfois avec elle en promenade le dimanche, après la messe.

Lorsqu'on put me nourrir de soupe et de bouillie, ce fut un grand soulagement pour ma mère, qui me traîna avec elle du matin au soir parmi les casseroles et les oignons. Les Ronfard étaient de fort bonnes gens. Généreux à défaut d'être toujours aimables, ils

lui avaient permis de me garder auprès d'elle et de dormir sur le lit de paille au fond de la cuisine, tout à côté de celui d'une autre Marie, Longprés celle-là. Elle avait trois ans de plus que ma mère et espérait se marier pour quitter son service chez les Ronfard. Étant donné ma présence, ma mère n'en espérait pas tant pour elle-même.

Pourtant, un soir, un homme a pris place à la table bien garnie des Ronfard. Ma mère, qui assurait le service des plats qu'elle mijotait, fut convoquée dans le salon avant le dessert. On l'informa que monsieur Victor Labruis avait l'intention d'offrir une bonne somme pour la ramener chez lui, non pas comme domestique, mais comme épouse. Il la trouvait fort jolie et douée pour la cuisine. Il avait plus de quarante ans et désirait fonder une famille à Paris. Il nous y conduisit par un matin pluvieux, ma mère m'emportant pour tout bagage.

Monsieur Labruis me prit pour fille avant mes trois sœurs, nées un an après notre arrivée : Laurelle, Agnès et Élizabeth, qui ne vécut que cinq semaines. J'ignore toujours pourquoi je demeurai une Malvaux, du nom de fille de ma mère. Monsieur Labruis fut assez bon pour me loger et me nourrir jusqu'à ce que je suffise à mes propres besoins, mais il préférait sans doute réserver son héritage à la chair de sa chair. Ma mère ne put porter d'autres enfants, et notre famille s'acheva sans laisser de fils à monsieur Labruis, qui en fut longtemps fort attristé.

Mon beau-père avait d'abord été marchand de mercerie, mais son ambition était telle qu'il imagina bien

vite d'autres moyens d'augmenter son pécule. Il réalisa des économies en rationnant son pain quotidien sept années durant. Il fit ensuite un premier voyage aux environs de Marseille pour aller chercher des fils de laine et de coton à tisser avec l'intention de vendre des étoffes de sa propre fabrication. Il engagea les premiers tisserands, deux hommes et une femme du nom de Marguerite. Les hommes travaillaient plus vite, mais la femme tissait plus serré. Marguerite dessinait les plus jolis motifs, et monsieur Labruis lui confia le soin d'imaginer les modèles de chaque étoffe et de diriger les autres tisserands.

Comme monsieur Labruis n'avait point de fils pour l'aider dans son commerce, mes sœurs et moi avons commencé à tisser les étoffes dès l'âge de cinq ans, ce qui fit pleurer ma mère plus d'une fois aux repas et lorsqu'elle venait nous border. Ma mère aussi travaillait, plus que quiconque d'ailleurs ; en plus des heures passées au métier, elle veillait à la cuisine et à la lessive. Monsieur Labruis accordait une grande valeur au travail des enfants et en engagea d'autres. Seuls nos petits doigts parvenaient à tisser les motifs les plus fins. Marguerite put ainsi se permettre d'accentuer les détails de ses dessins, et monsieur Labruis put offrir au Tout-Paris des étoffes de plus en plus raffinées. Marguerite tissait merveilleusement bien, en plus de posséder de magnifiques yeux et une poitrine généreuse qui débordait toujours de son corsage. Ne pouvant l'épouser puisqu'il était déjà marié à ma mère, monsieur Labruis l'emmena avec lui dans ses voyages où, paraît-il, elle le conseillait sur la qualité et les couleurs des fils.

Sans pourtant avoir manqué de pain ni de sauce pour le tremper, j'ai connu une enfance sérieuse, voire austère, et j'ai perdu entre les murs froids de l'atelier de monsieur Labruis la joie et le rire qui enluminent souvent l'âge tendre. Il en fut de même pour mes sœurs, dont les visages sont aujourd'hui étirés et les lèvres, minces et dures. Leurs yeux ne s'ouvrent jamais totalement, comme si elles étaient toujours incommodées par la poussière des tissus, même au grand air. Pour Laurelle, c'est pire encore. Guidée par une certaine lumière intérieure, sans doute, elle continue de tisser jour après jour les plus parfaites étoffes, même si elle n'y voit plus rien depuis trois ans déjà. Voilà ce qu'il reste de l'héritage de monsieur Labruis pour ses filles légitimes : une maîtrise exceptionnelle du tissage et une vision atrophiée. Malgré les leçons offertes par le précepteur que monsieur Labruis avait engagé et qui nous enseignait deux fois par semaine la lecture et l'écriture du français et du latin, mes sœurs ne pourront jamais jouir, comme moi, de ce savoir.

Puis, par une nuit d'hiver sans neige, froide et humide, survint le drame qui devait nous déchirer. Monsieur Labruis vaquait à ses occupations en Italie avec la belle Marguerite. Mes sœurs, ma mère et moi avions sombré depuis un bon moment dans les profondeurs du sommeil, épuisées par les longues heures passées à tisser, le dos courbé et les mains crispées de douleur. Nous couchions dans la même pièce à l'étage, mes sœurs et moi, tandis que notre mère dormait seule au milieu de sa chambre. En bas, les ouvriers ronflaient dans l'atelier. Ce fut l'un d'eux, vaillant et brave garçon, qui nous éveilla avec des cris

perçants. L'atelier avait pris feu, et les flammes gourmandes s'étendaient à une vitesse diabolique, léchant avec rage les lots de fils et de tissus, rasant le bois des métiers, des chaises, des tables et des poutres. Aidées par ma mère et l'ouvrier, mes sœurs et moi descendîmes l'escalier brûlant en laissant derrière nous tous nos trésors, si maigres fussent-ils. J'ai souvenance encore de ce moment où le jeune homme me plaqua contre lui, saisissant ma longue chevelure pour la rabaisser par-dessus ma tête et couvrir mon visage, qu'il tenait fermement sur sa poitrine en courant parmi les flammes jusque dans la rue. J'ai souvenance aussi de ses pleurs lorsqu'il revit mon visage et qu'il le caressa sans pudeur devant mes sœurs, ma mère et même les autres ouvriers en louant le Seigneur.

Mes sœurs eurent moins de chance et, sans être défigurées, elles furent marquées par quelques cicatrices au cou et aux joues. Quant à ma mère, on la reconnaît à peine depuis, si ce n'est grâce à sa voix et à ses gestes.

On nous logea chez l'un des ouvriers en espérant le retour rapide de monsieur Labruis. Mais il faut croire que l'Italie agissait comme une ventouse, à moins qu'il ne faille blâmer les charmes de Marguerite? Monsieur Labruis ne revenait pas. La famille de l'ouvrier était bien généreuse, mais très pauvre aussi. Lorsque ma mère fut guérie, elle alla cogner à la porte des Ronfard pour reprendre son service. Les Ronfard ne pouvant offrir à chacune d'entre nous suffisamment de travail, nous dûmes nous séparer entre Bandol et Paris.

Au début de février, alors que le ciel est d'un gris feutré et que la maladie court avec toute sa force, que les ventres et les joues se creusent une fois consommées les dernières poussières des récoltes, les rues des Quatre-Vents, des Boucheries, des Aveugles et quelques autres s'animent à la grande joie du peuple et de son roi. Originellement érigée par Louis XI, la Foire Saint-Germain propose aux passants marchandises diverses, marionnettes et sauteurs de corde, bouffonneries et grossièretés, phénomènes inusités et merveilles. Elle s'étend en moyenne sur deux mois, ou jusqu'à ce que le roi s'en lasse.

Le jour, elle est le repaire des petites gens, des simples travailleurs, des mères et de leur progéniture, des chômeurs, des gueux, des artisans. La nuit, on y croise des dames distinguées, des messieurs enfarinés et enrubannés et même les proches du roi, quand ce

n'est le roi lui-même. Ce ne sont pas les étals de marchandises qui attirent ainsi Sa Majesté dans ce quartier enfiévré de Paris ; il n'a que faire de ces choses qu'il peut se procurer aisément à la cour. Le roi cherche les spectacles. Car ce que l'on joue à la cour doit lui plaire, tandis que ce qui se joue à la foire reflète les pensées, les croyances, les désirs et les craintes de la populace. Lorsque Sa Majesté foule les pavés de la Foire Saint-Germain, elle vient prendre le pouls de son règne. Chaque année, différents spectacles sont ajournés par ordre royal, et plusieurs auteurs et comédiens, emprisonnés.

Dans la fourmilière de la foire, le regard ébahi, la démarche nerveuse, erre un jeune apprenti verrier de la rue Saint-Bon. Les mains agitées au fond des poches, la tête tournant dans tous les sens, Eugène hésite à s'attarder devant les marchands, les parades et les scènes de cirque. Soudain, la foule le bouscule et l'emprisonne. Il entend des rires et des petits cris, il aperçoit des enfants qui jaillissent de l'attroupement en criant, le pas sautillant, les yeux brillants. Il observe les mères leur appliquer des soufflets, honteuses de les voir apprécier un spectacle dont il ne sait rien encore. Bientôt, par la force des va-et-vient constants, parmi les coups de coudes et de hanches, Eugène est propulsé à l'avant de la foule.

Au centre d'une planche de bois surélevée par des tréteaux, des rats vêtus de robes et de chemisiers dansent, courent, enjambent des obstacles, s'assoient à la façon des hommes, font semblant de dormir ou se chicanent une petite pierre précieuse. Leur entraîneur

porte un chapeau haut et coloré, une moustache retroussée et une barbichette longue et tressée. Il promène ses mains d'un rat à l'autre, les aide parfois à exécuter leur numéro et leur jette de la moulée toutes les secondes. Pour certains, cette vision est purement diabolique, ils quittent la foule hantés par la crainte et esquissent un signe de croix libérateur. Pour d'autres, les hommes et les enfants surtout, le spectacle provoque fascination et plaisir. Eugène, qui éprouve un violent vertige, est de ceux-là.

Il est vite emporté de nouveau par la foule jusqu'au centre de la rue et tombe, le corps mou, les yeux révoltés et le souffle oppressé. D'abord, on fait semblant de ne pas le voir. On croit qu'il se relèvera assez vite. On le contourne grossièrement, on s'empêtre dans ses jambes, ses bras, un pied aveugle écrase sa main, puis un autre, mais Eugène ne sent rien. On finit par le soulever, on l'emporte de l'autre côté de la rue, où la foule est moins dense, et on le dépose sous une table pleine d'oiseaux empaillés. On ne fait plus attention à lui, chacun poursuit son errance euphorique parmi les magnificences de la foire. Un mince filet de sang s'échappe de la main blessée d'Eugène et glisse dans la rue, se mêlant à la terre. De longues minutes passent, de très longues minutes, un après-midi entier.

Une femme immense, une masse épouvantable de graisse à la peau rouge couverte de sueur, observe le jeune homme étendu sous la table. Monstre de chair flasque à la fois malheureux et fortuné, elle court toutes les foires du monde, s'offre aux regards horri-fiés et accueille entre ses seins les sols lancés dans un

geste mi-dégoûté, mi-admiratif. Elle se nomme Antoinette et en ce jour aussi miraculeux que les autres, elle a accumulé suffisamment d'argent pour manger pendant une semaine. Antoinette mange, beaucoup, énormément, et de tout, constamment. Des aliments gras et juteux, beaucoup de viande et de sucre, même s'il est rare et coûteux.

Elle a vu le jeune homme s'affaler telle une draperie au milieu de la rue et l'a reluqué tout l'après-midi. Elle a bien vu aussi sa blessure à la main et le sang qui s'en échappait, mais elle a espéré, comme tous, qu'Eugène se relèverait et qu'il repartirait.

Mais Eugène ne s'est pas encore relevé, sa main est demeurée sans soins, et Antoinette sait qu'un besogneux, peu importe la besogne qu'il accomplit, a besoin de ses mains pour l'accomplir. Elle délaisse son large banc de bois et, peinant et soufflant, s'approche de la table aux oiseaux empaillés. Elle ne peut pas se pencher pour tirer Eugène vers elle et entendre son pouls ou examiner sa main de plus près. Il y a déjà longtemps qu'elle ne se penche plus et que sa bonne l'habille, la déshabille et la baigne. Aussi cherche-t-elle du regard une bonne âme à qui demander de l'aide : le marchand de tableaux, son voisin de loge, détourne la tête, comme le mercier-bijoutier, une loge plus loin. Il y a bien Petit Pierre, l'assistant de maître Solon, qui ne travaille pas pour le moment parce que les bêtes se reposent.

Petit Pierre accepte, contre quelque menue monnaie, de tirer le jeune homme hors de l'enceinte de la

foire jusque chez Antoinette, qui loge temporairement dans une étable, rue des Boucheries.

Le marché conclu, Petit Pierre traîne le jeune homme inconscient par les avant-bras en s'assurant que sa tête ne touche pas le sol et, suivi par l'énorme femme, se fraye un chemin à travers les passants étonnés devant cette drôle de procession. Le corps d'Eugène étendu à l'abri sur la paille de l'étable, Petit Pierre se sert lui-même dans la fortune d'Antoinette au creux de son corsage et repart en courant vers la foire afin de ne pas éveiller la colère de son maître, qui l'attend pour une représentation.

Le travail de Petit Pierre consiste à tirer la queue d'un chien qui marche à reculons avec, sur son dos, un singe savant. Chacun sait que le chien est l'animal qui possède le plus de cœur, donc de bonté et d'obéissance, et que le singe est celui qui bénéficie de la plus grande intelligence, aussi n'est-il pas si surprenant de voir ce dernier monter un chien comme l'homme son cheval. Il s'agit d'un divertissement fort agréable à regarder, et les enfants s'en amusent beaucoup, mais il n'est point aussi remarquable que celui des rats danseurs et sauteurs.

Avant de pénétrer l'enceinte principale de la foire, Petit Pierre passe devant les orfèvres, les vendeurs de faïence et les marchands de tableaux. Il longe des tables aux miroirs prisés, des ouvrages de dentellières, des étals d'ombrelles et de chapeaux, de porcelaine et de verre.

Près d'une table pleine d'étoffes chatoyantes, Petit Pierre échappe ses pièces de monnaie. Il se penche pour les ramasser et, relevant la tête, aperçoit sous la table une petite fille pâle aux yeux bleus et mouillés, assise les jambes croisées, les coudes sur les cuisses, le menton dans les mains.

Fatiguée de vendre les étoffes de monsieur Labruis, Marie Malvaux, neuf ans, boude. Elle attend qu'il parte trinquer à la buvette de la mère Jacques avec d'autres marchands.

Elle est si jolie qu'elle semble tombée de la Lune.

Petit Pierre, dont le nom complet est Joseph Louis Pierre Surdac, qui a onze ans mais en paraît deux de moins étant donné sa petitesse, se glisse sous la table de monsieur Labruis. Il soutient le regard rond et encore humide de Marie et esquisse un sourire dans l'espoir qu'elle y réponde.

— Tu ressembles à Colombine. T'as pleuré?

Un homme, dont Marie et Petit Pierre n'entrevoient que les bottes brunes couvertes de boue, s'approche et, d'une voix forte, invite monsieur Labruis à le suivre. Ce dernier se penche alors sous la table sans même y jeter un coup d'œil, marmonne qu'il part pour la buvette et que monsieur Nicolas, le marchand de chapeaux, veillera sur les canailles pendant son absence. C'est au mot *absence* qu'enfin les lèvres de Marie se détendent et laissent entrevoir un premier sourire.

— C'est qui, Colombine? T'as dit que je lui ressem - blais...

— T'as pas besoin de chuchoter comme ça, il est parti, ton père.

— Qui t'a dit que c'était mon père?

— Si ça avait été ton patron, il t'aurait donné du bâton depuis longtemps pour ta bouderie. Moi, c'est la bastonnade assurée. Je préfère ne pas rentrer travailler tout de suite. De toute manière, regarde, j'ai déjà tout l'argent qu'il me faut pour aujourd'hui et même pour demain. J'ai pu en prendre autant que j'en voulais dans le corsage de la grosse Antoinette. Tu la connais? C'est un monstre! Il y en a plein ici, suis-moi!

Marie touche pour une première fois la main de Petit Pierre et se hisse hors de sa cachette, curieuse mais effrayée à l'idée de suivre le gamin à travers la foire et de voir ces monstres qui viendront peut-être la trouver sur sa paillasse et hanter ses rêveries nocturnes. Les deux enfants, debout côte à côte, se jau- gent, leurs yeux parcourant brièvement la silhouette de l'autre.

— Petit Pierre, c'est comme ça qu'on m'appelle.

La fillette ne dit rien. Petit Pierre hausse les épaules et entraîne avec assurance et empressement Marie parmi les marchands, jusqu'au coin de la Troisième traverse et de la rue de Normandie où, le souffle court, il effectue un premier arrêt, l'œil malicieux.

— Regarde, Colombine.

Coincée entre l'étal d'un limonadier et celui d'un marchand de tambourins, une table, surmontée de têtes humaines, interpelle le regard dérouté de la fillette, qui cherche en vain les corps sous la planche de bois. Elle tend une oreille pour saisir le son d'une voix parmi toutes ces bouches, hume l'air afin de capter le mince parfum d'une peau, allonge un doigt pour toucher une des têtes emperruquées. Aussi incroyable qu'il y paraisse, ces têtes ne sont pas vivantes. Marie se met à trembloter et cherche dans la foule un regard familial et rassurant, celui de sa mère, d'un ouvrier de monsieur Labruis, voire de son beau-père lui-même. Elle se tourne vers Petit Pierre.

— C'est à ça que ressemblent les morts? Je savais qu'ils devenaient durs et froids, comme ma petite sœur, mais les morts sont blancs ou gris, pas roses! Ils sont maquillés? Pauvres gens à la tête coupée!

— Que tu peux être naïve! Ce sont des figures de cire.

— Des chandelles en forme de tête?

— Tu es sotté en plus. Ce sont des portraits, Colombine.

— Les peintres font des portraits. Et appelle-moi Marie!

— Puisque je te le dis, Marie-Colombine! Tu ne reconnais donc pas Colbert? Et notre roi, là? Son visage en forme d'œuf, son long nez qui touche

presque ses lèvres? Et ici, Molière? Tu ne connais rien, toi, à part la paresse et la bouderie?

— Je ne suis pas paresseuse, ni boudeuse, seulement fatiguée.

— Fatiguée? Suis-moi, tu n'as rien vu!

Petit Pierre saisit la fillette par un pan de son manteau et l'entraîne à nouveau dans les dédales grouillants de la foire, bousculant parfois les curieux sans s'excuser. Soudain, les enfants sont contraints de ralentir devant un groupe imposant de gens d'où ressortent des femmes au visage livide, des gamins aux yeux agrandis et des hommes toussant pour se donner de l'assurance malgré leurs jambes chancelantes. Petit Pierre pousse Marie à travers la foule. Malgré sa minceur, elle se glisse difficilement entre les corps pressés jusqu'à l'étalage de ferrailles d'un marchand cloutier.

Lorsque la fillette le voit, son cœur semble s'éteindre telle une flamme qu'on aurait soufflée. Le sol de terre battue aspire ses pieds, puis ses jambes, et enfin son corps tout entier. Devinant son malaise, Petit Pierre la retient fermement contre lui et elle retrouve quelque peu ses esprits. Elle scrute devant elle l'homme de grande taille, aux traits grossiers et rougeâtres, vêtu de peaux tannées desquelles pendent deux carcasses de corneilles et une faux rouillée : le Forgeron-du-diable.

L'homme plonge une large main velue dans un pot et en ressort une poignée de clous qu'il fourre aussitôt

dans sa bouche. Il broie les clous longuement entre ses dents et les avale comme s'il s'agissait de simples os de poulet, puis lèche ses doigts. Marie, émerveillée et profondément troublée, examine les joues et la gorge du Forgeron-du-diable pour y repérer la moindre déchirure, une infime coulisse de sang. Aucune entaille, pas même une éraflure. Ce géant, pense-t-elle, est peut-être constitué lui-même de fer. Se nourrit-il de graisse? En quantité suffisante, peut-être le lard étouffe-t-il le bruit des clous, pour qu'on ne les entende pas tomber comme une poignée de ferraille dans le fond d'une jarre vide? Marie se garde bien de poser ces questions à Petit Pierre, de peur qu'il ne se moque à nouveau d'elle. Elle quitte le mangeur de clous, la tête penchée vers le sol, chargée de rêveries perplexes.

Joseph Louis Pierre Surdac est un garçon espiègle à la moquerie facile, et il lui plaît bien de savoir sa nouvelle protégée confuse une fois de plus. Et puisqu'il s'enorgueillit de rendre les jeunes demoiselles encore plus vulnérables qu'elles ne le sont habituellement, il juge que le moment est opportun pour lui parler de cette horrible créature qu'est Antoinette Toulan. Il s'incline vers la fillette et chuchote à son oreille qu'il l'emmènera visiter, si elle y consent, une femme d'une telle immensité qu'il lui faudra la regarder en parties détachées pour la voir, car sa vision trop étroite ne pourra suffire à l'embrasser tout entière.

— Tu te moques encore de moi, Petit Pierre. Je ne suis pas assez sotte pour croire une chose pareille.

— Tu verras bien. Si tu la regardes de loin, alors oui, tu pourras peut-être la voir d'un seul coup, comme une église au bout d'une rue. Autrement, cela te sera difficile. Elle est si lourde qu'elle bouge à peine. Et quand elle marche, elle sue de grandes rivières qui inondent les rues. Pour dire vrai, personne ne peut deviner que c'est une femme juste en la regardant : elle n'a pas une jolie peau lisse comme la tienne, mais des couches et des couches de chair toute molle. On dit même que des asticots, des mouches et des pucerons vivent dans ses replis et se nourrissent de moisissure. C'est certain, il y a plein de choses là-dedans, comme les miettes qu'elle échappe chaque fois qu'elle mange et qui pourraient à elles seules nourrir une famille entière !

Marie doute qu'une telle femme puisse exister, mais le garçon est fort convaincant. Il ne laisse filtrer aucune hésitation dans ses paroles et les relâche sans aucun artifice qui laisserait songer à quelque manigance de son esprit. Si un homme est capable de mâcher et d'avaler des centaines de clous, pourquoi cette femme, aussi monstrueuse soit-elle, n'existerait-elle pas ?

Une pluie fine et froide commence à tomber sur Paris et, aussitôt, les têtes se lèvent vers le ciel pour lire la couleur des nuages venant de l'ouest. Les marchands appellent le vent, supplient la dérive des nuages.

Marie et Petit Pierre, quant à eux, dévient vers la partie nord de la foire, du côté de la rue de la Lingerie. La fillette grelotte et rabat le capuchon de son

manteau sur sa tête, resserre sa cape sous son menton.

Parmi un cercle de gens frileux et amusés, captant les rires d'une petite foule et les cris atroces d'un corps paniqué, Marie aperçoit les statuettes de bois colorées animées par Jean Thomas Dupuys, fils de Jean Dupuys, célèbre arracheur de dents de la Foire Saint-Germain. Dès le premier regard jeté sur les pantins, sur leur danse malhabile au-dessus de la table et sur leurs vêtements bariolés, un nouveau vertige emporte la fillette. Elle ne rit pas des grossièretés de Polichinelle qui bâtonne sans relâche ce simplet d'Arlequin, pas plus que des âneries de ce dernier, dont le discours devient encore plus niais devant la douce et jolie Colombine. Elle ne rit pas, mais pleure presque, les yeux rivés sur les marionnettes, étonnée par ce qui se bouscule dans son corps à ce moment.

Ses jambes sont lourdes et fixées au sol, ses bras paralysés le long de ses hanches. Elle sent que sa chair s'est durcie à la manière des morts ou des portraits de cire. Elle croirait être faite de bois, comme un pantin immobile, attendant que quelqu'un la fasse bouger en tirant sur un fil. Et pourtant, elle bouge, elle le sent, mais ce qui s'anime n'est pas un membre de son corps, mais *quelque chose* à l'intérieur de celui-ci. Comme si une partie d'elle était faite de vent et cherchait à s'évader pour aller rejoindre les marionnettes devant elle. Ainsi aspirée par les pantins qui dessinent autour d'elle un cercle où plus rien d'autre ne peut pénétrer, Marie ne prend pas même conscience du sang qui vient de gicler sur son manteau et de

l'homme tombé à ses côtés, ébranlé par la violence avec laquelle Jean Dupuys lui a extrait une molaire.

L'arracheur brandit fièrement la dent au-dessus de sa tête avant de la glisser dans la poche de son manteau de fourrure et de rincer à même la pluie encore timide ses tenailles de torture qu'il range dans une sacoche bourrée d'instruments insolites et peu rassurants. Ses brevets, aussi faux que son talent, accrochés aux tonneaux où reposent des dizaines de fioles pleines de drogues qu'il vend pour quelques sols, lui ont sans doute été donnés pour s'être lui-même arraché la dentition. Car Jean Dupuys ne possède plus aucune dent, sauf celles qui pendent à son cou, enfilées comme des pierres précieuses en un collier qu'il embrasse en saluant la foule. À côté de lui, un gamin d'une blondeur angélique frappe avec force la toile d'un tambour. Les veines du cou tendues, il s'écrie : « Opération! Deux sols avec douleur, cinq sols sans douleur! Opération! Deux sols avec douleur, cinq sols sans douleur! Opération... » Pendant ce temps, les marionnettes se chipotent allègrement pour le grand plaisir de la foule qui, bien vite, oublie la douleur de l'homme opéré.

À mille lieues de là, Marie, devenue vent, s'élève hors de sa condition de travailleuse, de petite tisserande aux doigts abîmés et aux yeux fatigués. Il y a chez ces pantins de bois quelque chose de doux, d'innocent, de fragile aussi. La fillette aurait envie de les bercer, d'en emporter au moins un pour le coucher tout contre elle, la nuit, sur sa paille. Ou de l'adosser contre le cadre du métier à tisser pour qu'il la

regarde travailler jusqu'à la fin du jour. Les fils de coton lui sembleraient moins coupants.

Marie a été appelée par son destin devant la loge de cet arracheur de dents, ce charlatan qui, pour attirer les chalands, offre des scènes comiques de marionnettes. Obsédée par ces fascinantes poupées, elle rêve de les montrer à la foule des foires, comme Jean Thomas Dupuys.

Les prières des marchands n'ont pas été exaucées et les nuages se sont amassés au-dessus de Paris. La pluie se fait de plus en plus vive. Des toits, on peut apercevoir les curieux et les chalands déambuler rapidement le long des rues de la foire, chercher les sorties pour se disséminer dans Paris, les marchands recouvrir hâtivement de toiles épaisses et sales le fruit de leur labeur en maudissant le ciel qui les prive de ventes.

Au nord de la foire, dans la rue de la Lingerie, toujours immobile devant la loge de l'arracheur de dents, une fillette se tient au milieu du monde agité, seule dans son rêve neuf et magnifique.



Joseph Louis Pierre Surdac sont des noms que Petit Pierre a choisis, au fil des ans, avec l'orgueil de vouloir en posséder autant que les gens de la noblesse. Seulement, aucun d'eux n'est inscrit dans les registres officiels de Paris, ni d'aucune ville ou village de province.

Petit Pierre a vu le jour dans un hameau de Normandie où il a été abandonné dès ses premières heures sur le parvis de l'église et remis par le prêtre à l'épouse du charpentier, nourrice de profession. Ayant déjà sept enfants à sa charge, dont cinq de son propre sang, la nourrice a été bien tentée de refuser de prendre soin du nouveau-né. Mais par peur qu'on s' imagine qu'elle ne pouvait fournir à la tâche, elle l'accepta de mauvaise grâce, tout en manigancant une manière de s'en débarrasser.

Il vient régulièrement dans les villages de Normandie des voituriers qui mènent les nourrices de la campagne à la ville, où elles veillent sur les enfants de familles bourgeoises. Lors de ces voyages, il arrive que les voituriers, moyennant une certaine somme, acceptent de transporter clandestinement plusieurs nourrissons vers Paris. La femme du charpentier s'en remet donc à l'un d'eux et lui offrit sa rente du premier mois pour qu'il la délivre de l'enfant, qu'elle fit passer pour mort auprès du prêtre.

Petit Pierre, alors âgé de douze jours, fut couché entre deux autres nouveau-nés, dans une boîte matelassée suspendue au dos du voiturier. Pendant une journée entière, il n'eut pour seule lumière que celle filtrant par les petits trous d'aération de la boîte et pour seule nourriture un chiffon imbibé de lait dans la bouche. La nourrice, dans un rare élan de pitié, lui avait légèrement enduit les lèvres d'un beurre d'opium dont elle se couvrait parfois les mamelons avant les tétés, afin d'endormir les enfants. Secoué par le balancement de la boîte pendant des heures, mais ramolli par

le narcotique, son petit corps ne subit aucune blessure fatale. Quant à ses jeunes voisins, l'un périt d'une hémorragie interne causée par les nombreuses fractures de ses côtes et l'autre, coincé et incapable de se mouvoir, mourut étouffé, le chiffon enfoncé dans la bouche et le nez écrasé contre la paroi de la boîte.

C'est donc en véritable miraculé que Petit Pierre fit son entrée à Paris, rue Saint-Landry, où une mendicante l'acquiesça pour la modique somme de vingt sols. Sa chance se poursuivit, car la mendicante se résigna à le laisser intact, ayant précédemment perdu deux autres enfants auxquels elle avait fait couper une main à l'un et tout un avant-bras à l'autre, dans le but d'attirer plus de compassion lors de ses quêtes. Leurs corps envahis par l'infection, les deux gamins avaient rendu l'âme dans une intense poussée de fièvre.

Confiante qu'un nourrisson valait tout autant qu'un enfant mutilé, la mendicante s'en fut travailler en compagnie de Petit Pierre. Adossée contre le mur d'un bâtiment, assise sur le sol, l'enfant couché entre ses jambes repliées, elle fit effectivement d'assez bonnes recettes les premiers mois. D'autant plus qu'elle ne devait déboursier que très peu pour le nourrir, le gavant de lait de brebis, puis de pain trempé lorsqu'il eut atteint un an. Mais plus Petit Pierre grandissait, plus il était difficile de le faire tenir en place et moins les passants se montraient généreux. La mendicante faillit faire contre mauvaise fortune bon cœur, s'étant presque attachée à l'outil de travail qu'était devenu le gamin pour l'avoir pris en charge dès son plus jeune âge.

Néanmoins, elle se rendit à nouveau rue Saint-Landry pour le revendre. L'aube à peine éclos, la mendiante tenta de faire un maigre profit de cinq sols en marchandant le gamin comme s'il se fut agi d'une poche de farine. Peu d'acheteurs étaient présents ce jour-là et aucun ne voulut déboursier vingt-cinq sols pour acheter un garçon dont l'âge et l'appétit paraissaient de mauvais augure pour les affaires. La mendiante allait se résigner à se départir du gamin pour le prix courant de vingt sols lorsque maître Solon fit son entrée dans les cuisines de l'orphelinat clandestin.

Maître Solon jeta un regard rapide autour de lui, aperçut deux fillettes de sept ou huit ans, maigri-chonnes et blanches, un bambin aux lèvres et aux narines coulantes, une jeune fille plutôt jolie qui l'aurait intéressé s'il eut fait commerce des plaisirs de la chair, un garçonnet perdu dans la profondeur de ses pensées et, pour finir, un petit garçon, poussé dans sa direction par une femme de grande misère. Fasciné par le regard rond et vif de l'enfant, sa démarche dansante et son air espiègle, maître Solon devina chez lui les premiers atouts nécessaires à son entreprise.

La mendiante, ayant perçu l'intérêt de l'homme envers Petit Pierre, fixa son prix à trente sols, persuadée que, cette fois, elle empocherait un profit. Maître Solon éclata de rire et jeta quinze sols sur la table près de la mendiante, lui rappelant que le petit semblait chétif et qu'une maladie pourrait à tout moment l'empêcher de travailler. Et qui sait, cria-t-il au su de tous, si l'enfant n'allait pas mourir d'ici les prochains mois seulement, écrasé sous un carrosse ou emporté par une fièvre...

La mendicante ramena Petit Pierre tout contre son corps et rejeta d'un geste de la main rapide et sec la monnaie qui alla rouler sur le sol. Quelque chose dans son cœur semblable à de l'attendrissement faillit la mener aussitôt vers la sortie de l'orphelinat, Petit Pierre toujours coincé dans les replis de sa cotte. Maître Solon, tel un vieux loup de mer, lut dans le regard de la vieille et comprit que le petit allait lui échapper. Il secoua la tête, grommela un peu, puis fouilla le fond de sa poche pour sortir dix sols supplémentaires qu'il déposa sur la table. Il voulait ce gamin, après tout.

N'eût été l'orgueil qui lui indiquait de prendre son profit, la vieille, le cœur de plus en plus troublé, aurait refusé l'argent, tardivement envahie par un sentiment maternel. Elle céda malgré tout l'enfant sans même une caresse ou un regard et s'enfuit avec empressement après avoir ramassé ses sols. C'est ainsi que maître Solon adopta Petit Pierre, alors âgé de trois ans, dans l'intention de le former à conduire ses bêtes de spectacle pour le plus grand plaisir des foules et la bonne santé de sa bourse.



La pluie de coups de bâton ne s'abat pas sur le corps trempé de Petit Pierre, comme il l'a prédit. Son maître se contente de lui appliquer deux bonnes claques derrière la tête en le traitant de sale garnement. Puis il soupire, visiblement habitué aux escapades du gamin.

Petit Pierre encaisse les remontrances de son patron avec une pointe d'insolence et cache mal sa joie d'avoir évité un châtement plus sévère. À l'abri sous l'auvent de la loge d'un peintre, tous deux attendent que la pluie faiblisse afin de reprendre leur spectacle, pendant que le chien repose aux pieds de son maître et que le singe s'amuse à tirer sur les toiles protégeant les œuvres de l'artiste.

Petit Pierre ne peut chasser de son esprit le doux et blanc visage de celle qu'il surnomme Marie-Colombine. Il se fait la plus sérieuse des promesses : dès le lendemain, il ira chercher la fillette sous la table pleine d'étoffes, car il est certain qu'elle y sera encore, recroquevillée dans son ennui et dans la hâte de voir son père partir pour la buvette. Il l'emmènera voir l'Homme-Singe, ce géant couvert de poils qui, sous le regard émerveillé de la foule, grimpe tous les jours, pieds nus, sans corde et sans filet, jusqu'au sommet du clocher de l'abbaye Saint-Germain.



Petit Pierre s'impatiente. Il frappe le chien plus qu'il ne faudrait, tire les oreilles du singe, grogne tout bas. Maître Solon ne lui a accordé aucune pause depuis le matin. Il le punit pour sa longue escapade de la veille. La mauvaise humeur de Petit Pierre est grandissante et palpable, mais les spectateurs croient que le gamin joue la comédie et s'esclaffent devant ses excès de colère. Antoinette Toulan, de l'autre côté de la traverse, toujours assise sur son banc de bois, le corsage

débordant de sols, se doute bien de quelque chose. Prisonnière de son corps à demi paralysé, elle voyage des yeux à défaut de pouvoir se déplacer tout à son aise. Son regard va et vient, effleure toutes choses, s'immisce dans les recoins les plus divers, pénètre autant l'ombre que la lumière, glisse dans les corps et fouille les cœurs, traque les joies, les peurs et les misères.

Le petit, aujourd'hui, est tiraillé entre une rêverie qui l'appelle ailleurs et les mouvements bêtes et habituels de son corps qui le retiennent au service de maître Solon. Antoinette fait signe à ce dernier de s'approcher et lui confie qu'elle a besoin de louer les services du gamin pour quelques heures, trois tout au plus. Disant cela, elle déverse dans la main de l'amuseur une généreuse poignée de sols. Maître Solon, qui avait bien l'intention de libérer Petit Pierre au moins pour une demi-heure, examine la monnaie au creux de sa paume. Il peut bien tirer lui-même la queue du chien pour un temps.

Il retourne de l'autre côté de la traverse et, de la tête, indique à Petit Pierre qu'il doit rejoindre l'énorme femme. Le gamin, ravi, accourt vers Antoinette, suante et puante. Elle livre d'autres sols et lui demande, d'une voix rauque et essoufflée, de quérir pour elle un peu de cannelle battue, de la noix de muscade, six cailles, trois aulx, du miel et une demi-livre d'esprit dont elle a besoin pour faire son dîner. Puis, elle passe une main chaude et étonnamment douce dans la chevelure du gamin, un sourire discret au coin des lèvres. Petit Pierre, d'un geste rapide, fourre la monnaie dans sa poche et se fond aussitôt dans la foule.

Le revoilà pimpant de bonheur, s'élançant vers les marchands de chapeaux et les dentellières, là où il sait qu'il trouvera la jolie Marie-Colombine. Déjà à cette heure, elle doit en avoir assez de vendre la marchandise de son père. Lorsqu'il arrive à la place de monsieur Labruis, la fillette est debout devant la table et regarde de tous les côtés. Elle espérait le garçon et, l'apercevant, elle rayonne. Comme monsieur Labruis est déjà parti s'aviner, les deux enfants joignent aussitôt leurs mains et vont se perdre dans les dédales de la foire.

Marie, rêveuse, est entraînée une fois de plus parmi les étals de marchandises diverses, passant devant des loges aux spectacles parfois déroutants. L'un d'eux captive la foule au moment où les enfants passent tout près et, curieux, Petit Pierre et Marie s'en approchent davantage.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— Pauvre Marie, tout t'effraie. Regarde cet homme, comme il est amusant !

— Ce n'est pas amusant du tout. Cet homme n'a qu'une seule jambe.

— Mais non, regarde bien... Il en a deux.

— C'est toi qui ne sais pas regarder. Il n'en a qu'une.

— Ne vois-tu pas qu'il a deux pieds ?

— C'est vrai! Il a deux pieds! Et une seule jambe? Ah, je vois maintenant, il a bien deux jambes, mais elles sont jointes, comme... Ça existe des hommes-sirènes?

Le pauvre homme, grelottant, est assis sur un tabouret, et ses jambes, soudées l'une à l'autre, sont découvertes de leur lainage pour mieux s'exposer au regard interloqué des spectateurs. Tandis qu'autour d'elle on s'exclame: «Mais c'est inouï! C'est le diable en personne! Le pauvre garçon, comment fait-il pour marcher? Sa pauvre mère, quelle tête elle a dû faire à l'accouchement!», Marie imagine que cet homme a été repêché sur les berges de la Seine peu après sa naissance, avec son corps de petit garçon et sa queue de poisson, laquelle a dû disparaître au profit de ces jambes collées à force de fréquenter la terre ferme. Cet homme devait se nourrir d'anguilles et de carpes, de coquillages et d'algues, et sans doute pouvait-il respirer aisément sous l'eau sans en mourir. Il lui faudrait partir, fréquenter Marseille et son port, trouver là une jolie sirène pour se marier et faire des enfants. Petit Pierre la tire de sa rêverie.

«Marie! Tu viens? Je dois acheter de la cannelle battue et de la noix de muscade. Et une demi-livre d'esprit. C'est une épice, tu crois?

— Peut-être. Mais maman ne s'en est jamais servie, aussi, je ne sais pas vraiment.»

Les enfants se remettent à marcher à travers la foule. Petit Pierre, qui connaît bien les méandres de la foire, ne tarde pas à trouver un épicier. Sur sa table,

dans des récipients de bois et de terre, sont présentés de petits monts de poudre de toutes les couleurs. Gingembre, macis, girofle, poivre long et rond embauvent la place. Il y a aussi des herbes séchées, du safran et de la lavande, du thym, des tresses d'aulx, des graines de moutarde ou de cumin, de la cardamome, de l'aloès, de l'indigo, des blocs de sel, de l'amidon... Et de la cannelle battue et de la noix de muscade, et encore bien d'autres épices, herbes et arômes que les enfants admirent et hument en fermant les yeux.

Petit Pierre demande au marchand, un homme imposant aux cheveux grisonnants, la cannelle et la muscade, les aulx ainsi que la demi-livre d'esprit. Le marchand lui remet le tout dans de petites poches de coton et s'excuse de ne pouvoir lui vendre la demi-livre d'esprit souhaitée, puisqu'il n'en possède pas et ignore même de quoi il s'agit. Homme bienveillant, il ne déteste pas les enfants, et ces deux-là lui paraissent bien mignons, lui avec ses grands yeux rieurs, et elle, belle comme un astre. Il dépose discrètement dans le creux de leurs mains des morceaux d'anis confit et d'un signe vague leur offre sa bénédiction avant de les renvoyer au cœur de la foule.

Petit Pierre et Marie ont à peine fait quelques pas que, déjà, ils fourrent l'anis dans leur bouche pour le sucer. En silence, les enfants poursuivent leur chemin en se faisant parfois bousculer par des passants trop pressés, des spectateurs impatients ou un voleur dans sa fuite. Ils n'ont encore rien dit lorsqu'ils parviennent devant l'étal des oiseaux à faire rôtir où s'entassent

perdrix, oies, chapons, poules, courcelles, faisans et cailles. Marie tressaille devant ces bêtes figées, au plumage magnifique mais au regard à la fois perçant et glacé. Non pas qu'elle n'ait jamais vu d'oiseaux semblables, mais tant à la fois, couchés les uns sur les autres, cela lui cause un malaise. Au même moment, un cri retentit et une femme accourt vers les enfants, bondissant, les mains sur la tête, lâchant des hurlements et haletant comme si son pied était pris dans un piège à rats. Elle se précipite sur l'oiselier et se pend à son tablier, gémissant des paroles que les enfants perçoivent à demi. Il est question de boîte à démons, et tandis que le cœur de Marie se met à battre la chamade, Petit Pierre l'entraîne déjà vers cette intrigante boîte, ramassant en vitesse les six cailles et omettant de quémander la demi-livre d'esprit.

La boîte à démons se trouve dans une loge entre un marchand de chaussures et une chaudronnerie. Les curieux qui se sont attroupés autour ont d'ailleurs envahi les places des deux marchands voisins, mais sans porter intérêt aux bottines et aux pots de cuisson qui tombent de temps à autre avec fracas. Une fillette, du même âge environ que Marie, se tient à l'entrée de la loge avec sa mère, longue et maigre. Elles vendent des places à l'abri derrière un rideau sombre afin que le peuple puisse assister à une manifestation spectaculaire de la nature.

Petit Pierre achète deux places. Compressés derrière le rideau, Marie et lui attendent avec impatience et une certaine crainte que l'amuseur dévoile les secrets contenus dans la boîte de bois. Lorsqu'il ne

reste plus suffisamment d'espace entre les spectateurs pour bouger à son aise, la femme longue et maigre maintient le rideau fermé, et l'amuseur, enfin, ouvre la mystérieuse boîte. Sous les cris étouffés de l'assemblée et les regards ahuris, trois petites créatures en sortent. Deux sont des enfants, du moins en ont-ils le format, et l'autre est une espèce de bête noire, un chat semble-t-il, mais quel chat ! Il n'a qu'une seule tête pour deux corps joints par le dos, et il marche tantôt à droite, tantôt à gauche, ne paraissant pas se décider où mener ses six pattes. Le premier enfant ne possède pas d'oreilles ni de nez, et l'autre a une tête plate et un seul œil au milieu du visage.

Marie peine à garder ses yeux ouverts. Elle ne peut croire en ces créatures et cherche l'explication au phénomène. Où sont donc passés ces oreilles, ce nez, cet œil ? Ces enfants viennent-ils de la campagne, là où des loups, féroces et affamés, les auraient en partie dévorés ? Leurs mères ont-elles veillé avec le diable, comme elle l'entend dire dans le public autour d'elle ? Elle perçoit autre chose aussi, un murmure qui passe et revient, et bientôt elle n'écoute plus que cela. On dit qu'à la naissance, parfois, des poupons apparaissent ainsi entre les jambes de leur mère. On s'indigne qu'au mépris de Dieu, qui a désiré l'homme parfait à son image, on n'ait pas abattu ces enfants difformes comme de vulgaires bestioles.

Perdue dans ses sombres réflexions, Marie entend à peine la cloche de l'abbaye Saint-Germain qui, non loin de là, sonne trois heures. Petit Pierre, lui, a bien ouï cette cloche, et tirant la fillette par la manche de

son manteau, l'entraîne à nouveau dans les rues et les traverses de la foire, la priant de se presser. Le miel et la demi-livre d'esprit pourront attendre encore un peu : les trois coups annoncent l'ascension de l'Homme-Singe.

L'homme demeure caché à l'intérieur de l'abbaye, tout juste derrière la porte principale, et se laisse désirer par la foule qui scande son nom en battant des mains et des pieds. Petit Pierre a beau pousser Marie, la foule se compresse sans jamais la laisser passer. Bientôt, une pluie d'objets de toutes sortes, chaussures, bâtons, navets, s'abat sur la porte : la foule, comme un enfant incapable d'attendre, devient colérique. Le grondement de l'assemblée s'intensifie à un point tel que Marie se bouche les oreilles et se met à trembler. Petit Pierre lui passe un bras autour de la taille et lui dit en souriant quelque chose qu'elle n'entend pas. Les enfants devinent que l'Homme-Singe a finalement franchi la porte lorsque la foule se met à siffler et à applaudir à tout rompre.

Les cous se tendent, les têtes se lèvent : l'Homme-Singe a entrepris son ascension, ses doigts et ses orteils s'agrippant à la pierre glacée par le froid de février. En très peu de temps, il a monté suffisamment haut pour que les enfants l'aperçoivent enfin au-devant de la foule. Parfois, pour agrémenter son spectacle, il tourne la tête, risque un coup d'œil en bas et salue l'assemblée d'une main prestement libérée.

Marie le contemple, fascinée par son agilité, mais surtout par son corps couvert de longs poils noirs. Tandis qu'il continue sa montée devant le regard de

plus en plus ébahi de la foule, Marie songe qu'il doit être formidable de pouvoir gravir ainsi des hauteurs, d'atteindre des sommets en si peu de temps. L'Homme-Singe file comme un oiseau au-dessus de la foule, emportant avec lui quantité de songes. Tous rêvent de voler par-dessus leur condition, de s'élever en grâce et en beauté, d'atteindre les hauteurs de l'âme.

La petite Marie regarde encore, étourdie, la silhouette de l'Homme-Singe, là-haut, qui se découpe sur le ciel blanc de l'hiver. Cette image se grave profondément dans sa mémoire. C'est cette vision qu'elle reverra, cinq années plus tard, lorsque Petit Pierre viendra la trouver dans la loge d'un arracheur de dents pour lui annoncer la chute de l'Homme-Singe, mort comme un oiseau jeté en bas de son nid, comme un mauvais présage, signe qu'à la foire les rêves de vol ne sont pas immortels.

Entre-temps, Marie et Petit Pierre, eux, auront appris que les demi-livres d'esprit n'existent que pour éloigner les gamins plus longtemps de leur patron.



Petit Pierre dévore pâté chaud et saucisse achetés à un marchand ambulant sous l'influence de sa criée et observe Marie. La jeune femme, dont il devine la chevelure interminable enfouie sous son bonnet, lui paraît étrangement sereine. Elle fait danser ses mains, habiles, blanches et douces, sur les cordes de ses

pantins, le regard fixé sur les petits comédiens de bois qui s'agitent sur les tréteaux. Elle ne dit mot, et ses lèvres rondes et roses n'en sont que plus séduisantes. Petit Pierre voit bien qu'autour de lui les femmes et les enfants s'amuse du jeu des marionnettes, tandis que les hommes se divertissent davantage des charmes de leur montreuse. Jean Dupuys s'en réjouit fort, car depuis qu'il a engagé il y a trois ans cette ravissante jeune femme, les chalands tournent autour de sa loge comme de la vermine.

Marie se concentre pour donner vie aux deux petits personnages de Polichinelle et du Sergent. Plusieurs fois par jour, elle leur impose les mêmes mouvements, une parade insolente qui monte en agressivité jusqu'à ce que Polichinelle roue le Sergent de coups de bâton. Parfois, la jeune fille remplace le Sergent par un bourreau. Elle fait alors monter le pauvre Polichinelle sur une potence et au moment où la corde glisse autour de son cou, par une ruse dont elle seule connaît les mystères, il se dégage et pend le bourreau à sa place. Le public, à ce moment, éclate de rire. Pour une fois qu'un bourreau est pendu à Paris, on en profite pour savourer son supplice.

Encouragée, Marie, pourtant en d'autres circonstances si ingénue, crée sur sa petite scène des atrocités plus féroces. Polichinelle, avant de pendre le bourreau, tenaille sa poitrine et ses jambes, puis verse sur ses blessures de la cire brûlante et du suif bouillant. La foule émet des cris de joie et en redemande. Polichinelle saisit un fouet et flagelle le bourreau au rythme des claquements de mains du public. S'il lâche

le fouet, c'est pour attraper un fer rouge qu'il applique à plusieurs reprises sur le dos et le front du bourreau. Lorsque Polichinelle délaisse le fer, il empoigne une hache avec laquelle il ampute les mains et les pieds de sa victime. La foule à cet instant a les bras levés et crie à tue-tête : elle réclame la mort du bourreau. Polichinelle, heureux de faire plaisir au public, balance le corps mutilé du bourreau au fond d'une marmite où il mijote comme une poularde dans son bouillon.

Parmi la foule compressée autour de la loge de l'arracheur de dents, Petit Pierre est le seul à ne pas applaudir la mort du bourreau. Il y a déjà longtemps que la parade des pantins ne l'amuse plus. Il ne vient là que pour chercher Marie et s'il arrive bien avant que le spectacle ne soit terminé, c'est pour avoir le loisir d'admirer la jeune fille dont les courbes le troublent. Bien souvent, lorsque les marionnettes reposent inertes sur les tréteaux et que les chalands se dispersent, il demeure immobile et sourd, les mains dans les poches de sa culotte, et rêve, comme il le fait maintenant, au sein blanc de Marie, au goût de ses lèvres, au parfum de ses cheveux.

La représentation terminée, Marie accompagne Petit Pierre dans les allées de la foire en jetant de brefs coups d'œil aux étalages des chapeliers, gantiers-parfumeurs, miroitiers, éventailistes, fripiers et rubaniers, dont les marchandises de luxe françaises, allemandes ou anglaises font l'envie de la femme qui a pris récemment pleine possession de son corps et de son esprit. Petit Pierre se promet bien d'offrir à Marie son premier bijou, peut-être une broche qui enjolivera son manteau.

À quelques coudées, derrière eux, une foule s'est assemblée. Une boutonnaire, bien en chair, à la chevelure bouclée et grisonnante et au visage parsemé de couperose, menace son voisin, un tailleur, avec un bâton arraché à l'un de ses tréteaux. Fumante de rage, elle le traite de vaurien et de canaille, puis de merde à rat, répétant cette dernière insulte avec frénésie. Le tailleur, dont l'élégance de la veste et de la culotte s'accorde mal avec l'image que chacun peut se faire de la merde à rat, gagne d'abord la sympathie du public, qui ne saisit pas encore les raisons de l'esclandre. Puis, comme le tailleur n'en mène pas large dans sa ratine, on devine, sans pour autant comprendre les fondements de la chose, que les torts lui reviennent, et certains se rangent du côté de la boutonnaire.

Bientôt, chacun a pris parti, et les interrogations et remarques de la populace se mêlent aux insultes de la boutonnaire et aux cris de défense du tailleur. «Qu'est-ce qui te prend, bonne femme? Et toi, le tailleur, qu'est-ce que tu lui as volé, à la grosse? Fais attention, la boutonnaire! Mais rends-lui donc ce que tu lui as chipé, vaurien! Elle est hystérique, la mauvaise, elle finira à l'Hôtel-Dieu! Hypocrite! Fripon! Timbrée! C'est une folle! Voyez l'enfer dans ses yeux! Mais vas-y, frappe-le! Frappe-le! Le bâton! Le bâton!»

Impatiente devant le spectacle de la boutonnaire qui n'use point de son bâton, la foule commence à se cogner les mollets du bout du pied pour chercher bagarre. Contre toute attente, le tailleur saisit au vol le

bâton de sa voisine de loge et entreprend de lui malmenager la croupe. La fessée ne réunit point les cœurs, et si certains s'en réjouissent, d'autres s'en offusquent. Pendant que le tailleur bastonne la boutonnière, une véritable clameur s'élève et plus de la moitié de la foule s'injurie et se bouscule devant l'autre moitié qui la regarde. Les sergents, que quelqu'un est allé chercher, usent à leur tour de leurs bâtons pour ramener l'ordre. Leur seule présence suffit à calmer les ardeurs de la plupart des bagarreurs. Bientôt, une foule silencieuse encercle la boutonnière et le tailleur.

La boutonnière, à qui par convenance la parole est d'abord donnée, prend alors à témoin le public et, traversant chez son voisin le tailleur, libère de sa cachette un plein sac de boutons qu'elle ouvre et fait admirer à qui veut bien y jeter le regard. Chacun croit d'abord que ces boutons lui ont été ravis par le tailleur, mais il n'en est rien. Ils appartiennent bel et bien au tailleur. « Comme vous le remarquerez, messieurs les sergents, dit la boutonnière, cet homme n'a rien d'un boutonnier. Il se croit malin et pense qu'en recouvrant ses boutons du tissu qui lui appartient, il est autorisé à les vendre ! Mais la loi est la loi, et elle ne permet qu'aux boutonniers de vendre des boutons ! Sinon, croyez-moi, les laitières vendront des couteaux, les épingliers, du vin, et les boulangers, des chandelles ! Et les apothicaires, alors ? Ils pourraient tout aussi bien se mettre à vendre tout ça à la fois ! Qu'on nous laisse faire le commerce qui nous revient de droit, sinon comment allons-nous nourrir nos enfants ? À chacun sa place ! »

La boutonnière, sur ces derniers mots, s'effondre sur une chaise, le visage en sueur. Les sergents saisissent le sac de boutons et fouillent la loge du tailleur pour découvrir toute autre marchandise illicite. La foule se disperse : il n'y a plus rien à voir ni à entendre dans ce coin de la foire.

La montreuse de marionnettes poursuit son chemin, suivie par Petit Pierre. Elle se demande si le petit monde qui s'anime sous ses doigts n'est pas moins grotesque et cruel que le public qui l'applaudit.

Plus que n'importe quel autre amour, c'est sans doute celui pour les marionnettes qui m'a brisée. Bien sûr, il y a eu l'Italien, mais ce sont elles qui m'ont conduite jusqu'à lui. Par un jour de pluie, un autre.

La veille, j'avais célébré mon seizième anniversaire avec Pierre, qu'on a toujours appelé Petit Pierre, au début parce qu'il était vraiment petit pour son âge et ensuite simplement comme on surnomme les êtres qui nous sont chers, pour les rapprocher davantage de notre cœur.

Sept années s'étaient écoulées depuis que Petit Pierre m'avait tendu une main sale et égratignée sous la table pleine des étoffes de monsieur Labruis :

— Tu ressembles à Colombine.

Je l'avais observé, sans un mot.

— T'as pleuré? C'est un temps pour rire pourtant. Pour chaque larme, un sourire. Pour chaque cri, un chant... Sinon, gare à toi, tu seras toute ridée à treize ans, et ton cœur aura pourri autant que tes dents!

Ces paroles singulières et amusantes m'avaient tout de suite intriguée. Quelque chose en lui, déjà, venait de trouver le chemin de mon âme. Les années ont passé depuis, et il m'a proposé maintes fois de l'épouser. Il est vrai que nous aurions pu fonder une honnête famille et connaître la tranquillité de l'esprit, à défaut de la fortune, tant nous possédons une tendre complicité. Et s'il est une chose que je regrette amèrement aujourd'hui, c'est bien toute la douleur que je lui ai infligée depuis que j'ai rencontré l'Italien, qui l'a réduit à bien peu d'appétit et de sourires.

Le jour de mon seizième anniversaire, Petit Pierre et moi avons bu du cidre et dévoré des pâtisseries, en plus de goûter pour la première fois aux fameuses pastilles de chocolat vendues par monsieur Chaillou dans sa boutique de la rue de l'Arbre-Sec. On dit tant de choses sur le chocolat... Qu'il peut causer crampes et délires et même la mort, tel un mauvais médicament. On en dit aussi tout le contraire, qu'il peut guérir à souhait toute forme d'affliction et de malaise. Mais on dit surtout que la boisson et les confiseries fabriquées à partir de cette substance ont un goût si onctueux qu'elles provoquent chaleur et légèreté sur la langue, le palais et dans la gorge, où elles coulent et fondent, et qu'on peut éprouver en les dégustant ce que vivent les anges.

Le cidre et le chocolat avaient vite tourné dans nos veines comme les roues affolées d'un carrosse, et c'est encore tout étourdis que nous sommes arrivés au théâtre de la foire.

Les Forces de l'Amour et de la Magie

Premier acte

La scène : une grande forêt, parsemée de piédestaux, sur lesquels reposent, immobiles à la façon des statues, divers démons et polichinelles. Une musique de hautbois se fait entendre. Sur les dernières notes apparaît, au milieu de la forêt, un valet du nom de Merlin, lequel se plaint de son maître, Zoroastre. C'est un noir magicien, un immonde diable, les yeux souvent rivés sur de sombres grammaires, qui s'amuse en compagnie de sorciers de toutes sortes avec qui il se régale de vipères, de crapauds et de foies de crocodiles. Le plus grand désarroi de Merlin n'est pas que son maître soit habité de pouvoirs maléfiques, mais que son cœur impur ait sombré dans les vertiges de l'amour à la vue d'une bergère. Car, gémit Merlin, pour conquérir la

douce enfant, son maître se livre à des machinations diaboliques. Et parlant de diable, voilà les démons et les polichinelles qui sautent de leurs piédestaux et tournent autour du pauvre valet en exécutant des bonds et des vrilles étourdissantes.

Imprudente, Grésinde, la bergère, s'aventure maintenant au cœur de la forêt et vient trouver Merlin afin de quérir son aide. Le bon valet lui répond qu'il a l'habitude du bâton et que, pour la protéger, ses épaules pourront bien prendre d'autres coups. Aussitôt, quatre démons danseurs surgissent près de Merlin et lui assènent de féroces coups de bâton sur tout le corps. Tandis que Grésinde se sauve, le valet menace les démons et d'autres créatures qu'il nomme sans frayeur, pour les défier. Afin d'éviter leurs assauts, Merlin bondit sur un piédestal d'où il est prestement délogé ; il y remonte, mais on l'en expulse encore, et bientôt, sur la scène, on assiste à une mêlée générale ponctuée de sauts périlleux et d'acrobaties diverses.

Deuxième acte

Le magicien Zoroastre se tient au milieu de ses sinistres grammaires, de ses flacons et poteries remplis de liquides inquiétants et de ses réchauds fumants. Il concocte un puissant sortilège qui rendra Grésinde soumise et amoureuse. Pour attirer la jeune fille, Zoroastre lui a promis un spectacle éblouissant. La voilà qui arrive, accompagnée de quatre bergers. Elle attend le divertissement annoncé. Les quatre bergers dansent, puis apportent une table devant le magicien. Zoroastre, par de grands signes des mains, évoque on ne sait quels pouvoirs et démons. Il joue avec trois

gobelets posés sur la table, les lève, les repose, les relève jusqu'à ce que trois singes, petits et nerveux, en jaillissent pour aller sauter avec un entrain remarquable autour de Grésinde. En transe, Zoroastre manipule à nouveau les gobelets d'où surgissent maintenant des serpents ailés aux couleurs chatoyantes. Enfin, des démons sauteurs s'emparent de la table et l'emportent au loin, laissant Zoroastre aux prises avec des spasmes, les yeux révoltés, de curieux grognements au fond de la gorge.

Envoûtée, mais effrayée par tout ce qu'elle vient de voir, la jeune bergère manifeste le désir d'aller se reposer dans sa cabane et de s'y préparer pour sa noce avec le magicien. Lorsqu'elle sort de scène, quatre polichinelles se mettent à danser.

Troisième acte

Au lieu de se réfugier dans sa cabane, Grésinde court demander sa protection à l'épouse de Jupiter, Junon. Celle-ci peut l'entendre mieux que quiconque. En effet, Junon souffre des infidélités de son mari qui, pour séduire les autres femmes, use de métamorphoses, sans doute créées par la magie de Zoroastre lui-même. Les deux femmes complotent, puis Grésinde revient vers le magicien, car une noce les attend. Heureux et impatient, Zoroastre enlace Grésinde, mais au moment où ses lèvres viennent se poser sur celles de la jeune femme, cette dernière n'a plus l'apparence d'une tendre bergère, mais plutôt celle d'un odieux démon dont la vue horrifie le magicien. Junon, car c'est bien elle qui a pris la place de Grésinde, éclate d'un rire

puissant et vengeur, tandis que Zoroastre la repousse avec dégoût.

Merlin apparaît sur scène et expose la morale de l'histoire : il ne faut pas s'adonner aux sortilèges pour provoquer l'amour, mais plutôt tenter de conquérir les cœurs avec les qualités naturelles de l'Homme, telles la beauté, la grâce et la gentillesse. Et pour démontrer qu'il possède lui-même ces qualités propres à ravir le cœur d'une bergère, agile et gai, Merlin danse une sarabande.

Fin du spectacle

Le cœur agité, Petit Pierre et moi avons regardé descendre des somptueuses machines des marionnettes que seul le plus fin esprit avait pu concevoir. Des fantoches géants d'au moins quatre pieds, aux costumes magnifiques et aux membres libres de fils exécutaient les plus étourdissantes cabrioles. Ni leur bouche, toujours close, ni leurs yeux ne bougeaient, mais leur regard luisait comme celui des hommes. Ils chantaient, emportés par une musique fort belle et intrigante, sur des sonorités nouvelles et un rythme que l'on devinait nés dans de lointaines contrées. On chuchotait que ces êtres que ni diable, ni dieu ne pouvaient tenir pour rejetons, faits d'une matière si semblable à tout ce qui constitue le corps de l'homme et si gracieux dans leurs gestes et danses, venaient du bout du monde, là où la terre s'assèche jusqu'à disparaître, où la vie et la mort semblent ne faire qu'un. Notre cœur peinait à demeurer tranquille dans sa

cage. Des frissons glacés sous la peau, nous admirions les marionnettes à travers le feu et la fumée que crachaient des machines volantes. Nous assistions à un bal de fantômes revenus de la terre des morts.

Je désirais me joindre à cette troupe de spectacle, moi qui n'étais qu'une petite montreuse de marionnettes me promenant de la Foire Saint-Germain à la Foire Saint-Laurent et demeurant le reste du temps chez ma sœur Laurelle pour l'aider à tisser. Je n'étais pas même ventriloque comme certains montreurs du Pont-Neuf, mais pourquoi ne pouvais-je pas espérer pouvoir un jour monter sur une scène semblable pour y faire danser des marionnettes? Petit Pierre n'était-il pas amuseur de foire avant? Il était maintenant apprenti chez le maître maçon Jorais. N'avait-il pas eu sa chance? N'était-il pas possible de changer sa destinée et d'atteindre des élévations de l'âme plus propices au bonheur? Je réclamaï du plus profond de mon être la venue d'un miracle.

J'attendis, en compagnie de Petit Pierre, que la salle fût vide après la représentation pour aller trouver derrière les immenses rideaux rouges les créateurs de ce spectacle. Je désirais contempler les marionnettes géantes de plus près, mais nous n'en vîmes aucune dans les coulisses. Nous n'aperçûmes qu'une vieille femme vêtue de misère avec sa cotte d'un noir usé. La pauvre pliait le dos sous le poids des années et transportait difficilement un seau d'eau et une brosse. Lorsqu'elle remarqua notre présence, elle se redressa et brandit vers nous sa brosse avec un regard aussi perçant que celui d'un chat en bataille. Je sursautai

bien malgré moi, pas seulement à cause de ses yeux mauvais, mais aussi parce qu'elle était bossue du dos et du ventre. La vieille femme n'avait, outre ses deux énormes bosses, que la peau sur les os. Vue de plus près, sa tête m'apparut tout aussi horrifiante. Ses longs cheveux gris, qui semblaient faits de la même matière que la brosse, n'en couvraient qu'une partie. Le reste de son crâne rougi nous était offert sans pudeur.

Lorsqu'elle ouvrit ses lèvres plissées pour laisser échapper des mots incompréhensibles avec une voix de verre cassé, je fus ébranlée par la vue de sa bouche qui laissait entrevoir des gencives, des dents et une langue d'un noir aussi dense que la suie. C'était à se demander si ce n'était pas ce dont elle se nourrissait ou bien si elle ne logeait pas à l'intérieur de son étrange corps, dans la rondeur excessive de son ventre, un petit foyer. Je me surpris à observer ses oreilles et ses narines afin d'y déceler l'échappement d'une quelconque fumée.

Je fis un pas vers l'arrière, accrochant au passage un pain de savon que je n'avais point remarqué. Je le tassaï du bout du pied et le plus discrètement possible, mais c'était sans compter sur la vivacité du regard de la vieille qui, en un bond qui me sembla prodigieux, m'avait rejointe et soutiré le savon sans jamais me lâcher des yeux, comme si mon intention avait été de le lui voler.

De derrière un rideau surgit une créature, homme ou femme, je ne sus le deviner, d'environ vingt ans et d'une grande beauté. Ses yeux, d'une couleur étonnante, n'étaient ni bruns, ni noirs, ni verts, ni bleus,

tels que le sont habituellement les yeux, mais violets comme les fleurs et d'une infinie douceur. Elle portait une longue chemise de soie crème très ample qui lui descendait jusqu'aux chevilles, et aucun couvre-tête, ce qui laissait sa chevelure blonde glisser jusqu'à ses épaules.

Elle nous adressa la parole d'une voix aussi douce que son regard, et les gestes qui accompagnaient ses mots n'étaient pas plus ceux d'une femme que d'un homme. J'étais si confuse que je ne compris rien à ce qu'elle disait, et c'est lorsque Pierre me secoua l'avant-bras et cria mon nom que je m'extirpai, du moins fut-ce là mon impression, d'un rêve éveillé. Mais je ne rêvais pas : il y avait là, devant nous, deux créatures impossibles, l'une effroyablement laide, l'autre aussi affreusement belle, conversant chacune à sa façon avec Petit Pierre. On lui confia le lieu et le moment où rejoindre l'entrepreneur, un Italien qui pourrait certainement m'accueillir à ses ateliers et m'accorder un entretien le lendemain.

En sortant du théâtre, nous remarquâmes une nuée d'oiseaux affolés dans le ciel. Il se mit à pleuvoir.

La première image qui venait à l'esprit d'Angelo di Adone lorsqu'il pensait à l'Italie de son enfance était celle de son corps allongé sur le dos, les bras en croix, les yeux grands ouverts sur un ciel d'encre et le sommet de la potence où était attaché un crâne secoué par le vent et cognant violemment contre le bois.

Sa mère, penchée sur lui, les cheveux épars, gémissait en agitant tous ses membres dans une danse frénétique, rejetant furieusement la tête vers l'arrière, puis vers l'avant, dans un va-et-vient continu, jusqu'à ce qu'Angelo sente son propre corps complètement engourdi et que les vibrations sous sa chair deviennent insupportables.

C'était à ce moment précis qu'il se mettait à flotter jusque sous le crâne accroché au haut de la potence. Au milieu de son visage, sous lui, ses yeux demeuraient grands ouverts. Il était devenu cette *chose*

flottant sous le crâne, une masse sans corps, un voile invisible. De là, il observait sa mère s'agiter telles des eaux en furie au-dessus de sa silhouette qu'il contemplait avec étonnement, ayant peine à se reconnaître malgré ses hardes familières. Autour de son corps et de sa mère, une fumée d'herbes brûlées s'évaporait et laissait entrevoir les visages laiteux d'hommes et de femmes, leurs mains jointes formant une chaîne levée vers le ciel. Angelo savait que la nuit, à partir de cet instant, lui dévoilerait d'obscènes tableaux qui l'accompagneraient jusque dans la tombe.

Sa mère se frappait la poitrine et grognait comme une truie qu'on éventre. Il devinait déjà les femmes se dévêtir autour d'elle. Leur chair blanche, leurs cous, leurs épaules se dévoilaient à la lueur du feu. Le haut de leurs robes tombait sur leurs ventres et dégageait leurs seins magnifiques. Les hommes, à leurs côtés, cherchaient des lèvres la bouche des femmes et enfouissaient les mains sous leurs jupons. Sa mère, soudainement, cessait de s'agiter, se relevait, toute droite, jetait un regard autour d'elle et souriait à l'assemblée.

Du haut de la potence, Angelo cherchait du regard la cage aux chats. Sa mère avait déjà plongé une main à l'intérieur et en ressortait une bête noire, bien grasse et paresseuse, qu'elle portait à bout de bras au-dessus de sa tête en aboyant et en tournant sur elle-même à la manière d'une toupie. La chatte n'offrait aucune résistance. Les herbes, la danse ou les chants, peut-être tout cela et quelque pouvoir secret, l'avaient totalement abruti. Puis sa mère, sur le point de tomber,

poussait un effroyable hurlement né du gouffre de ses entrailles, dont le son se perdait dans la campagne, se répandait au creux des montagnes qui en renvoyaient l'écho jusqu'aux oreilles des chevaux qui hennissaient de terreur et piaffaient dans leurs litières.

Après venait le moment où sa mère descendait la bête à la hauteur de son visage et, d'un coup sec, enfonçait les dents dans son cou. Elle détachait ensuite ses mains de la carcasse et, la tenant fermement dans sa mâchoire, la secouait de gauche à droite et de haut en bas jusqu'à ce que le sang gicle. La fête prenait alors de l'ampleur. Les femmes et les hommes se levaient, frappaient dans leurs mains, se déhanchaient, hochaient brusquement leurs têtes, produisaient d'étranges sons et achevaient de retirer leurs habits, les laissant choir sur l'herbe du pré. Quelqu'un jetait du bois dans le feu, un autre étendait sur le sol, aux pieds du corps d'Angelo, une grande couverture noire et rouge, puis sa mère y déposait la dépouille encore chaude de la chatte. Elle sortait ensuite un coutelas à manche d'os de son tablier et déchirait la chair de la bête en une longue incision, de la gorge à l'entre-pattes, pour en retirer les petits bourgeons de chats gluants qu'elle distribuait aux hommes pressés autour d'elle. Les hommes allaient aussitôt retrouver les femmes, fourraient leurs langues dans leurs bouches et frottaient les petits bourgeons de chats sur leurs seins et sur leurs ventres. Puis, ils léchaient leur peau barbouillée de sang. Les femmes, ivres et secouées de spasmes, se léchaient entre elles aussi et se jetaient à quatre pattes sur le sol, relevant bien haut

leur croupe que les hommes attaquaient en y plongeant leurs sexes durcis.

Sa mère, qu'aucun homme ne touchait et qui demeurait la seule encore couverte de ses habits, montait l'échelle appuyée contre la potence et décrochait le crâne. Angelo pouvait percevoir les traits défaits du visage de sa mère, qui avait perdu toute sa douceur, de même que son souffle rauque et oppressé. Elle redescendait avec le crâne, le posait par terre près de la couverture, grattait le sol de ses doigts, reprenait le crâne et le logeait dans la petite fosse. Elle ramassait les bourgeons de chats, que les hommes avaient laissé tomber sur les hardes tandis qu'ils se secouaient violemment à l'intérieur des femmes, et venait les déposer dans le crâne. Elle jetait des herbes et des mixtures sur les minuscules cadavres, allumait à même le feu une longue branche de coudrier et flambait le tout. Une odeur de viande grillée se répandait rapidement, ouvrant l'appétit des hommes et des femmes qui, les uns après les autres, se défaisaient de leurs étreintes, allaient chercher les chats restants dans la cage, les empalaient vivants et les rôtissaient avant de les dévorer sans même les avoir débités.

C'était souvent lorsque les hommes et les femmes, les doigts et le visage couverts de saleté, achevaient leur repas et que certains recommençaient à s'enlacer et à se lécher qu'Angelo retrouvait brusquement son enveloppe charnelle, chutant du haut de la potence d'un coup sec et retombant en lui avec un vertige qui ne l'abandonnait qu'au bout de quelques instants. Il retrouvait lentement l'usage de ses membres engour-

dis et se relevait, en position assise, pour contempler d'un autre angle l'incroyable cérémonie à laquelle sa mère l'avait convié, une fois de plus.

On avait déplacé la couverture plus près du feu et retourné le crâne et son contenu sur l'un de ses coins. Sa mère s'avavançait, faisait rouler ses hanches, relevait sa chevelure folle de ses mains, claquait sa langue contre son palais. Des femmes s'approchaient aussi, tendaient leurs bras vers sa mère, la touchaient, cherchaient les cordons de ses hardes pour les défaire, passaient leurs doigts sur sa peau claire, les mêlaient à ses cheveux. Les femmes couchaient sa mère nue au centre de la couverture et s'inclinaient près d'elle, posant leurs paumes sur ses cuisses, son ventre ou ses seins. Elles récitaient alors une prière, les yeux levés vers la lune ronde et blanche. Angelo fixait leurs cous tendus, offerts au coutelas qu'un homme, venu les rejoindre, y glissait tendrement. La lame de l'instrument scintillait dans la nuit, tachée de minuscules étoiles de sang.

Tenant au creux de ses mains une boîte de fer dentelé, un autre homme s'avavançait. Debout aux pieds de sa mère, il levait le couvercle de la boîte et du bout des doigts en retirait le crapaud sacré. Après avoir baisé son derrière, il s'agenouillait. Les femmes, elles, ne priaient plus et écartaient doucement les cuisses de sa mère. L'une d'entre elles prenait la boîte vide restée dans la main de l'homme et la déposait près du crâne. Quant à l'homme, il introduisait le crapaud, tête première, dans le sexe de sa mère. Puis, à tour de rôle, chaque homme et chaque femme venait baiser le

derrière du crapaud sacré, allait téter sa mère quelques instants, puis reprenait la copulation avec les autres convives du sabbat.

Le lendemain de mon seizième anniversaire, une pluie tenace s'abattait sur Paris, assombrissant la fin d'un après-midi où peu d'âmes osaient s'aventurer dans les rues. L'eau de pluie, boueuse, charriait quantité d'ordures et d'odeurs accouchées des entrailles de la terre. La mort, peut-être, cherchait à agripper les vivants et tout ce qui se décomposait dans les cours et dans les rues, les rognures de table, les excréments, les eaux de lessive et les dépouilles des bêtes. L'haléine fétide de ce dont on se débarrassait ou de ce que l'on cachait remontait à la surface, chez les hommes.

Mon corps, sous le manteau et le capuchon, était envahi de frissons ; qui m'aurait vue marcher aurait cru que je venais de m'aviner tant j'avais peine à mettre un pied devant l'autre. Je ne m'inquiétai pas longtemps de cette inconvenance, car déjà j'arrivais près de la porte cochère où m'attendait un homme

vêtu d'une large cape noire et d'un chapeau haut, noir lui aussi. Ses cheveux, longs et bouclés, sa moustache retroussée et sa barbichette tressée, presque tout chez lui était ébène. Il se fondait dans la nuit hâtivement tombée et son visage, blanc et ovale, évoquait une lune suspendue sous l'arche de la porte. Je tressaillis. J'aurais dû poursuivre ma route sans m'arrêter. Mais il me fit un signe de la main en prononçant mon nom.

J'ignore quel égarement de l'esprit me conduisit à obéir, alors qu'une peur viscérale s'installait en moi. À peine parvenue près de lui, je le vis poser un geste qui m'intrigua. S'élançant sous la pluie, il s'en fut quêrir une bête couchée dans la boue, morte depuis des heures, sinon des jours, et qu'aucun homme n'aurait osé toucher de ses mains nues tant elle était gage d'infections. Combattant la nausée, je restai à attendre l'homme, regardant une corneille reprendre son envol vers les toits, privée de son repas. Il revint vers moi, souriant, fier d'avoir ravi un gros rat à l'oiseau. Il balança la bête immonde sous mes narines et me demanda si je la préférerais mijotée ou grillée, avec ou sans pommes de terre. Mon air dégoûté sembla l'amuser et, passant un bras par-dessus mon épaule, il m'offrit ces mots emplis de courtoisie : « N'ayez crainte, mademoiselle, chez moi, c'est avec grand plaisir que je vous offrirai une nourriture digne de votre beauté. »

Il s'était aventuré si près de moi pour me confier cela que je sentis, sous la pluie glaciale, la chaleur de son souffle envahir mon visage. J'en fus ébranlée. Fascinée par son regard, ses gestes et sa démarche, je le

suivis dans la ruelle menant à ses ateliers. Léger, sifflo- tant, il marchait, volait presque avec sa cape, alors que je peinais à chacun de mes pas, comme si je traînais à mes pieds la pesanteur des chaînes fixées au fond de mon cœur.

La porte devant laquelle nous nous arrê tâmes, au fond de la ruelle, grinça lorsqu'il l'ouvrit. Dans ce qui ressemblait à un atelier, je me retrouvai face à face avec l'être singulier entrevu la veille dans les coulisses du théâtre et dont je n'avais su deviner s'il s'agissait d'une femme ou d'un homme. L'Italien ordonna qu'on me débarrasse de mon manteau chargé de pluie et qu'on le fasse sécher près de l'âtre. Avant même d'ôter le sien, il m'offrit un siège près d'une grande table au milieu de laquelle il jeta la carcasse du rat. Il alla ensuite puiser, dans une marmite sur le feu, une tasse de bouillon qu'il me tendit.

C'est à ce moment que j'entrevis sous l'arche, près de l'âtre, la vieille bossue à la bouche noircie. Arrivant de je ne sais où, elle affichait toujours le même regard mauvais. Elle me pointa du doigt et marmonna quelque chose dans ce langage qui lui était propre. L'Italien lui répondit avec douceur, usant de mots tout aussi incompréhensibles qui parfois rappelaient de petits grognements. Il lui désigna la bête sur la table. Frottant ses bottes usées sur le bois du sol, le dos courbé et la poitrine repliée sur son ventre rond, la vieille vint la chercher, la fourra dans le repli de son tablier et, pour la première fois, leva un regard tempéré vers moi. Puis, elle hochâ la tête et soupira avant de s'en retourner par où elle était venue.

L'Italien nous abandonna à son tour, et c'est en compagnie de l'autre étrange créature que je bus mon bouillon à petites lampées en me brûlant la langue. Il y eut d'abord un long silence durant lequel je me sentis observée avec insistance, puis la créature, venue s'asseoir près de moi, me demanda avec quelle troupe de théâtre j'avais précédemment joué. Je lui répondis que je n'étais pas comédienne, mais montreuse de marionnettes. Elle parut embarrassée et haussa les sourcils mais, sur un ton toujours aimable, s'enquit de la qualité de ma mémoire. Je lui confiai que j'avais l'habitude d'une bonne souvenance, du moins le croyais-je. À mon tour, je l'observai, non sans gêne, puisque j'ignorais toujours quelle politesse adopter, ne sachant à quel sexe m'adresser. Devinant ma confusion, la créature émit un rire clair, imprégné de bonté. Je saisis là l'amitié qu'elle me portait déjà. Elle se hâta d'élucider le mystère.

Elle me dit que le Seigneur œuvrait parfois avec originalité et qu'il l'avait faite ainsi, ni homme ni femme, mais les deux à la fois. Que le résultat fût une erreur ou un chef-d'œuvre, cela dépendait de la perception de chacun. Cette loufoquerie l'incommodait souvent et provoquait des malaises dans son entourage, mais, avec le temps, ceux-ci finissaient par s'estomper. Je pris soin de lui rendre son sourire, malgré l'étonnement et la curiosité que je ressentais après cette confiance inhabituelle. Tandis que la créature m'offrait une autre tasse de bouillon, je tentai d'imaginer la physionomie particulière de son corps sous sa longue robe de lin. La honte se mêla à ma confusion. « Appelez-moi Ahlem, me dit la créature en

déposant le bouillon devant moi. Pour le reste, parlez-moi comme à une femme ou comme à un homme, selon ce que vous jugerez opportun.» Je vis dans la densité et la bienveillance de son regard qu'elle possédait le don de sonder la lumière et les ombres des âmes. Que bien des secrets enfouis au plus profond de chacun ne pouvaient lui échapper. Était-ce parce qu'elle jouissait à la fois de l'esprit de l'homme et de celui de la femme, donc peut-être d'un entendement plus complet, plus près de celui de Dieu?

L'Italien revint dans la pièce, vêtu d'habits secs et propres et tenant une clef à la main. Me regardant, il s'enquit d'une voix forte et enjouée : « Vous avez donc fait connaissance avec notre auteur? Il est jeune, paresseux, bavard et curieux. Mais il est doué, et voilà ce qui importe. Vous a-t-il fait chanter? Je sens qu'il s'en est tenu à vous révéler sa nature hors du commun, n'est-ce pas, Ahlem? »

L'Italien m'ordonna de me lever et de tousser, ce que je fis non sans rougeur aux joues. Je dus répéter un air singulier qu'il me fit entendre, ne sachant trop comment prononcer les mots mystérieux qui l'accompagnaient. L'Italien s'esclaffa. Voilà donc le beau spectacle que j'offrais, malhabile à reproduire les sons de cette langue que parlaient la vieille bossue et l'Italien lorsqu'il s'adressait à elle. L'Italien cessa rapidement de rire et, aussi sérieux qu'il avait d'abord paru amusé, déclara en posant la clef au centre de la table : « Vous avez une jolie voix, habile et légère. Vous commencerez vos leçons d'italien dès demain matin. Ceci est la clef de votre chambre. Luciana vous y mènera. Vous

serez nourrie, blanchie et logée, et recevrez un appointement pour chacun des spectacles auxquels vous participerez. Nous irons chercher vos effets plus tard.»

En dépit de ma volonté et des gouvernes de la bienséance, je m'effondrai sur le banc derrière moi, plissant nerveusement le tissu de ma robe entre mes doigts. Ma voix, bien que l'Italien l'eût trouvée de son goût, était à peine audible lorsque je lui répondis.

«Les marionnettes...

— Plaît-il? fit l'Italien en se penchant vers moi.

— Les marionnettes...»

Je levai les yeux vers ceux de l'Italien. Bien que fort sombres, ils brillaient comme des feux. Malgré mon peu de contenance, je haussai le ton.

«Je ne suis pas comédienne, ni chanteuse. Je suis montreuse de marionnettes. Bien sûr, je n'ai pas l'acoutumance des grands spectacles, mais...

— Nous n'avons pas besoin de marionnettiste pour le moment, chère demoiselle. Chantez, si vous y consentez. Qui sait? Peut-être qu'un jour vous aurez l'occasion de travailler avec nos marionnettes. Vous tremblez? Approchez-vous donc du feu, je vais chercher une couverture.»

La pluie avait presque cessé quand l'Italien et moi, une lanterne à la main pour éclairer notre route, allâmes rue Saint-Jacques où m'attendait Laurelle

devant un quignon de pain et une écuelle de haricots froids.

Lorsque nous entrâmes dans la chambre, ma sœur tourna vers nous son regard absent. Ayant deviné que je n'étais pas seule, elle se leva de sa chaise et pencha légèrement la tête afin de saluer l'Italien. Je l'informai de mon départ. Elle eut peine à cacher sa tristesse. Prenant ses mains défraîchies dans les miennes, je lui promis de venir la visiter chaque jour afin de placer ses fils de couleur dans l'ordre qu'elle connaissait, sur la petite table d'appoint près du métier, pour qu'elle puisse continuer à tisser sans tracas. Je m'engageai aussi à faire ses achats, ou à envoyer Petit Pierre les faire, pour qu'elle ne manque de rien. Pour le reste, je savais qu'elle vaquait à tout comme si sa vue ne lui avait point été soutirée par la poussière des tissus. Je n'avais qu'un seul souci à son égard : de la savoir seule dans ses ténèbres.

Je rassemblai mes effets dans une poche de jute que l'Italien s'empressa de porter lui-même. Comme j'embrassais Laurelle, elle m'empoigna le bras et souffla ces mots : « Ne te perds pas en chemin, Marie. » Je ris et lui rappelai que l'Italien m'accompagnait. Une ombre passa sur son visage, mais elle ne dit plus rien. Elle serra un peu plus fortement la chair de mon bras.

Quand nous fûmes de retour aux ateliers de l'Italien, la vieille bossue, une lanterne oscillant dans sa main, me conduisit à ma chambre, une petite pièce humide à l'étage dont le bois du plancher craquait à chaque pas. Tandis que je restais immobile au milieu de la pièce, mon sac de jute à mes pieds, elle déposa

la lanterne sur le sol et alla tapoter la couverture sur le lit. Un nuage de poussière s'éleva aussitôt. Cela sembla l'amuser, et elle me sourit pour la première fois, laissant entrevoir le noir profond de sa bouche. Traînant ses bottines sur le plancher comme si ses bosses étaient horriblement lourdes à porter, elle se dirigea vers l'autre bout de la chambre. Sans vergogne, elle cracha sur le mur et, avec la manche défraîchie de son chemisier, frictionna intensément une tache. Au fur et à mesure que son bras s'agitait, le mur, à cet endroit, se mit à briller telles les eaux de la Seine sous la pleine lune.

La vieille me fit signe d'avancer. Arrivée près d'elle, je sursautai en voyant apparaître une tête difforme et laide. Je reculai d'un pas. La tête disparut. Riant de bon cœur cette fois, la vieille agrippa mon bras et m'attira vers elle en pointant le mur de sa main libre. Elle approcha son visage du mien et une nouvelle tête, encore plus affreuse, se fit voir. Je compris, non sans crainte, que les têtes étaient les nôtres, mais sans être précisément les mêmes, puisque le mur les transformait d'étonnante manière. La vieille se réjouissait et ne se lassait pas d'admirer les horribles figures élargies, aplaties et pleines de boursouflures.

Ces têtes, soudainement, me rappelèrent ma pauvre mère défigurée. Je crus entendre sa voix, douce mais sévère, m'enjoindre à la prudence. Je regardai mon sac de jute, faillis l'empoigner et quitter ce lieu sinistre sans demander mon reste. Au lieu de quoi, quelques instants plus tard, le ventre noué, je descendis dans la grande salle, derrière la vieille, afin de rejoindre la tablée qui nous attendait pour le dîner.

Aussitôt que j'apparus, tous les regards se portèrent sur moi et je rougis d'attirer ainsi la curiosité de cette petite assemblée pour le moins saugrenue. Il y avait autour de la table, outre l'Italien, Ahlem et la vieille bossue, cinq autres individus qu'on me présenta comme étant les artistes de la troupe. Aucun ne paraissait se soucier de la décence et tous étaient vêtus d'habits de mauvais goût tels que je n'en avais jamais vu, pas plus chez les nobles que chez les nécessiteux. Leur langage aussi, plein de tournures inhabituelles, me dérouta.

Je compris un peu plus tard qu'il s'agissait d'un jeu prisé par ces artistes. Ainsi, l'un d'eux me dit ceci : «L'obligeance auriez-vous, mademoiselle, de ce pain un peu me donner?» Et un autre, sitôt après, lança : «La laissez donc, Anatole, et votre bras étirez, point mal ne vous en fera!» Cela les faisait bien rire. Ils jonglaient avec les phrases avec une grande habileté et l'exploit valait parfois à son auteur des applaudissements. Pour ma part, je me gardais de prendre part à la conversation, intimidée par ces artistes et leur bel esprit.

Ils me semblaient néanmoins aimables et me donnaient envie de mieux les connaître. Une femme à la peau sombre, un fichu aux couleurs vives sur la tête, me regardait plus intensément que les autres. La vieille bossue me saluait régulièrement d'un petit hochement de tête et m'indiquait les plats au centre de la table. Je goûtai un peu à chacun et dus convenir qu'ils étaient savoureux, quoique d'aspect fort peu appétissant. Les viandes, effilochées dans leurs sauces, avaient l'allure de chevelures boueuses, les légumes

étaient si broyés qu'ils auraient pu être servis à un nourrisson, et sur le potage flottaient des petites boules blanchâtres que la tablée avalait sans même les mâcher. Je m'efforçai de bien me tenir et, à défaut de converser, je gratifiais chaque convive d'un sourire afin qu'on devinât chez moi de pures intentions et une possible amitié.

Le repas n'était pas encore terminé que certains sortirent de sous la table et le banc quelques instruments. D'autres se levèrent pour aller chercher harpe et viole. Les artistes avaient allègrement arrosé leur dîner de vin, que je n'avais pas osé toucher encore, connaissant son pouvoir enjôleur. Je ne voulais pas perdre contenance, particulièrement devant l'Italien, dont la seule vue suffisait à confondre mes sens. Les musiciens entamèrent ces mélodies fort belles que j'avais déjà ouïes pendant leur spectacle. L'un gonflait ses joues autour du bec de sa bombarde, un autre faisait danser le soufflet de sa musette, un autre encore embrassait une viole de son archet. Un quatrième glissait ses doigts sur les cordes de sa harpe, tandis que la femme à la peau sombre tapotait le cuir d'un tambourin et chantait.

Je fus emportée par les sons que tous ces instruments produisaient. Voyant que la joie des musiciens ne cessait d'augmenter, je fus gagnée du même bonheur; sans même avoir trempé mes lèvres dans le vin, je fus prise de chaleurs et de frissons. Quelque chose de vif et d'étrange courait dans mon sang.

Je perdais peu à peu conscience de l'espace et des gens qui m'entouraient. Des pensées et des sensations

me visitaient, d'abord floues, puis de plus en plus limpides. Je fus transportée en d'autres lieux, magnifiques à vouloir en rêver la nuit.

Autour de moi s'étendaient des collines d'un vert tendre d'où émergeaient, en des courbes gracieuses, plusieurs pommiers à fruits brillants dont l'odeur venait agacer mes narines. Le ciel chevauchant ces collines était d'un bleu pur et, pourtant, il en tombait des flocons étrangement chauds et scintillants.

Perdu dans la mélodie des bombarde, viole et tambourin, j'entendis un léger tintement de clochettes qui, rapidement, s'intensifia. Je vis apparaître, venant de l'autre côté des collines, des centaines de jeunes filles vêtues de soie blanche, portant des grelots aux bras, à la ceinture et aux chevilles. Elles dansaient et chantaient, leurs rires tintant autant que les clochettes. Le parfum frais et sucré de leur peau flottait parmi les flocons, et leurs yeux brillaient comme du verre traversé par un rayon de soleil. Je fus si éblouie par leur grâce et leur joie que j'allai vers elles, aspirée dans le tourbillon de leur danse. C'est alors qu'un cri strident retentit et que toutes les jeunes filles, de même que les collines, les flocons et le ciel, s'évanouirent brutalement. De nouveau, je voyais devant moi la table, le restant des mets et les musiciens, qui tous me regardaient bizarrement sans plus toucher à leurs instruments. Pendant quelques instants, on entendit seulement le crépitement des flammes au centre de l'âtre.

Enfin, la vieille bossue grommela, dirigeant son doigt vers les musiciens, semblant les réprimander. Elle s'adressa ensuite à l'Italien, qui tourna la tête vers

eux, mais ne dit mot. Cela ne convint pas à la vieille qui, d'un bond, se leva, frappa la table d'un violent coup de poing et se mit à crier. L'Italien se leva à son tour et calma la vieille d'une caresse sur le bras avant de prendre la parole. Ce qu'il dit, son visage doux et bon tourné vers moi, me parut inconcevable.

« Il y a des musiciens qui jouent vraiment bien. On peut parler de don. Ils ne jouent pas de la musique, ils la libèrent. La musique alors nous fait rêver. Mais il faut prendre garde. Parce qu'il arrive qu'au cœur du rêve elle nous vole une partie de notre âme. C'est pour ça qu'on la trouve si belle : on entend avec elle le tintement de toutes les âmes qu'elle a pillées. »

J'étais fort mal à l'aise lorsque j'appris que mon âme avait été mise à nu, comme si on m'avait ôté la totalité de mes habits et laissée à la vue de tous, vulnérable et honteuse. Je tentai d'ignorer mon embarras et me remis à manger, cherchant à m'occuper à des mouvements habituels et rassurants. Quelques instants passèrent, silencieux, puis les musiciens recommencèrent à faire vibrer leurs instruments. L'angoisse me happa aussitôt.



Je vivais depuis quelque temps aux ateliers de l'Italien, et chaque jour était semblable au précédent : je me levais vers les six heures du matin, rinçais mon visage et ma nuque, m'habillais, puis descendais retrouver mes compagnons dans la grande salle afin

de prendre le premier repas de la journée, souvent composé de riz bouilli dans un lait à l'orange ou à la vanille. Parfois, la vieille bossue mijotait un ragoût de pommes citronnées qu'elle nous servait avec de grosses tranches de pain au miel. Le petit-déjeuner s'avérait mon repas préféré, car c'était le seul où je reconnaissais aisément les aliments. Sitôt le repas terminé, nous nous séparions, et je suivais l'Italien dans une petite salle éclairée par une fenêtre donnant sur le jardin intérieur.

Pendant que je répétais les mots inconnus que l'Italien me dictait, prenant bien soin d'ouvrir grand ma bouche, de faire frétiller ma gorge et de « lancer les mots loin devant moi », comme il me le disait, j'observais Ahlem dans le jardin. Elle marchait de long en large ou tournait en rond, faisait de grands gestes des bras, se parlant à elle-même, allant jusqu'à s'emporter, en proie à des colères mystérieuses ou à des rires complètement fous. J'avais peine à ne pas rire moi-même en voyant la créature s'agiter à la façon d'un fantoche donnant spectacle sur le Pont-Neuf. L'Italien ne m'en tenait pas rigueur.

Une fois, pourtant, il fut pris de fureur. Il jeta brutalement une chaise au sol, puis cria en italien des choses que je fus heureuse de ne pas comprendre tant elles paraissaient peu aimables. Les yeux baissés vers la pointe de mes bottines, j'attendis, craintive, qu'il épuise sa colère.

Je lui demandai alors si nous ne pouvions pas poursuivre les leçons dans une autre pièce ou s'il n'y avait pas moyen de voiler la fenêtre. Les mains

derrière son dos, il faisait résonner ses pas de plus en plus fort et de plus en plus vite. De temps à autre, il passait si près de moi que les tissus de nos habits se frôlaient.

Il me répondit enfin, avec une douceur retrouvée : « Tâchez de demeurer concentrée sur votre travail. Sinon, qu'arrivera-t-il lorsque vous chanterez en observant les marionnettes animer la scène du théâtre ? Peu importe l'effet qu'elles produiront sur vous, il vous faudra chanter tel qu'on vous l'aura appris, sans rien laisser paraître de votre trouble. »

Je crus que fermer les yeux m'aiderait, car ainsi, je ne pourrais pas voir Ahlem gesticuler comme un diable au milieu du jardin. L'Italien vint poser ses doigts sur mes paupières pour les ouvrir. Au moment où je sentis la moiteur de ses mains sur mon visage, je constatai que je tremblais.

La fascination se mêlait à ma frayeur. L'Italien dégageait une force et une assurance peu communes. En sa présence, je perdais contact avec une certaine part de moi-même ; je devenais confuse et ne savais plus lequel de mes désirs était le plus fort : fuir l'Italien ou le connaître davantage. S'il était à distance, jamais je n'espérais qu'il s'approche et pose sa main sur mon épaule. Mais il suffisait qu'elle s'y trouve pour que j'aie envie qu'elle y reste, malgré mon affolement.



La troupe partait aussitôt après le déjeuner pour donner la première représentation de la journée. J'allai quelques fois assister au spectacle, mais restais le plus souvent dans ma chambre à répéter la leçon apprise le matin et à méditer sur ma nouvelle vie.

Un après-midi, environ une semaine après que l'Italien m'eut engagée, je n'allai pas au spectacle ni ne répétais la leçon du matin. Une idée m'était venue et elle me hantait à tel point qu'il me fallait la partager. Naturellement, je me serais tournée vers les oreilles attentives de Laurelle ou de Pierre, mais la crainte de les inquiéter m'empêchait de leur livrer mes confidences. Il y avait là, autour de cet Italien et de son théâtre, bien trop de mystères pour qu'on ne surprenne pas le plus raisonnable des esprits à imaginer que tout cela était nourri par une quelconque magie.

J'attendis donc que la troupe eût quitté les ateliers, puis je pris le chemin de la foire. Je me hâtai de trouver le quartier des cabarets, des guérisseurs et des arracheurs de dents.

J'arrivai devant la loge de Desiderio Farconi qui, lui, n'avait d'italien que le faux nom. J'avais connu le guérisseur à l'époque où je vendais les étoffes de monsieur Labruis. Les deux hommes allaient boire ensemble le mauvais vin de la mère Jacques. Lorsque Desiderio passait chercher monsieur Labruis, il frappait quelques coups sur la table. Il attendait un peu, frappait de nouveau, puis se penchait et me

découvrait cachée sous celle-ci. « Belle bouille, va ! » Il me disait ça chaque fois en me tendant une douceur, la plupart du temps un fruit confit ou quelques amandes à la praline.

Je ne pus m'empêcher d'admirer le bouffon de Desiderio faire la parade devant sa loge, avec de prodigieuses grimaces et cambrures. Il plaça entre ses doigts sa lèvre inférieure et l'étira jusqu'à ce qu'elle recouvre son nez, puis activa ses joues et sa mâchoire pour donner l'impression qu'il mangeait son propre nez. Il se mit ensuite à quatre pattes, dos vers le sol, et marcha en rond tel un démon au corps désarticulé. Tout cela donnait un fort joli spectacle, et les gens s'en régalaient.

Desiderio m'accueillit avec amabilité et m'entraîna derrière un rideau où se trouvaient une petite table et deux chaises, ainsi que quantité de baumes et d'onguents. Assise devant lui, je promenais mon regard de la grosse chaîne en or qu'il portait autour du cou vers son manteau de fourrure noire et ses mains couvertes d'excentriques dessins.

Il m'offrit un doigt d'une liqueur couleur sang de sa confection et dont le goût amer demeura longtemps sur ma langue. Je sentis presque aussitôt une chaleur bienfaisante dans ma poitrine, et mes membres se détendirent après quelques vagues de picotements. Je levai les yeux vers le visage du guérisseur, bruni et parsemé de rides. Je regardai un instant le dessin qui naissait sur sa tempe gauche et descendait sur sa joue, un serpent aux ailes déployées, puis je rencontrai son regard dans lequel il était si aisé de se perdre.

Je lui révélai la confusion que je ressentais depuis que j'avais assisté au spectacle donné par la troupe de l'Italien et, surtout, depuis que j'avais pénétré l'univers de ses ateliers. Tout m'y paraissait d'une profonde étrangeté. Je parlai de la vieille bossue à la bouche noircie, de la créature aux deux sexes, du pouvoir diabolique des musiciens, de la nourriture indéfinissable qu'on nous servait et, bien sûr, des sensations incontrôlables que me procurait la présence de l'Italien, particulièrement lorsqu'il s'approchait de moi ou me touchait.

La respiration de Desiderio s'intensifia, son corps se mit à vibrer, et deux violents spasmes le firent sursauter sur son banc. Je me tus. C'était chose curieuse de ne rien discerner de la frénésie de la foire, tout juste là, derrière le rideau noir. Je venais à peine de remarquer cette singularité : pas un mot, pas un cri, pas un rire, ni même le son des pas ou le bruit des cabrioles du farceur de Desiderio ne me parvenait.

Le guérisseur produisait des sons de plus en plus graves, et ses yeux se révulsaient. Enfin, il se calma. Il se leva et prit une fiole et une petite boîte sur une étagère. « Voilà, me dit-il, une pauvre enfant qui s'est laissée envoûter par un magicien sans scrupules ! Cet homme a vendu son âme pour des pouvoirs, et sa magie est aussi noire que les murs de l'enfer ! Voici ce qu'il faut faire, ma petite, pour triompher de tes misères physiques et spirituelles. » Il déboucha la fiole et versa sept gouttes de son contenu dans un verre qu'il plaça devant moi. Il ouvrit la petite boîte et y prit une pastille qu'il jeta au fond du verre. Aussitôt,

j'entendis un crépitement et vis une fumée monter de la mixture. Desiderio y ajouta un peu d'eau et m'ordonna de la boire. Alors que le liquide coulait dans ma bouche et descendait le long de ma gorge, toutes les scènes vécues depuis ma rencontre avec l'Italien remontèrent à la surface de mon esprit. Subitement étourdie, je perdis connaissance.

Desiderio me réveilla en passant des sels sous mon nez. Il m'assura avoir nettoyé mon corps et mon âme et m'enjoignit de quitter la troupe de l'Italien afin de m'éviter de grands malheurs.

Enfant, Angelo di Adone était fasciné par la grâce de sa mère et passait des heures à la contempler alors qu'elle vaquait à ses occupations.

Il ignorait qu'elle exécutait bien des choses d'une manière qui lui était propre. Elle pétrissait le pain d'une seule main, la gauche, tandis qu'elle roulait de petites billes de verre dans la droite ; elle aspergeait sa gorge d'huile avant d'en couvrir le fond des casseroles pour faire revenir l'oignon et le chou ; elle tournait les chaises vers l'extérieur de la table lorsqu'il tonnait et marchait à reculons pendant que les cloches de la cathédrale de Gênes résonnaient au loin. Lorsqu'elle brossait le plancher, elle commençait toujours par le même coin de la pièce et frottait le sol en traçant des croix invisibles, puis revenait sur ses pas et dessinait des cercles sur les croix. Luciana avait aussi l'habitude de changer l'emplacement des meubles : de la

nouvelle lune à son premier quartier, elle déménageait la table et les chaises près de la fenêtre pour les placer au fond de la cuisine, à côté de l'âtre, et tournait les paillasses de façon à ce que, la nuit, leurs têtes fussent à l'endroit qu'occupaient leurs pieds auparavant, puis remettait le tout en place du premier quartier à la pleine lune.

Angelo aimait regarder Luciana peindre des étoiles sur le mur de leur chambre et les relier en d'étranges formes. Cela ressemblait à des petites bêtes qu'il imaginait prendre vie la nuit venue, lorsque sa mère lui racontait la légende des femmes-oiseaux à la lueur d'une chandelle. Il se passionnait aussi pour les travaux manuels de Luciana. Elle tricotait des habits minuscules avec ses longs cheveux noirs ou ceux des femmes qui venaient la visiter, apportant avec elles de petites poches de cuir pleines de mèches de leurs crinières et des fioles remplies de mixtures odorantes. Par contre, il n'aimait pas avaler le lait mêlé de sang de brebis que sa mère lui servait, ni répéter avec elle les litanies farcies de mots incompréhensibles avant d'entamer le déjeuner.



D'aussi loin qu'Angelo se souvînt, l'homme de tous les noms avait occupé le lit de la pièce du fond.

Lorsque Angelo délaissait sa mère, c'était souvent pour aller s'asseoir au chevet de l'homme qui n'était pas son père. L'homme gardait le lit, nuit et jour.

Angelo voulut savoir son nom. «Tu peux bien lui donner le nom que tu veux, ça ne fera pas de différence, il ne se reconnaît plus», avait dit sa mère. Amusé, il s'était dès lors exercé à lui trouver toutes sortes de noms, les changeant plusieurs fois par jour, le nommant tout aussi bien «chien» que «cuiller» ou «pieds sales». Il se permettait d'autant plus ces sobriquets que l'homme lui souriait sans relâche, peu importe qu'il le traitât de «vache puante» ou de «grosse merde». Le voyant sourire, Angelo gloussait, jusqu'à ce que les deux éclatent d'un rire franc, parfois interminable.

Quand le garçon se sentait suffisamment de force, il changeait la position du lit dans la chambre, et l'homme de tous les noms pouvait regarder par la fenêtre. Ils observaient alors Luciana travailler au jardin, le dos courbé sur ses plantes, ou accroupie, les mains fouillant la terre. Ils contemplaient les papillons virevolter autour d'elle et se poser sur sa chevelure et ses épaules. Luciana taillait les herbes avec soin et les déposait dans le creux de son tablier. Elle s'asseyait sur le banc de pierre et montait les petits bouquets qu'elle allait suspendre dans la cuisine pour les faire sécher. De temps à autre, l'une des deux chèvres venait poser son menton sur les cuisses de Luciana, attendant patiemment qu'elle lui donne un bout de pain rassis ou quelque épluchure de légume à grignoter.

Un jour qu'il demandait à sa mère quel âge l'homme pouvait avoir, le présumant tout de même assez vieux à cause de ses cheveux blancs clairsemés

et de sa peau plissée, Luciana lui fit une autre réponse étonnante : « Il a tous les âges. Son corps est celui d'un vieillard et son esprit celui d'un enfant. Son âme, elle, appartient aux plus sages de ce monde, et son cœur est aussi pur que celui d'un bébé qui vient de naître. »

Angelo avait commencé à nourrir lui-même l'homme. Il forçait l'ouverture de ses lèvres, insérait la purée dans sa bouche, et appuyait sur sa langue afin qu'elle ne rejette pas tout le contenu de la cuiller sur son menton, sa chemise et les draps. Le faire boire s'avérait difficile. L'homme recrachait plus de liquide qu'il n'en avalait. L'abreuver suffisamment pour éviter qu'il entre en convulsion et perde conscience demandait une grande patience.

L'homme produisait des sons singuliers que seule sa mère semblait comprendre. Elle les répétait parfois, hochant la tête, comme pour s'assurer qu'ils discutaient bien de la même chose.

Un après-midi d'automne, alors que le ciel déversait une pluie noire, Luciana sortit pratiquer un accouchement à l'autre bout du village, emportant avec elle sa petite boîte pleine de racines à mâcher et d'onguents. Angelo en profita pour ouvrir le vieux coffre de bois près de l'étagère où reposaient les casseroles et y prit les poupées de sa mère.

C'étaient des figurines de bois, de tissu et d'argile rouge séchée, pas plus longues qu'une main de femme. Le garçon retira les aiguilles de leurs fronts et de leurs poitrines, puis alla trouver l'homme de tous les noms. Il s'installa au pied du lit, les poupées entas-

sées à ses côtés. Il choisit d'abord celle qu'il trouvait la plus jolie, une figurine de lin, habillée d'une robe tricotée de paille bleue. Elle avait au front une cicatrice de fil noir, et deux minuscules sacs lui couvraient les pieds. Dans les sacs, Angelo découvrit des herbes séchées, des cheveux et une amulette. Il agrippa une deuxième poupée. Sa tête d'argile blanchie semblait trop grosse pour son corps. Ses yeux noirs, l'un grand, l'autre petit, étaient très ronds, tout comme sa bouche rouge sang. Elle portait une robe en plumes de poule, et c'est sur son ventre qu'il trouva la cicatrice.

Tenant les deux poupées dans ses mains, il les leva pour bien les montrer à l'homme de tous les noms, qui avait le dos appuyé contre un amas de couvertures à la tête de sa paillasse. L'homme afficha un sourire amusé. Angelo sourit à son tour. Il agita les poupées, leur faisant dessiner des rondes dans les airs et les cognant l'une contre l'autre. Il aperçut une lueur dans le regard de l'homme, la même qu'il avait remarquée lorsqu'il poussait le lit près de la fenêtre afin que l'homme puisse contempler le ciel.

Résolue à suivre le conseil de Desiderio, je ne revins aux ateliers de l'Italien que pour emballer mes maigres effets. Ma poche de jute remplie, je la déposai sur la paillasse et commençai à tourner en rond dans la pièce, évitant de regarder le mur du fond et de me surprendre avec une tête effroyable. Il me semblait que je ne pouvais pas partir en n'avertissant personne. Qu'allait-on penser de ce départ aux allures de fuite ? Imaginerait-on que j'avais dérobé quelque argent ou objet précieux ? Mieux valait prétexter que ma sœur Laurelle était souffrante et désirait m'avoir à son chevet.

Déterminée à livrer ce mensonge à la première personne que je rencontrerais, je descendis au rez-de-chaussée. Je fis le tour de la salle principale et de la chambre d'étude et jetai un coup d'œil au jardin sans entrevoir une seule âme. Je me dirigeai vers les

chambres de l'Italien et de Luciana. Je frappai aux portes sans obtenir de réponse.

Je saisis un chandelier et, pour la première fois depuis le début de mon séjour chez l'Italien, entrepris de descendre à la cave. Je pris soin de ne point glisser dans les escaliers et de ne point frotter mes habits sur la pierre humide. Des odeurs de beurre rance et d'eau stagnante se mêlaient à celles de la paille moisie et de l'urine. À mes yeux, aucune personne à l'esprit sain ne pouvait apprécier de se trouver en un tel lieu : tout y était si sombre et triste, il n'y avait pas de lumière ni d'air frais, sans compter les rats et autres bestioles qui s'y terraient souvent.

Dès que j'eus descendu la dernière marche, je tendis le chandelier devant moi. Je vis que j'étais dans un couloir. Comme j'avais en éclairant les murs pour y trouver une porte ou l'entrée d'une chambre, je perçus des bruits et j'eus l'impression, soudain, que j'allais tomber sur Luciana, assise au milieu de la vermine à grogner des histoires. En tâtonnant, je sentis sous ma main une porte à ma gauche. Je crus distinguer des grattements ainsi que des râles derrière. Je tremblais à l'idée de l'ouvrir.

Je fermai les yeux et poussai la porte. Le grincement épouvantable des gonds trahit ma présence. Bientôt, j'entendis le crissement d'une autre porte et les pas de Luciana. Poussée par je ne sais quelle pulsion, j'entrouvris les yeux et j'avançai dans la pièce.

Dans cette petite chambre fort encombrée, j'entrevis des chaises, des malles, des patères, des chapeaux,

des vases et bien d'autres choses encore, probablement de vieux décors et accessoires de la troupe. Je m'approchai pour mieux les examiner. Je sentis quantité de petites bosses qui craquaient sous mes bottines, comme si je marchais sur de minuscules œufs de caille. J'approchai la chandelle d'une chaise pour mieux l'observer : elle était couverte de toiles d'araignées et d'insectes, tout comme la malle qui se trouvait à côté ainsi que tout ce que j'éclairais d'un mince faisceau.

Je levai le chandelier vers le plafond, puis le dirigeai vers les murs et encore au centre de la chambre ; je reculai, horrifiée, sans pouvoir retenir un cri. La pièce était pleine de toiles d'araignées regorgeant d'insectes de toutes sortes. Il y avait des milliers de toiles, et certaines s'accrochaient déjà à ma robe. Je sentis des chatouillements sur mes mains et dans mon cou ; prise de panique, j'échappai le chandelier, dont la flamme près du sol révéla un tapis grouillant de cloportes et d'araignées. Figée d'horreur devant ce spectacle épouvantable, je me mis à sangloter. Je n'osais me pencher pour ramasser le chandelier, déjà noir d'insectes. Une lueur nouvelle envahit la chambre : Luciana venait d'entrer, portant une lanterne.

Mes larmes ne m'empêchaient pas de voir qu'il y avait encore plus de toiles et d'insectes que je ne l'avais d'abord imaginé. Toutes les araignées de Paris semblaient s'être donné rendez-vous en ce sinistre endroit. Luciana émit un grognement et donna un coup de pied sur le chandelier que j'avais laissé tomber, afin d'en éteindre la flamme. Elle me prit le bras

brusquement, me poussa hors de la pièce, puis referma rapidement la porte.

Reprenant à peine mes esprits, je me mis à batailler contre les insectes qui se cramponnaient à ma robe, en me démenant dans tous les sens. Luciana, remarquant ma détresse, tira un grand mouchoir d'une poche de son tablier, le plia en deux, s'approcha de moi, le posa sur mon visage et le noua derrière ma tête. Elle me fit ensuite courber la tête vers l'arrière. Je sentis une vague glaciale se répandre sur ma chevelure et mes habits. Je sursautai, puis me mis à grelotter. Luciana dénoua le mouchoir, le fourra dans son tablier et me sourit, fort satisfaite de son entreprise.

J'étais soulagée à l'idée que les bestioles enfouies dans mes habits puissent mourir, même si le moyen utilisé, quelque artifice créé par la vieille bossue elle-même, me laissait perplexe. Luciana reprit la lanterne et m'entraîna vers une autre chambre. Comme nous approchions, les grattements et les râles me parvinrent plus distinctement ; à ces bruits étranges se mêlait ce qui me semblait être des pleurs.

Encore tremblante, tant de froid que de crainte, je demeurai sur le seuil de la porte tandis que Luciana pénétrait dans la pièce, semblable à la précédente, mais où nul désordre ne régnait. Je vis partout des tréteaux surmontés de planches sur lesquelles reposaient quantité de cages. Il y avait également des cages sur le sol et sur des étagères, le long des murs. Je reconnus quelques bêtes à leur forme et à leur cri : il y avait là des poules et des lapins. Dégoûtée, je discernai également des rats, en nombre incalculable.

Empilés les uns sur les autres, ils rampaient dans les cages, s'agrippant aux barreaux, couinant et grinçant des dents tout à la fois.

Je me souvins du soir où j'avais rencontré Luciana et de la façon inouïe dont elle avait bondi pour récupérer le pain de savon qui traînait près de mon pied. Je ne doutais plus de l'espèce de chasse à laquelle elle s'adonnait dans les coins sombres de la cave.

Luciana émergea de la pièce, un étrange sourire aux lèvres, tenant à la main quelque chose de grouillant que je ne pus me résoudre à regarder. Je sentis mon estomac se retourner en songeant à quel usage cette bête et toutes ses congénères encore prisonnières étaient destinées, me rappelant les ragoûts indéfinissables servis aux dîners.

J'étais transie dans mes habits froids et humides, et des crampes me lacéraient le ventre. Je ne songeais plus qu'à ôter mes nippes et à me glisser dans une eau chaude et bienfaisante, afin d'effacer de ma peau la sensation des bestioles courant sur mon corps. À l'étage, il y avait un grand récipient de fer voué à la baignade. Il suffisait de le traîner jusqu'à ma chambre et d'y transporter l'eau bouillante de la marmite. Je décidai que telle serait mon occupation pendant la prochaine heure.

Quelques coups frappés à la porte de ma chambre me sortirent de la torpeur dans laquelle la vapeur d'eau chaude m'avait plongée. Honteuse que l'on me surprenne dans une position indécente, je demeurai muette, mon corps replié sur lui-même, espérant que

le visiteur s'en aille. Mais il n'en fut rien. La porte s'entrouvrit, et la tête d'Ahlem apparut. M'apercevant, elle ressortit aussitôt et referma la porte, derrière laquelle je l'entendis me faire mille excuses et me donner rendez-vous au jardin.

Je m'empressai de quitter le bain, de me sécher et de trouver quelque harde dans mon sac de jute afin de me vêtir. Je pris mon manteau, éteignis la lanterne ainsi que les bougies, puis descendis la rejoindre.

Le jardin, comme bien des jardins d'hiver, était fort triste, peuplé d'arbustes accablés et maigres, la lumière chétive frôlant à peine le sol en dormance. Seule la présence de la créature, si étrange, si belle dans ses emportements lorsqu'elle imaginait ses intrigues, le rendait moins austère.

Ahlem vint à ma rencontre, prit mes mains dans les siennes et les serra fortement. Cette marque de tendresse, ainsi que la bonté que je lus dans son regard, firent jaillir de nouvelles larmes de mes yeux. Aussitôt, elle sortit un fin mouchoir de la poche de sa tunique et essuya elle-même mon visage en disant : « Je comprends votre frayeur. Il y a peut-être plus d'araignées dans la cave qu'il n'y a d'étoiles dans le firmament ! Et tous ces rats, aussi ! »

La créature m'expliqua patiemment que ces bestioles, bien qu'affreuses, leur étaient d'une grande utilité. Grâce à l'élevage d'araignées qui, elles, chassaient les insectes qui, eux, nourrissaient les lapins et les poules, il y avait dans cette étrange chambre tout un cycle de la nature. Les rats, quant à eux, croupissaient

dans des cages, chassés par Luciana qui refusait qu'ils dévorent les insectes.

D'autres faits demeuraient pour moi obscurs, et j'interrogeai la créature à leur sujet.

«Luciana a versé sur vous une substance propre à tuer les insectes. Ce filtre est répandu régulièrement dans la cave, à l'exception de la chambre aux araignées. Sinon, nous serions envahis par la vermine aux étages supérieurs. Ce serait invivable. Mais vous parlez de pleurs... Peut-être avez-vous entendu les pleurs de votre âme?»

À ces mots, je sursautai. Je me rappelai le premier dîner en compagnie des artistes. Cela se pouvait-il qu'une partie de mon âme, entraînée hors de moi par la beauté de la musique, errât dans la cave en gémissant? Si oui, comment faire pour la récupérer? Je ne pouvais certes pas repartir en laissant dans cet univers à la fois merveilleux et sordide une parcelle, même infime, de mon âme.

Incertaine, je regardai Ahlem, son corps long et souple, sa chevelure libre dans laquelle le vent semblait se jeter avec plaisir, son visage magnifique, ses mains à la fois fortes et douces, puis je cherchai la lumière de son regard.

Nous nous retournâmes d'un seul mouvement, en direction de l'entrée du jardin : l'Italien venait d'apparaître. Il portait sa cape noire et son haut chapeau qu'il retira, dans une révérence, pour nous saluer. Il

vint vers nous, souriant, un pétilllement dans les yeux. Il me prit la main et la baisa.

«Ce soir, mademoiselle, aussitôt la dernière représentation achevée, je vous enlève pour une promenade. Ne me la refusez pas, de grâce ! Ainsi, auriez-vous l'obligeance, que dis-je, la bonté, de me rejoindre vers huit heures à la porte du théâtre?»

Son assurance, sa gaieté, la chaleur de sa paume, peut-être le frisson qui me parcourut lorsque ses lèvres humectèrent ma main, son regard, aussi, à la fois pénétrant et aspirant, tout cela, sans doute, me poussa à balbutier un «oui» qui le rendit fort joyeux.

Il repartit aussitôt, marchant à reculons pour mieux nous admirer, et nous salua encore avant de pénétrer dans la maison.

Le jour se retirait lui aussi. Je regagnai ma chambre afin de mettre de l'ordre dans mes esprits. À peine quelques heures auparavant, j'étais décidée à retourner chez Laurelle le soir même. Au lieu de cela, je venais d'accepter une invitation de l'Italien. Galante, de surcroît.

Assise sur ma paillasse, je repensai aux événements de la journée et regardai mon sac de jute que j'avais jeté au sol. Je fourrageai dedans, inquiète de ne pas trouver quelque chose d'adéquat à porter pour la promenade. Je cherchai, dans une petite boîte de fer, mon collier de verre. Je l'attachai à mon cou et, le caressant, pensai à Petit Pierre qui me l'avait offert.

Je fouillai encore ma poche de jute pour y prendre mon corsage du dimanche qui, bien que défraîchi, enjolivait à coup sûr mes jupes et chemises. Puis, j'attendis impatientement que l'heure fût venue d'aller rejoindre l'Italien.

Devant la porte du théâtre, je le vis qui me cherchait. La représentation, pourtant, n'était pas encore terminée. Il me fit un autre baisemain et me confia :

« Il n'aurait pas été très convenable que ce fût vous qui attendiez à cette porte, chère Marie. » Il prit mon bras. Je tentai d'aligner mes pas sur les siens afin de lui rendre la marche agréable. Je sentais la chaleur monter à mes joues et mon cœur bruire dans ma poitrine.

Je m'abandonnai aux récits qu'il faisait de son enfance et de son pays natal. Il décrivit ce dernier comme une contrée remplie de soleil et de chants, d'huiles exquises et d'hommes passionnés. Il dit que les villes et les femmes y étaient musique pour les yeux, que la table y nourrissait plus l'âme que la chair. À l'entendre ainsi me dépeindre ces lieux splendides, je compris pourquoi monsieur Labruis n'en était jamais revenu. Par contre, je m'interrogeai sur les raisons qui en avaient chassé l'Italien. Je me laissai porter par ses paroles, émerveillée par les images qui se dessinaient dans mon esprit, celles de vallées ondulantes sous les oliviers charnus et de mers d'azur.

Je me plaisais beaucoup à écouter sa voix grave et colorée par l'accent de son pays, et son bras contre le mien dégageait une chaleur confortable. Je ne me

préoccupais plus de la cadence de mes pas, ni même de tout ce qui m'entourait, et je fus surprise, lorsqu'il cessa de parler, de constater que nous étions arrivés rue de la Huchette, à l'ancre des rôtisseurs.

Là, partout où on jetait le regard, il n'y avait que féerie. Des éclairages fabuleux contrastaient avec la nuit noire de l'hiver. Tous les ouvroirs des boutiques offraient un spectacle de lanterne magique avec de longs panneaux de papier transparent sur lesquels étaient dessinées de jolies figures d'hommes et de bêtes. Des bougies, derrière ces panneaux, les éclairaient. Les figures se reflétaient en ombres vacillantes, parfois géantes, sur les murs des maisons de l'autre côté de la rue. Il me semblait marcher parmi des fantômes.

Nous entrâmes dans une boutique, car l'Italien voulait que l'on déguste une friandise. Je ne savais que choisir entre les feuilletés saupoudrés de sucre blanc, les tartes de massepain à l'amande pilée et les tourtes au musc et à l'ambre. Il y avait aussi des gâteaux de fruits baignés d'hypocras et des pièces de four piquées de dragées et de pistaches. J'aurais voulu mettre toutes ces sucreries à ma bouche tant elles ravissaient l'œil et les narines ; je passai de longues minutes à les contempler, hésitante. Il fallut bien me décider, à la fin, et je commandai une tarte de massepain. L'Italien, lui, préféra un gâteau de fruits, puis il proposa que nous allions déguster nos pâtisseries sur les rives de la Seine.

J'étais d'humeur légère. À mon tour, je racontai un peu mon enfance, ma mère et mes sœurs, la curieuse

disparition de monsieur Labruis, l'incendie de ses ateliers, Petit Pierre et encore d'autres choses. Lorsque nous arrivâmes sur les rives de la Seine, près du pont Saint-Michel, l'Italien, malgré la fraîcheur, se défit de sa cape et l'allongea sur le sol où il m'offrit de m'asseoir à ses côtés.

Nous nous régalâmes de nos friandises en admirant les eaux calmes et lustrées de la rivière. Je n'eus pas le cœur de tout manger et déposai le reste de ma tarte dans les replis de ma jupe. L'Italien prit l'une de mes mains et la caressa tendrement. Mon cœur fit un grand bond dans ma poitrine. Bientôt, nos doigts s'entremêlèrent, et leur danse fit monter des vagues de chaleur dans mon ventre. Mon souffle devenait si intense que j'eus peur que mon corsage fende sous la pression.

L'Italien s'approcha davantage, pencha sa tête vers la mienne, baissa mon capuchon et posa ses lèvres sur mon cou. Je frissonnai. Il chercha ma nuque sous le col de mon manteau, la frôla de baisers humides. Tout mon corps vibra. Je sentais la peau de mes bras se hérissier et les vagues dans mon ventre devenir de plus en plus creuses. À cet instant, je perdis conscience des sons ambiants, ne vis plus rien autour de moi. Mon esprit et mon corps n'étaient plus qu'une seule chose concentrée sur des sensations à la fois nouvelles, bouleversantes et sublimes.

Cette nuit-là, je la passai à gémir de concert avec l'Italien, car chacun de ses gestes me semblait plus délicat, plus amoureux, plus enfiévré que le précédent. Je m'abandonnai avec force soupirs à tous les

autres délices que ses mains et sa bouche initiaient dans les replis de ma chair.

J'étais encore imprégnée de cette volupté lorsque, à regret, je sortis de son lit, au matin. Je savais mes yeux bouffis de fatigue, mais mon visage rayonnant d'un plaisir que je n'avais jamais connu jusqu'alors. Aussi craignais-je de me présenter à la table, qui-conque pouvant deviner à mon air la nature des jeux indécents auxquels je m'étais adonnée. Je passai d'abord par ma chambre afin de me rafraîchir et changer mes habits froissés pour des plus convenables.

J'entendis Luciana monter et cogner à ma porte. Je lui ouvris et aperçus entre ses mains une écuelle dans laquelle reposaient une purée d'avoine, un bout de pain et une demi-pomme. Elle alla porter le repas sur la table en dessous de la glace déformante, revint vers moi, tapota mon épaule et me fit un de ces grands sourires qui, chez elle, ressemblaient à une grimace. Elle sortit de la chambre, et la porte se ferma sur son dos et son horrible bosse.

J'étais heureuse de me restaurer à mon aise, assise sur ma paillasse, et de ne pas affronter les regards curieux et moqueurs des musiciens. Ils trouvaient tant de prétextes à s'amuser, comme des enfants courant le bonheur avec des filets à papillons, que je craignais être l'objet de leurs taquineries. Toutefois, ces craintes n'étaient que fabulations, puisque je goûtai non pas à leurs railleries, mais bien à leur autorité.

Après avoir mangé et fait ma toilette, je descendis à la salle d'étude pour ma leçon avec Angelo. Troublée à l'idée de le revoir, je dus prendre une longue inspiration avant d'entrer dans la pièce. Mais Angelo n'y était pas. À sa place, je vis les musiciens qui me regardaient, silencieux, les mains occupées à caresser leurs instruments. On me fit signe d'avancer.

Je rougis, marchai jusqu'au centre de la pièce, et me plaçai face à eux. Ils avaient pris des tabourets pour s'asseoir ; j'en cherchai un pour moi, mais on me le refusa.

«Une chanteuse ne chante pas assise, mademoiselle, me dit alors la femme au fichu coloré. Voyez cette flûte : si je la tords, quel son elle produira ! Si vous pliez votre corps en vous assoyant, l'air n'y passera que plus mal. Bon, allons-y!»

Elle me fit chanter en italien sur un air qu'elle imposa. Malgré ma fatigue et la crainte de ne pas exécuter les exercices de la bonne manière, je prenais plaisir à entendre ma voix sous le rythme du tambourin et le son du galoubet. Chacun des instruments retentissait en moi. Le tambourin résonnait dans ma poitrine, les cordes de la harpe frémissaient au creux de mon ventre, le galoubet sifflait dans ma tête alors que la viole, tout comme ma propre voix, vibrait du plus profond de mes entrailles jusqu'à la surface de ma peau. Je dansais sans même bouger.

Pendant que je chantais des mots que je ne comprenais pas, ce qui me les rendait encore plus beaux, que ma chair s'emplissait de sons, de vagues et de

frissons, je revis le visage d'Angelo. Ses yeux sombres et lumineux à la fois, ses pommettes hautes, son teint de terre brûlée, ses lèvres humides. Son visage s'approcha, sa bouche souffla dans mon cou. Je sentis ses mains serrer ma taille, son corps se presser contre le mien. Enlacés, nous nous élevâmes dans la salle d'étude, passâmes au-dessus de la tête des musiciens et sortîmes par la fenêtre, planant vers les toits de Paris.

Les rues, en bas, étaient étroites et agitées. Des enseignes de fer forgé ou de bois se balançaient au vent. Chargés de leurs tonnelets et de leurs gobelets, les crieurs d'eau-de-vie se tenaient à leur poste ; les charrettes des boulangers et des maraîchers peinaient à avancer parmi les troupeaux de bœufs, de veaux et de moutons, tandis que carrosses et vinaigrettes circulaient rapidement, éclaboussant les piétons, nombreux, qui allaient dans tous les sens, constamment interpellés par les boutiquiers et vendeurs de rue. Je repérai des bourgeoises habillées et coiffées à la manière des nobles de la cour, des moines vêtus de leur robe sombre et épaisse et bon nombre de mendiants couverts de haillons. Je vis des chambrières jeter les déchets et les contenus des pots de chambre par les fenêtres et des petits enfants s'agripper au manteau de leur mère.

Nous suivîmes le cours de la Seine pendant un moment, quittant la frénésie de la ville pour croiser des champs et des villages imprégnés de lenteur. Dans les petites rues de ces lieux champêtres, des poules et des porcs déambulaient avec chiens, chats

et enfants ; des femmes reprisaient des habits sur des bancs de bois, devant les maisons, commérant avec leurs voisines ; des hommes, adossés à des charrettes, buvaient à la gourde et plaisantaient. Certains travaillaient à l'extérieur de leur échoppe, martelant une pièce de cuir, écopant un bout de bois, tressant des brins de paille.

Nous voguâmes plus loin encore, et les champs, les bois et les rivières se multiplièrent. Nous volions de plus en plus vite, glissions à même le ciel et, bientôt, le paysage changea à nouveau, et j'aperçus, pour la première fois de ma vie, la mer, son bleu infini, ses oiseaux blancs et gracieux comme des pièces de soie transportées par le vent ; je vis les rives d'une terre inconnue, me sentis propulsée au-devant de villages et de villes à l'architecture étonnante.

« Mademoiselle ! »

Je sursautai. J'ouvris les yeux et remarquai le regard courroucé de la femme au fichu coloré. Les musiciens avaient cessé de jouer.

« Où étiez-vous, pour l'amour de Dieu ? Voilà plusieurs mesures que vous chantez seule ! Avez-vous des oreilles ? Vous ferez un joli spectacle, oui ! Il n'y aura plus de musique, les marionnettes auront cessé de bouger, et vous, pauvre sotte, vous chanterez encore ! Ne vous emportez pas trop et, surtout, respectez la fin des mesures. Reprenons ! »

Et nous reprîmes, je ne sais pendant combien de temps, les mêmes paroles et les mêmes airs. Je passai

ainsi quelques matinées à répéter avec les musiciens, sous leurs ordres sévères.



Un soir que nous veillions auprès de l'âtre, Ahlem me traduisit la pièce que je devais chanter. Les musiciens caressaient doucement leurs instruments, l'accompagnant dans son récit. J'écoutais les paroles de la créature et tentais de les mémoriser, mais la présence d'Angelo, assis près d'elle, me distrayait. Mes yeux cherchaient les siens, posés en permanence sur mon visage et sur mon corps. J'étais envahie par les souvenirs des nuits précédentes, passées sur sa couche, quand soudain, on frappa à la porte d'entrée.

À ma grande joie, c'était Petit Pierre, que je n'avais pas vu depuis quelques semaines. Au moment où il franchit le seuil de la porte, un éclair fracassa le ciel et illumina sa silhouette entière. Les orages n'ayant pas coutume d'éclater en hiver, cela me parut étrange. Le crépitement des flammes, la musique, la voix d'Ahlem et mes rêveries m'avaient caché le son de la pluie et, pourtant, il pleuvait à torrents. Les cheveux de Petit Pierre dégouлинаient sous son chapeau, son manteau ruisselait, et il dut se défaire de ses chaussures, que l'on mit à sécher près du feu, tout comme la plupart de ses habits.

Certains allèrent se coucher. Il ne resta qu'Angelo, battant seul un jeu de cartes à la grande table, Luciana,

qui ravivait le feu de temps à autre, Petit Pierre et moi dans la salle.

Petit Pierre m'entretint à voix basse.

«C'est donc ici que tu habites? Et cette étrange créature, s'agit-il d'un homme ou d'une femme, finalement? La vieille me paraît bien folle, et ton patron a un drôle d'air.

— Tu ne les connais pas. Ils sont aimables, pourtant.

— Toi-même, Marie, tu me sembles changée. Tu n'es pas malheureuse, au moins? On te nourrit bien? Il n'y a pas trop de cafards dans ta chambre? Tu es si pâle! Tes yeux sont cernés. Tu as maigri, aussi.

— Je vais bien, je t'assure. Et toi, comment vas-tu? Ton patron ne te bat pas trop?

— Pas une seule fois encore!

— Serais-tu tombé sur un homme bon?

— Peut-être. Il est sévère quand même.

— Tu dois être un bon apprenti, habile et plein d'esprit. Tu apprends bien vite, j'en suis certaine, et ton patron ne doit pas avoir de raison de te battre.»

Petit Pierre me prit la main. Je la retirai vivement. Le geste n'avait pas échappé à Angelo, car bien qu'occupé à son jeu de cartes, il nous observait du coin de l'œil. Petit Pierre parut attristé. Il se tourna vers Angelo et le fixa longuement, cherchant peut-être à

comprendre la nature de notre relation. Il le dévisagea tant que j'eus peur que son insolence provoque la colère de l'Italien. Petit Pierre se leva pour ramasser ses habits encore mouillés et s'empessa de gagner la porte.

« Au revoir, Marie.

— Pierre! Tu ne peux pas partir maintenant. Il pleut et tu es tout trempé. Tu prendras du mal!

— C'est déjà fait! »

Et il sortit, son chapeau et son manteau sous le bras. Je m'étais levée pour tenter de le retenir, en vain. Je me rassis, la gorge nouée.

Le regard perdu dans les rougeurs dansantes du foyer, je me remémorai quelques scènes de mon enfance, joyeuses et pleines de complicité avec Petit Pierre, que je trouvais à la fois effronté et courageux, tendre et railleur. Angelo délaissa ses cartes, mais la vieille bossue m'avait déjà rejointe. Elle tapota doucement mon épaule, puis posa sa main sur son cœur. Elle ne parlait pas notre langue, mais je me demandais si seulement elle en avait besoin.

Le lendemain après-midi, j'allai voir Laurelle. Je lui confiai mes joies avec Angelo, mon chagrin pour Petit Pierre. Elle ne cessa de tisser pendant la conversation, et j'admirais ses doigts agiles courir sur le métier, le motif de roses jaunes qui s'y répétait avec perfection.

Je nous servis un petit verre de cidre et un morceau de fromage. Laurelle me pria de sortir aussi le hareng

salé qu'elle gardait habituellement pour le dimanche. Alors seulement, elle délaissa son métier, se tourna vers moi et, tout en mangeant avec délicatesse, continua de converser. Bien que je l'eusse quelque peu délaissée et que je n'allasse pas la voir chaque jour comme je le lui avais promis, elle ne me fit aucun reproche. Néanmoins, je m'en excusai. Laurelle me rassura aussitôt : Petit Pierre passait chez elle de temps à autre, et elle ne manquait de rien. Il arrivait même chaque fois avec plus de victuailles qu'elle n'en avait commandé sans qu'il lui en coûte un sol de plus.

Laurelle semblait partagée dans ses sentiments. Elle voulait me laisser entendre qu'elle était heureuse de la tournure que prenait mon existence, mais je lisais de l'inquiétude dans ses yeux. Je fus soudain attristée à l'idée que, bientôt, j'allais faire chanter les marionnettes géantes d'Angelo dans un spectacle extraordinaire, rempli de couleurs et de machines fumantes, et que Laurelle ne pourrait rien voir de cette féerie.

« Tu sais, Marie, je rêve de toi souvent depuis que tu es partie. C'est magnifique. Je vois beaucoup d'images, comme si la vue m'était redonnée. Mais c'est étrange aussi. Dans chacun de mes rêves, je te vois dormir les yeux grands ouverts. »

Lorsque je quittai Laurelle, il faisait déjà sombre dehors et l'air avait refroidi. Je hâtai le pas vers les ateliers, rêvant de me réchauffer près de l'âtre. En arrivant, je vis que le feu se mourait. Je savais les artistes et fort probablement Angelo lui-même au spectacle. J'ignorais par contre où Ahlem et la vieille bossue pouvaient être.

Je gardai mon manteau le temps de raviver les flammes. Seule dans la grande salle, je trouvais les lieux bien sinistres. L'angoisse et l'excitation me visitaient tour à tour. J'imaginai le regard d'Angelo posé sur moi, insistant, et le poids de son corps contre le mien, ce qui faisait monter dans mes entrailles des vagues agréablement douloureuses. Je m'interrogeai sur ce paradoxe : l'amour pouvait-il être cela, une douleur agréable ?

Je souffrais d'un mal de tête, de chaleurs et de frissons. J'étais étourdie, je sentais des picotements dans mon estomac et au creux de mon ventre ; l'intérieur de mes cuisses était moite, alors que je peinais à réchauffer mes mains.

Je fus surprise dans mes réflexions par la voix d'Ahlem. À la manière d'un chat, la créature s'était glissée sans bruit dans la salle. Je devinai qu'elle venait de la cave. Soudain, je la regardai autrement. Elle était toujours aussi belle avec ses traits fins et harmonieux, et sa peau chatoyait, laiteuse et lisse comme de la porcelaine. Mais l'idée même de cette matière propre à créer couverts et récipients me fit entrevoir la dureté du visage de la créature. Jusqu'à cet instant précis, j'avais été éblouie par la délicatesse des gestes d'Ahlem, par l'élégance de ses paroles et la grâce de sa démarche, ce qui, allié à sa beauté, rendait la créature fort séduisante. Toutefois, je compris que les gestes et la démarche avaient longuement été étudiés, comme les mouvements répétés d'une danse. Je saisis aussi que son regard bienveillant et la douceur de sa voix n'étaient pas moins travaillés, sans doute pour

gagner la confiance des gens qui, devant eux, s'abandonnaient aussi aisément que des enfants épuisés au creux d'une paillasse bien bourrée. Elle s'assit près de moi et s'empressa d'engager la conversation avec, comme toujours, sa voix pleine de sucre :

« Ah ! Ces bêtes !

— Pourquoi les gardez-vous à la cave ?

— Et comment faire autrement, chère Marie ? Personne ne peut élever de volailles ou d'autres bestioles propres à la boustifaille dans sa maison. On ne peut pas cultiver de verdure bonne à manger, pas même dans de petites boîtes suspendues aux fenêtres ! Nous sommes bien obligés de cacher nos élevages et jardins illicites. J'en connais même qui partagent leur chambre avec leurs poules et leurs lapins pour les soustraire à la vue des malfaisants qui seraient tentés de les dénoncer. Voyez-vous quelque poule effrontée venir se nicher entre vos pieds pendant que Morphée vous raconte des histoires ? Les bêtes ici sont gardées à la cave, pour le bonheur de tous.

— Sauf le leur.

— Que dites-vous ?

— Je dis que cela ne fait peut-être pas le bonheur des bêtes d'être enfermées dans l'humidité et la noirceur.

— Vous croyez que les bêtes ont la capacité d'être heureuses ou malheureuses ?

— Je le pense, oui.

— Vous êtes pleine de fantaisie. Cela pourrait vous servir, d'ailleurs, pour exercer un métier comme le mien. Mais, croyez-moi, les bêtes n'éprouvent rien qui ressemble au bonheur ou au malheur ; ce sont là des sentiments tout à fait humains.

— Je ne suis pas de votre avis. J'ai déjà vu le regard mouillé d'un chien qui se faisait gronder par son maître ; j'ai entendu le rire d'un singe amusé par un jeu de cache-cache. J'ai vu bien d'autres choses qu'on pourrait appeler sentiments chez les bêtes. J'ai grandi en partie à la foire, ne l'oubliez pas.

— Certes non. Comme je n'oublie pas les illusions dans lesquelles vous baignez comme une carpe dans sa bassine, chez une vendeuse de foire, justement. J'en connais qui ont les mêmes tendances de l'esprit que vous, et elles sont enchaînées dans les basses loges de la Salpêtrière. Elles font trempette dans une sauce aux rats et vivent dans leurs immondices. Il serait dommage de vous voir partager leur sort, et c'est pourquoi je vous mets en garde, ma douce amie : calmez ces idées que vous cultivez et qui, comme de la mauvaise herbe, poussent en dehors de l'entendement. »

Tandis qu'Ahlem s'élançait vers la sortie de la salle, j'eus l'impression que flottait derrière elle une fine vapeur qui me laissa au fond de la gorge un goût âcre et dans les yeux un picotement agaçant et tenace. Des larmes coulèrent malgré moi, sans qu'elles fussent provoquées par le chagrin. Je mis quelque temps à

comprendre que dans mes entrailles et ma tête courait une vive colère. Qu'Ahlem m'ait associée aux pauvres folles de l'hôpital général me tourmentait au plus haut point. Je savais mon esprit doué pour l'évasion, bien sûr, mais jamais je n'avais songé que cela pût être anormal. Il me semblait qu'en dehors de mes rêveries je pouvais convenablement m'adonner à toute tâche et à toute conversation. L'idée que je me faisais des démentes de la Salpêtrière était effroyable : j'imaginai des créatures à la tignasse embroussaillée et infestée de poux, à la peau grise et suintante, au corps décharné et en proie aux convulsions ; j'entendais presque leurs hurlements, leurs discours confus ; j'entrevois leurs regards de bête affolée. Même en pensée, je devinais la honte, la peine, la peur, la colère, l'ennui, le désespoir et combien d'autres sentiments qu'elles portaient péniblement dans les filets de leur âme.

Se pouvait-il qu'Ahlem, cette créature à l'œil fouilleur, ait pénétré les recoins obscurs de mon être et découvert des choses que je n'avais jamais figurées ? Je songeai au reflet déformé de mon visage dans la glace de la petite chambre à l'étage. Si, dans ces lieux singuliers, la musique pouvait dérober des parcelles d'âme, pourquoi une glace ne pourrait-elle pas, par l'image distordue d'un corps, révéler son esprit tortueux ?

Je sentais bien qu'il y avait des chemins de l'esprit où l'on pouvait être abandonné à soi-même, sans lumière. Il m'était déjà arrivé de croire que j'allais perdre pied, comme si la tête pouvait avoir des pieds, mais enfin perdre pied, oui, tout au bord d'un gouffre.

Il m'avait fallu chaque fois dire non à la chute, faire un pas en arrière, m'enfuir à toute vitesse vers des pensées rassurantes : la couleur de ma jupe, l'odeur de Laurelle, le goût des prunes, le temps qu'il faut pour cuire les pommes de terre.

J'avais l'impression que ces pensées, si simples, pouvaient être contenues dans de toutes petites boîtes. Mais lorsque j'imaginai les pensées qui emportent, j'étais étourdie de constater combien de paysages, si vastes, combien de mondes différents, de gens, de bêtes, de forêts, de rivières, de montagnes, de villages, pouvaient vivre sous un seul crâne. Comme si l'espace, dans notre esprit, était infini.

J'avais déjà parlé de ces choses avec Petit Pierre. Mais, sans méchanceté pourtant, il m'avait traitée de sotte :

« Voyons Marie, l'espace dans une tête, la tienne ou une autre, n'est pas infini. Rien n'est infini, de toute manière.

— Mais comment expliquer que je puisse imaginer tant de choses en si peu de temps ? Comment comprendre que, seulement en fermant les yeux, je vois des champs immenses, un ciel, immense aussi, des nuages, une longue lisière de bois et encore autre chose, tout à la fois ?

— Cela ne prouve pas que l'espace dans ta tête est infini. Tu imagines que ces choses sont immenses, mais elles ne le sont pas vraiment. Au contraire, elles sont très petites.

— Je sais bien ce que je vois, et c'est immense, je t'assure.

— Écoute, Marie, tu es bien mignonne, mais tu es sottte. Ferme tes yeux un instant et imagine un champ immense, comme tu dis. Ça y est? Maintenant, imagines-y un mouton. Tu le vois, ce mouton?

— Oui.

— Imagine un deuxième mouton à ses côtés. Tu y es?

— Oui. Il y en a deux maintenant.

— C'est bon. Imagines-en huit, maintenant.

— Ça y est.

— Imagine mille moutons, maintenant.

— C'est fait.

— Ne remarques-tu pas quelque chose?

— ...

— Tes moutons n'ont-ils pas rapetissé à mesure que tu en imaginais davantage?

— Ah, mais si! C'est vrai! Ils sont devenus de plus en plus petits...

— Eh bien, voilà! C'est parce qu'il n'y a pas tant d'espace que ça, dans ta tête, et que pour y mettre de plus en plus de moutons, tu dois rapetisser chacun d'eux! Donc, ton esprit n'est pas infini.»

Malgré ce jeu, je n'étais jamais parvenue à comprendre que mon esprit puisse être fini. Contrairement à Petit Pierre, qui était plutôt doué pour les analyses et les discours, je ne connaissais pas grand-chose aux finesses de l'entendement, mais il m'était impossible de croire une chose pareille.

D'abord, si l'esprit était fini, est-ce à dire qu'il avait des frontières? Et si oui, qu'y avait-il de l'autre côté? Pouvait-on y glisser et être à l'extérieur de son propre esprit? Était-ce cela, être fou?

Lorsqu'Angelo et sa mère rentrèrent, ils me trouvèrent en sueur : j'avais oublié d'ôter mon manteau et j'étais prise de fièvre. J'éprouvais les choses à travers un léger brouillard, comme si rien ne m'atteignait directement. Les voix me paraissaient venir de la profondeur d'un puits, alors qu'elles chuchotaient à mon oreille. Je sentis des mains soulever mon manteau, toucher ma peau, transporter mon corps sur ma couche.

Là, pendant que mon corps s'enfonçait toujours de plus en plus au creux de la paille, des mains passaient un tissu mouillé sur mon visage et dans mon cou, portaient à mes lèvres une tasse pleine d'une mixture salée, pétrissaient ma tête, frottaient mes pieds. Je perçus un chant, rauque et lancinant, dont les notes s'étiraient sans fin ; les sons commencèrent à vibrer dans la profondeur de mes entrailles, et je fus prise de panique. Au sein d'un désordre affolant de pensées, l'une d'entre elles se mit à m'obséder : celle de perdre, dans les dédales envoûtants de ce chant, une portion de mon âme.

Angoissée, je voulus repousser ces mains qui tâtaient mon corps, mais aucune force ne parvenait à faire bouger mes bras et mes jambes ; j'étais devenue aussi molle qu'un pantin de chiffon. À bout de nerfs, avec la peur que mon âme soit traquée et dévorée comme du gibier, je poussai un cri, puis un autre et encore plusieurs, et cela ressemblait fort étrangement à des rugissements de bête sauvage. Enfin, je dus m'endormir, car je n'ai plus souvenance de ce qui se passa par la suite. Je me réveillai au milieu de la nuit, transie de froid. Je cherchai une chandelle près de ma paillasse, sortis dans le couloir et l'allumai à la flamme d'une lanterne.

Je descendis vers la salle commune afin de vérifier l'état du feu dans l'âtre. Plusieurs bûches y flambaient violemment. On venait sans doute d'en remettre et de remuer les braises. Avant de remonter à ma chambre, je passai devant celle d'Angelo. La porte était close. Dans l'espoir que ce fût lui qui avait ravivé le feu et qu'il soit encore éveillé, je frappai discrètement. N'obtenant pas de réponse, j'entrai doucement dans la pièce. Le lit était vide.

Le cimetière

*«Libera me, Domine, quia egenus et pauper sum ego
et cor meum coudurbatum est intra me.»*

— Richard de Pontoise

Les années avaient alourdi le figuier du jardin, les roseaux s'étaient propagés dans l'étang où se reproduisaient les crapauds, la vigne avait complètement recouvert la pierre de la maison ; trois chèvres, deux brebis et quantité de poules s'étaient succédé. Dans la maison, trois murs étaient maintenant tapissés d'étoiles, le coffre de poupées débordait, et l'homme de tous les noms avait appris à pointer du doigt certaines choses, particulièrement les oiseaux qu'il voyait par la fenêtre au-dessus de son lit.

Angelo avait remarqué que le dos de sa mère avait rondi, de même que son ventre. Était-ce parce qu'elle passait de longues heures, depuis si longtemps, penchée sur ses herbes, ses concoctions et la création de ses poupées ? Ou bien parce qu'elle avait trop bu de son élixir jaune ? Il avait aussi noté que la peau de ses mains craquait et tombait ; il regrettait les douces

caresses qu'elle lui accordait jadis après lui avoir raconté la légende des femmes-oiseaux. Désormais, lorsqu'elle passait sa main sur le corps d'Angelo, il cessait de respirer et demeurait figé sous la désagréable sensation.

Les moments qu'il chérissait le plus restaient ceux où il s'attablait avec elle devant une étrange récolte : retailles de lin, pelotes de laine, morceaux de bois, mottes de glaise, petits pots de couleurs, mèches de cheveux, bobines de fil noir, bouquets d'herbes séchées, sacs d'orge, galets, ciseaux, fioles de sang... tout ce qu'il leur fallait pour fabriquer les poupées.

À l'âge de douze ans, Angelo fut autorisé à aider sa mère à confectionner les figurines. Il lui passait les objets et les outils, non sans avoir préalablement répété les formules, comme elle le lui avait appris. Il fermait les yeux et faisait résonner profondément les mots au creux de sa poitrine. Ces invocations, tout comme le sang, les cheveux et les rognures d'ongles que Luciana enfouissait avec l'orge dans le ventre des poupées, mariaient l'âme de sa mère à celles des individus personnifiés par les pantins. C'est ainsi qu'Angelo apprit que les poupées avec lesquelles il divertissait l'homme de tous les noms depuis plusieurs années possédaient des pouvoirs extraordinaires, chacune représentant une femme, un homme ou un enfant des environs. À inventorier les figurines dans le coffre, Angelo en conclut que tous les habitants du village devaient y être.

On venait visiter Luciana depuis des années, les unes avec la petite vérole, la suette, les écrouelles ou

la maladie du pain, les autres avec des contusions bleuâtres causées par leur mari, d'autres encore avec leur matrice toute desséchée et infertile ; on venait aussi pour les maux des compagnons de vie et des enfants, des sœurs et des mères. On apportait des fioles remplies de salive, de sang et d'urine, des mèches de cheveux et des poils pubiens, des gâteaux, des gigots, des paniers d'œufs, du bois de chauffage, mais aussi l'espoir et la honte. On s'installait toujours à la table de la cuisine, à raconter ses misères, ses douleurs et ses peines, à décrire le corps et l'esprit des êtres à soigner ou à convertir. Attentive et compatissante, Luciana absorbait les confidences dans les tissus de son âme, tapotait les mains des visiteuses, leur souriait ou leur faisait des moues de circonstance. Elle servait inmanquablement une infusion de verveine, que les visiteuses laissaient souvent refroidir sans la boire, tant elles étaient préoccupées. Après les avoir longuement écoutées, elle ouvrait les fioles, reniflait les urines et goûtait le sang, frottait cheveux et poils entre ses doigts puis rangeait le tout dans une boîte qu'elle avait décorée des mêmes symboles que sur son jeu de cartes renfermant la face cachée du monde.

Angelo ne se tenait jamais bien loin ; si sa mère lui interdisait la cuisine lorsque les visiteuses étaient là, elle l'autorisait néanmoins à rester dans la chambre, à l'épier derrière la porte légèrement entrouverte. Les maladies de toutes sortes le fascinèrent au début, mais il s'en lassa vite. Par contre, il se captiva pour les maux de l'âme, en particulier ceux concernant les sentiments amoureux qui provoquaient des fièvres intenses, de l'amaigrissement et quelque attrait pour

la mort. Pour chacune des visiteuses, Luciana devait confectionner jusqu'à trois poupées : l'une à l'effigie de leur père, l'autre à celle de leur mère et, parfois, une à celle de l'objet de leur amour. Ce n'était que lorsque les jeunes filles repartaient qu'elle enfonçait les aiguilles ; dans la tête pour les pères et dans le cœur pour les garçons aimés.

Le dos et le ventre de Luciana continuaient de s'arrondir alors que le reste de sa silhouette maigrissait au point de laisser saillir l'arête de certains os. Sa chevelure, jadis si longue, épaisse et soyeuse, si noire, surtout, tombait par poignées et on en retrouvait des mèches partout dans la maison, jusque sur la paillasse de l'homme de tous les noms qui, depuis peu, était capable de les repousser du dos de la main afin de garder ses draps propres. Il était interdit de jeter au feu ou de lancer par la fenêtre les cheveux trouvés. Luciana les conservait précieusement au creux d'une jarre d'argile vidée de ses olives, les faisait macérer dans une huile mêlée de son élixir jaune, les broyait, puis les mêlait à la pâte des petits pains qu'elle mangeait tous les matins.

Vint un temps où la mère d'Angelo commença à perdre les mots comme elle perdait ses cheveux. Elle prononçait des phrases trouées que le jeune homme complétait de son mieux. Parfois, Luciana remplissait les blancs par des sons particuliers qui semblaient lui scier la gorge. Le pot de chambre, qu'Angelo ramassait quotidiennement pour en jeter le contenu au jardin, révélait des selles devenues aussi noires que les restants de bois calcinés dans l'âtre.

Un jour, sa mère alla enterrer toutes les poupées dans la cour. Elle avait préparé un baluchon. Elle dit à son fils : «Je me suis trompée, je deviens un corbeau... Un oiseau de malheur!» Elle s'approcha de la porte et l'ouvrit. Angelo eut peur de voir sa mère partir et se glissa entre elle et le seuil. Luciana lui fourra le baluchon dans les bras, le poussa durement à l'extérieur de la maison et claqua la porte derrière lui. Il alla à la fenêtre, mais elle fut plus rapide que lui et ferma les volets sous son nez.

En compagnie de sa mère, Eugène de Coderre pénètre pour la première fois l'univers à la fois macabre et festif du cimetière. Ce n'est pas pour se recueillir sur la dépouille de son père, mort deux ans plus tôt de la petite vérole, ni pour faire une promenade divertissante, ni même pour acheter quelque image dévote de la Sainte Vierge regardant, béate, le petit corps du fils de Dieu au creux de ses bras qu'il se trouve en ces lieux. Sa mère veut lui montrer la tour dans laquelle elle l'enfermera s'il persiste à voler les restes de pain et de crème de la maisonnée la nuit.

Gourmand, le jeune Eugène s'infiltré à pas de souris dans la cuisine pendant que sa mère et ses sœurs dorment. Il s'empare alors de morceaux de mie qu'il fait tremper dans un bol de crème avant de les déguster à la cuiller, devant une chandelle et un objet rare et précieux qui suscite nombre de fantasmes dans son

esprit rebelle. Cet objet appartenait à son père, un alchimiste dilettante. C'est un livre de Francis Bacon, intitulé *Histoire naturelle*, qui renferme, outre des vers incompréhensibles et un atlas nouveau, toutes sortes d'expériences et de réflexions sur le monde. Pendant que les papilles d'Eugène se délectent de la bouillie tiède qu'il laisse baigner dans sa bouche, ses pupilles s'arrondissent sur des phrases étonnantes. Son esprit, émerveillé, s'emplit alors de projets qu'il compte mettre en œuvre sitôt le soleil levé. Bacon parle de bien des secrets et des miracles de la nature :

«Je ne saurais assez admirer les merveilles de la nature quand je considère que la plupart des insectes, comme les mouches et autres semblables, étant coupés en diverses parties et à l'instant remises au soleil, recouvrent leur première vie.»

Fasciné par l'idée que les mouches agonisantes puissent retrouver instantanément leur forme première simplement en étant exposées à la lumière du jour, Eugène rêve d'en faire l'expérience. Il imagine capturer des insectes, leur arracher ailes et pattes, puis les disposer au sol, sous les rayons du soleil. En attendant, il poursuit sa dégustation de pain crémeux et sa lecture, et tombe, un peu plus loin, sur des passages tout aussi captivants où il est question de greffer des pommiers à «des troncs de choux et qui rapportent des pommes fort grosses et en quantité, desquelles pépins étant semés en terre ne produisent rien que des choux». Étonné de l'insolite manière d'obtenir ainsi des pommes d'une grosseur exceptionnelle, le garçon en oublie d'avaler son bout de pain trempé. Lentement, un filet de crème s'échappe de sa bouche

et coule sur son menton et dans son cou ; il déglutit distraitemment, possédé par des rêveries où la nature dévoile sa magie. Encore un peu plus loin, l'auteur évoque de curieuses transformations :

«La négligence que l'on apporte à la culture des plantes les fait dégénérer et changer quelquefois d'une espèce en une autre ; comme les choux qui se changent en raves ; le basilic exposé au soleil se change en thym sauvage ; et des branches de chêne plantées en terre produisent de la vigne sauvage.»

Eugène s'initie aux merveilles du monde jusqu'à ce que, pris au piège de la noirceur, il rêve de grenouilles à trois têtes, de pommes de terre géantes dans lesquelles on peut entrer une poularde entière et de groseilles qui poussent en grappes de confiture.

Au lever du jour, sa mère le découvre endormi, la tête couchée sur la table, le visage et le cou parsemés de crème séchée. Elle le réveille brusquement, relève sa tête en tirant sur sa chevelure, lui administre quelques bons soufflets et saisit le livre pour aller le cacher. Mais le garçon, fouilleur, finit toujours par le retrouver. Si ce n'était le respect qu'elle conserve pour son défunt mari et tout ce qui lui a appartenu, elle brûlerait volontiers ce livre maudit dans la cheminée.

Un matin, elle réveille l'enfant, mais ne le frappe pas. Elle l'emmène, le pas pressé et le tenant par la main, jusqu'aux Saints-Innocents. Ayant franchi la porte Saint-Germain, elle sort un mouchoir de son tablier et le presse contre son nez et sa bouche pendant que le garçon, étourdi par la course et les odeurs

pestilentielles de la nécropole, tente de calmer les spasmes de son estomac. Lui qui rêve la nuit de créatures difformes et extraordinaires est troublé, dans la lumière matinale, par la vision de tous les ossements entremêlés sous les toits. Les crânes surtout, entassés par milliers, le subjuguent. Il lui semble que ces têtes blanches et dures, aux orbites énormes, se tiennent chaud dans la froidure de la mort. Il imagine entre elles d'innombrables conversations mêlant les expériences de leur vie et de leur mort, jusqu'à percevoir un curieux murmure. Il s'interroge sur les activités des trépassés : dans les couloirs invisibles de la mort, n'y a-t-il pas des tables de cartes, des opéras, des jeux de paume ? Il en est à se figurer de grandes tablées de défunts, surmontées de mets savoureux tels des gigots de mouton, du lait sans plâtre, des pains au beurre de Vanves et des pigeons à la cuiller, lorsque la voix de sa mère le tire de sa rêvasserie :

« Regarde, Eugène. C'est là que je vais t'enfermer si ça continue. Je pourrais même t'y enfermer tout de suite, puisque la cellule est vide. Mais peut-être que, dès cette nuit, tu resteras sagement sur ta paillasse. Enfin, nous verrons. »

Disant cela, elle montre à son fils une cellule fort petite où s'enfermaient des dévotes jusqu'à leur mort, voyant à peine la lumière du jour traverser la fenêtre grillagée par où les marguilliers leur passaient une maigre pitance.

Des femmes, souvent de pauvre condition, vieilles ou jeunes, veuves ou vierges, décidaient de rompre avec le monde extérieur pour se replier sur leurs pen -

sées, leur douleur, leurs prières. Un jour, une recluse qui n'avait pas choisi son sort échoua dans une cellule construite à même un des murs du cimetière, à ses propres frais. Son nom était Renée de Vendômois. Mère de famille et veuve, elle avait été accusée d'adultère pour avoir commandé à son amant le meurtre de son mari. On l'avait condamnée à mort, mais le roi l'avait graciée et lui avait imposé la réclusion. De toutes les cloîtrées des Saints-Innocents, elle s'avéra la plus populaire, car elle laissait derrière elle, en plus de sa liberté, trois enfants, que l'on plaça en tutelle, et un mystère irrésolu quant à sa véritable implication dans le crime qui ôta la vie à son époux.

Le jeune Eugène ne s'intéresse pas longtemps à la petite tour de pierre, trop absorbé par les fosses où des centaines de corps sont à peine ensevelis sous une mince couche de terre et de fins linceuls. Derrière lui, une charrette tirée par un âne attire son attention. À ses côtés marchent deux femmes portant coiffes et robes sombres. Les mains jointes autour de chapelets, elles murmurent une prière. Le garçon reconnaît les sœurs de l'Hôtel-Dieu, les bonnes âmes de Paris se dévouant aux nécessiteux et aux malades et auxquelles des passants offrent parfois l'aumône. Il s'étire le cou afin de voir le contenu de la charrette, arrivée près de lui : il y a là, enlacés, un vieil homme et deux enfants, un garçon et une fille, qu'on croirait endormis. La petite fille ne doit pas avoir plus de trois ans, et ses boucles blondes brillent au soleil. On dirait un grand-père, un frère et une sœur. Et pourtant, ils n'ont peut-être partagé que ce dernier voyage. L'un a succombé à l'hôpital ou à l'orphelinat, l'autre a été trouvé

dans la rivière ou au fond d'une ruelle, le dernier a misérablement terminé sa vie dans un cachot.

Bien des malades, des esseulés, des mendiants, des orphelins et des criminels de Paris trépassent, le corps inerte, froid et grisâtre, dans les petits bras des sœurs hospitalières ou dans ceux, plus robustes, de quelque domestique à leur service. Les religieuses mènent les dépouilles aux bières de charité, offrant des prières pour le salut de leur âme tandis que les cadavres, pressés les uns contre les autres dans les charrettes, s'échangent tendresse et réconfort. Les séparer pour les disposer un à la fois dans une fosse s'avère difficile ; leurs membres raidis semblent vouloir s'accrocher à leurs compagnons de voyage, et on doit forcer pour les dégager. Il arrive qu'on entende le léger craquement d'un os qui casse lorsqu'enfin on réussit à extirper les corps de la charrette.

Eugène perçoit un bruit semblable au moment où la fillette à la chevelure ensoleillée est arrachée aux bras du garçon. Dégoûtée, sa mère se détourne, un long frisson lui traversant l'échine. Eugène, lui, est plutôt séduit. Ce petit bruit sec, à la fois timide et fort, c'est le langage des morts. La fillette confie peut-être par la voie de ses os sa peine d'être arrachée à ses compagnons, sa peur d'être ensevelie sous le regard curieux des passants, au milieu de centaines d'inconnus.

Il s'efforce de se souvenir de l'endroit exact où on la couche. Il viendra écouter ce qu'elle aura à raconter sur ce voyage fascinant dont personne ne revient.

Désormais, peu importe qu'il fasse plaisir à sa mère et abandonne ses lectures nocturnes et le pain trempé qui les accompagne : l'univers des défunts semble, à sa manière, une œuvre fort intéressante à étudier.

À sa mère, il promet de rester sur sa paille sous le règne de la lune ; à lui-même, il jure de franchir les portes du cimetière autant que possible sous le soleil. Il épiera les morts, observera leur corps, encore intact ou en os détachés. Il s'agenouillera au bord des fosses, en particulier celle où la fillette aux cheveux d'or repose, pour tendre l'oreille. Quelque chose lui dit qu'il pourrait entendre les morts lui souffler leurs secrets.

Cette nuit-là, je n'avais pas veillé à la chandelle de la cuisine, quoique je n'eusse guère dormi plus que de coutume, le corps ayant ses habitudes. Vers les neuf heures le lendemain, lorsque ma mère partit avec un baquet de lessive rejoindre les lavandières afin de s'enquérir des derniers ragots du quartier, je m'élançai dans les rues de Paris avec, dans les poches, une pomme et un quignon de pain, refaisant de mémoire le chemin qui nous avait menés la veille dans ce cimetière aux allures de village hanté. Je pénétrai l'antre des trépassés, cherchant immédiatement la fosse où la fillette blonde avait été déposée.

Lorsque j'arrivai près du charnier — j'étais certain qu'il s'agissait du bon —, je me penchai et scrutai attentivement l'amas de corps entassés, me souciant fort peu de l'odeur qui montait à mes narines. Je ne vis pas la fillette : d'autres cadavres déjà la

recouvraient. Je fis le tour de la fosse, lentement, et scrutai à nouveau les dépouilles pressées les unes contre les autres. Là, un vieil homme, le corps à peine couvert d'habits délavés et déchirés — un gueux, sans doute — enlaçait une grosse femme encore coiffée de son bonnet, dont les jambes à la chair tuméfiée écrasaient le dos replié d'un jeune homme vêtu d'une chemise de toile ensanglantée ; plus loin, une jeune femme, le ventre arrondi sous ses jupes, dormait les cuisses légèrement écartées, comme si elle était sur le point de donner naissance ; sous elle, un mollet délicat avec, au bout, un petit pied déchaussé... Mes yeux, tout à coup, s'arrondirent et mon cœur bondit : c'était le peton de la fillette blonde, j'en étais persuadé. Il pointait gracieusement, aussi habile dans sa raideur cadavérique qu'un doigt de main. Je tournai lentement mon regard dans la direction qu'il indiquait, du côté de la rue de la Ferronnerie, là où se trouvaient le charnier des Lingères et ses arcades.

Je n'avais pas remarqué la veille, sous les arches, la présence des peintures géantes. Je m'avançai vers le charnier et regardai les images, à la fois belles et terrifiantes, qui s'y succédaient. Elles racontaient une histoire. Dans chacune d'elles, un squelette, toujours le même, discutait avec différents personnages, les avertissant qu'il les menait vers leur dernier sommeil. Au début de la fresque, un premier mort prenait ainsi la parole :

Le Mort

Tous danserés ceste danse
et bons et pervers
Une foys. Et bons et pervers
Et si seront mengés de vers
Vos corps hélas regardez nous
Mors pourris puans descouvers
Comme sommes tels serez vous.

Moi que les images et les histoires captivaient depuis toujours, je me mis à contempler attentivement la fresque et à déchiffrer le texte qui l'accompagnait. Qui partait ainsi vers l'autre monde, surpris souvent en plein jour et en plein travail? Le roi et le pape eux-mêmes, un vaillant chevalier, un petit bourgeois, un honnête marchand, un humble moine, un médecin, un pauvre amoureux, un gueux, un ermite et bien d'autres encore. Là, sous la vingt-cinquième arcade, un petit enfant :

Le Mort

Petit enfant n'a guère né,
Au monde auras peu de plaisance.
A la danse seras mené
Comme autre, car mort a puissance
Sur tous. Du jour de la naissance
Convient chascun a mort offrir:
Fol est qui n'en a congnoissance.
Qui plus vit a a souffrir.

L'Enfant

A. a. a. je ne scay parler
Enfant je suis, j'ay la langue mue,
Hier naquis, huy m'en fault aller
Je ne faiz que entrée et yssue
Rien n'ay mesfait, mais de peur sue
Prendre en gré me fault, c'est le mieulx
L'ordenance Dieu ne se mue.
Ainsi tost meurt jeune que vieulx.

Le squelette était souvent beaucoup plus joyeux que les hommes qu'il surprenait pour les emporter dans son royaume. Il dialoguait avec chacun d'eux, les prenait doucement par l'épaule, le bras ou la main. Une scène le représentait même dans un grand éclat de rire : il venait chercher un usurier au moment même où ce dernier sommait un misérable de le rembourser.

Ce que j'étudiais ainsi avec le plus grand intérêt était la *Danse macabre*. Elle s'étendait sur plusieurs perches de long, et chaque personnage était de grandeur humaine. Le texte qui l'accompagnait révélait un squelette et des victimes bien philosophes : tous avaient leur mot à dire sur l'existence et la mort.

Alors que, m'étant rapproché, je déchiffrais les vers évoquant la parole d'un amoureux que la Mort tenait par le coude, quelque chose derrière moi me frôla et je sursautai, l'esprit confus, croyant que c'était mon propre corps que la Faucheuse saisissait. Je me retournai et vis une femme s'éloigner, la silhouette cachée par une grande cape noire. Je m'imaginai qu'il s'agissait de Renée de Vendômois venue hanter les allées

du jardin des morts. Je la regardai marcher jusque sous la dernière arcade du charnier des Lingères. Là, elle se retourna et reprit sa marche en sens inverse. Elle venait vers moi, et je pus distinguer ses traits. La peau de son visage était lisse, mais terne, sa bouche belle, quoique pâle, ses joues un peu creuses, tandis que son regard se perdait bien au-delà du cimetière. Elle tenait au creux de ses bras un petit paquet et le berçait en chantant :

Ils étaient trois p'tits frères en France,
Qui allaient à l'école à Paris.
En arrivant près de Pontoise,
Quelqu'un, tout à coup, leur a dit

Ne passez pas près de Pontoise
Ou prisonniers vous serez pris
Ils sont passés près de Pontoise
Et pour prisonniers, ils furent pris

Elle arriva à ma hauteur et s'immobilisa. Elle pencha légèrement la tête sur le côté et, en m'observant, se remit à chanter :

La grosse cloche sonnait si fort
Que leur grand frère l'entendit
Oh ! bride, bride mon cheval !
J'arriverai peut-être à temps

Il arriva près de Pontoise
Et les trouva tous trois pendants
Oh ! juges, oh ! juges ! oh ! mauvais juges
Vous avez fait faux jugement

Elle se tut. Elle ne me quittait plus des yeux. Sa douleur perçait les pores de sa peau, traversait les mailles serrées de ses vêtements et se répandait dans l'air tout autour. Elle s'approcha davantage et défit doucement le paquet qu'elle tenait dans les bras en reprenant son chant :

Je ferai faire si grand cercueil
Que mes trois frères tiendront dedans!
Je ferai faire si grand tombeau
Que tout le ciel tiendra dedans

J'avançai pour mieux voir le bébé. Je tressaillis : la femme berçait un petit squelette. Elle lui flatta le crâne et me fixa à nouveau droit dans les yeux, puis me sourit. Après avoir délicatement recouvert la petite carcasse d'une couverture sale et usée, elle reprit sa marche et son chant :

Oh ! juges, oh ! juges, oh ! mauvais juges
Vous avez tué trois enfants
Je ferai faire si grand bûcher
Que tous les juges tiendront dedans !
Et ça fera si grand brasier
Que tout le ciel tiendra dedans !

Je me retournai pour la voir s'éloigner. Soudain, je fus pris d'une nausée et me sentis légèrement étourdi. J'entendais encore la femme plus loin poursuivre :

Ils étaient trois p'tits frères en France
Qui allaient à l'école à Paris.

Je restai un long moment sous les arches du charnier des Lingères, n'osant fixer autre chose que le bout de mes chaussures. Puis, des cris d'enfants courant entre les tombes attirèrent mon attention. Je m'avançai. J'entendis des volets claquer et relevai la tête : une grosse femme au visage bouffi et rougi tenait un pot de chambre. Elle déversa son contenu dans la cour et cria en direction des gamins : « Faudra cesser de gaspiller, Laurent, je vois encore des légumes dans ta merde ! » Aussitôt, je me tournai pour deviner lequel était Laurent. Ce devait être celui qui envoyait la main à sa mère en riant. Baissant la tête, il me remarqua. Intrigué, il glissa quelque chose à son compagnon qui me regarda à son tour, puis les deux s'avancèrent vers moi.

Le plus petit avait une chevelure blonde et bouffante. Il marchait, la moue boudeuse, les mains dans les poches de sa culotte de toile crasseuse, les pieds noircis, nus et légèrement tournés vers l'intérieur. L'autre, la tignasse noire, le cou maigre et long, le regard perçant, avançait vers moi, les épaules un peu voûtées. Comme le blondinet, il gardait les mains dans ses poches. Ses habits me semblaient mieux entretenus que ceux de son ami. Il portait de hautes bottes de peau marron dont les boucles de fer scintillaient sous les rayons du soleil. Plus il s'approchait de moi, plus je percevais chez lui une attitude mêlant la crainte et la fierté.

Parvenu à ma hauteur, il me lança : « T'aimes les os ? » Stupéfait, je fixai ses yeux noirs sans comprendre comment il avait pu percevoir mon secret. Voyant que je

ne trouvais rien à répondre, les deux gamins éclatèrent de rire et agitèrent le contenu de leurs poches, ce qui produisit de petits bruits sourds et secs. L'air malicieux, le plus grand se pencha vers moi et me fit un clin d'œil. Puis, il se redressa et m'invita à les suivre. Je n'avais pas encore prononcé un mot. Je mis moi aussi les mains dans mes poches, y sentis la pomme et le bout de pain, et suivis les deux garçons jusqu'à la croix la plus haute du cimetière, à côté d'une pierre tombale grande et propre.

Les deux gamins s'y assirent et me convièrent à faire de même. J'hésitai à poser mon propre corps sur celui d'un mort inconnu, même couvert d'une pierre. S'il s'était agi de la tombe de la fillette au petit peton, j'aurais pu m'étendre de tout mon long sur elle et même y passer la nuit. Mais je ne savais pas qui logeait sous ce gros caillou.

La tête noire et la tête blonde se penchèrent l'une vers l'autre et se mirent à se chuchoter des secrets à l'oreille, puis à me dévisager, un petit sourire en coin, l'œil espiègle. J'eus honte, tout à coup. Honte de ne pas posséder la légèreté de l'enfance. À voir les deux têtes se payer la mienne, je songeai que je ne savais m'amuser que de choses sérieuses, comme de plonger la nuit venue dans les grimoires de mon père pour tenter de découvrir le sens caché du monde. Pour ne pas souffrir de cette accablante révélation qui faisait de moi un enfant sans enfance, j'en conclus qu'une erreur de la nature n'était pas impossible, puisqu'à l'inverse elle faisait aussi des miracles, comme le soutenait Francis Bacon dans son *Histoire naturelle*. Peut-

être que cette particularité qui me stigmatisait me servirait un jour.

Je m'efforçai de sourire et laissai tomber mon arrière-train sur la pierre avec trop d'enthousiasme. Je dus réprimer une grimace pour ne pas trahir la douleur que me causa le contact de la tombe sur mes os. Je maintins mon sourire crispé jusqu'à ce qu'un des deux garnements parle enfin :

«Je m'appelle Laurent. Toi?

— Eugène.

Laurent désigna le petit blond du menton.

— Lui, c'est Paul. Mon cousin.

— Tu viens d'emménager? me demanda Paul.

— Non.

— Non? Qu'est-ce que tu fais ici, alors?

— Je me promène.

Les deux cousins me fixèrent, mais n'ajoutèrent rien. Comme s'il s'agissait pour eux d'une vieille habitude, malgré leur courte existence, ils sortirent d'un même mouvement le contenu de leurs poches et le jetèrent au centre de la pierre tombale : des jeux d'osselets, un peu différents de ceux que je connaissais.

— Ce sont des os de mouton?

— T'as vu des moutons ici, toi?

Se soustrayant au monde, dans une pièce obscure de leur logis, le dos voûté par des années de lecture d'incunables illustrés, ils tentent de capturer l'essence divine à l'origine des choses afin de purifier chaque créature, de maîtriser le vivant.

Assoiffés de connaissances, passionnés d'expériences de toutes sortes, ils sont habités d'une foi mystique proche de celle des déments. Leur questionnement est un puits sans fond d'où seule la mort peut les tirer, une fatalité qu'ils ne craignent pas puisque, pour eux, elle n'est, comme la vie, que passage vers un autre état.

On retient surtout d'eux la banale transmutation du plomb en or et on les imagine avides de richesses, consacrant leur existence terrestre à anoblir les métaux pour s'anoblir eux-mêmes. Pourtant, ils développent d'abord leur sensibilité et leur imagination,

apprennent à parler la langue des oiseaux, s'initient à la musique du monde, deviennent poètes de la nature.

Ils cherchent des portes entre les mondes, travaillent autant le mortier et le pilon que leur esprit et leur âme, deux choses distinctes selon eux. Lorsque la lune exulte, ils jettent leurs draps par-delà les champs et recueillent la buée céleste avec laquelle ils fabriquent le sel leur permettant de constituer tout corps. On les appelle les laboureurs du ciel. Ils labourent pour créer de l'or, des homoncules, la vie éternelle.

Angelo di Adone avait seize ans lorsque sa mère le renvoya de la maison. Cette brusque décision ne pouvait s'expliquer que par la folie qui avait fait son nid dans l'esprit de Luciana et qui la possédait à la façon d'un démon malicieux. Franchissant le seuil de la porte, il regarda le chemin devant lui et décida de tourner à gauche, du côté de son cœur, espérant attirer la bonne fortune.

Il marcha longtemps sans même examiner le contenu du baluchon préparé par sa mère ; il chemina le reste du jour et une partie de la nuit et atteignit Gênes au petit matin. Il put enfin admirer la cathédrale et les cloches qu'il entendait depuis sa naissance. Il s'émerveilla devant les rayures blanches et grises, les deux lions, les sculptures racontant il ne savait quelles histoires, la hauteur vertigineuse de la tour. Assis sur le parvis, il fouilla le baluchon en

espérant y trouver de quoi calmer les cris de son estomac. Il attrapa un morceau de fromage, le mangea tout en réprimant une envie de pleurer. Tant qu'il marchait, il découvrait, fasciné, la beauté du monde. Mais là, au repos, il entendait son âme se débattre, hurlant sa tristesse.

Il se remit en route malgré la fatigue, espérant dormir dans un champ à la sortie de la ville. Dans le port, devant la mer et les bateaux, il s'arrêta de nouveau. Il regarda longtemps l'horizon. Il finit par s'endormir sous les clameurs des marins et des pêcheurs.

Il traversa l'Italie à pied et en charrette, d'ouest en est, jusqu'à Venise. Il y arriva en plein carnaval, au milieu d'une populace fébrile qui envahissait, masquée, les rues étroites et les places publiques à toute heure du jour. Il se fit coincer à plusieurs reprises dans quelque ruelle par des hommes vêtus de capes noires, le visage couvert d'un masque blanc. Angelo s'échappa chaque fois avant que les choses ne tournent mal. Oppressé par la folie des lieux, redoutant les fêtards et les vicieux, il s'embarqua sur une caraque où il balaya et lessiva le pont, éplucha les pommes de terre et joua au messager jusqu'à ce que l'ancre soit jetée sur les côtes de la Croatie.

Il débarqua et vit un homme qui, attaché à une voile géante, s'amusait à plonger du haut du phare. Il mangea ces choses dégoûtantes qu'on appelait calmars. Coupés en rondelles et grillés, entiers et farcis, crus ou marinés, d'aucune façon il ne put les apprécier.

Il s'enfonça dans les terres sur des charrettes tirées par des ânes ou des bœufs. Lorsqu'il n'admirait pas les paysages montagneux, il dormait le nez enfoncé dans le foin frais coupé, enivré par l'odeur.

En Hongrie, il fut charmé par une musique magnifique. Il trouva les musiciens assis en cercle, vêtus d'habits fatigués et crasseux, au milieu d'étranges petites maisons sur roues. On le regarda avec étonnement, sans toutefois cesser de vaquer à ses occupations. On ne l'invita pas à s'asseoir, mais on ne le chassa pas non plus. Des femmes chantaient, tapant des mains, d'autres s'affairaient à de menus travaux de broderie, des enfants tournaient autour de lui en riant.

Comme une ombre, il resta sous un arbre à les observer, bougeant à peine. À la nuit tombante, les femmes préparèrent un feu et chauffèrent une soupe épaisse et grasse dont chacun se servit à sa guise. On le fixait souvent, avec méfiance, mais sans malice. On ne lui demanda rien et on partit se coucher dans les petites maisons sur roues ou à la belle étoile.

Le lendemain matin, on s'éveilla très tôt et on le retrouva à la même place, endormi en chien de fusil, le baluchon serré entre ses bras. Les enfants, assis autour de lui, chuchotaient. Une jeune fille avait rapporté un seau d'eau de la rivière et en plaça un bol sur les cuisses d'un enfant. Une femme disposa un second bol, rempli de poires et de prunes, entre les jambes d'un autre garçon. Angelo ouvrit les yeux et sursauta, ne se rappelant plus où il était. En signe de

bienvenue, les enfants lui tendirent aussitôt à boire et à manger. Il était un voyageur, comme eux.

Angelo passa les sept années suivantes à errer entre la Hongrie et la Grèce en compagnie des Tziganes, qui lui apprirent leur langue, leur musique, leur cuisine, leur art. Les femmes étaient étonnées de le voir si habile à façonner la glaise, à coudre et à peindre, si disposé à la lecture des cartes. Il nourrissait les chevaux et les chiens, cueillait des fruits, des herbes et des champignons, réparait des caravanes, allait vendre toutes sortes de choses dans les villes et villages. Il était sans métier, mais jamais sans occupation.

Il s'était épris de Chocho, une Tzigane à la peau sombre et aux yeux vairons. Plongeant dans son étrange regard, il imaginait qu'elle était habitée par deux âmes à la fois et qu'elle pensait, voyait et vivait en double. Un peu plus âgée qu'Angelo, elle avait connu l'amour déjà, mais son premier amour s'était noyé dans les rapides d'une rivière en allant pêcher. Angelo et Chocho s'aimèrent à l'abri des regards, usant de stratagèmes pour éviter d'être découverts nus dans les buissons, sous les arbres ou au milieu des prés, la nuit.

En dépit de leurs précautions, les amoureux furent surpris dévêtus sur le bord d'une rivière. On chassa Angelo sur-le-champ, lui lançant sans délicatesse ses habits. Il récupéra en vitesse le peu qu'il possédait et reprit la route. Non loin du camp des Tziganes, il s'arrêta et attendit. Il vit des oiseaux, par dizaines, tourner dans le ciel. Ses jambes tremblaient encore.

Trois heures plus tard, il était toujours au bord du chemin, immobile. Il avait déjà refusé l'invitation de deux charretiers à voyager avec eux. Puis, alors qu'un soleil rouge sang tombait au loin sur les collines et que le soir tiédissait, il la vit, elle. Ensemble, ils montèrent dans la charrette suivante.

Avec Chocho, il vagabonda sur les rives du Danube. Ils travaillèrent dans les foires à nourrir les animaux, à lire l'avenir dans les cartes, à jouer de la musique. Angelo repensait de temps à autre à l'homme de tous les noms et aux poupées de sa mère. Alors, à la lueur d'un feu, tard la nuit, il créait des pantins avec des pièces de tissu défraîchi et de menus objets trouvés sur les sites des foires.

La voix de Chocho n'était pas que magnifique : lorsqu'elle chantait, quelque chose de chaud et de fluide se déversait partout dans le corps, traversant les os et envahissant le cœur. Il arrivait que la chair reste chargée de cette substance enivrante longtemps après qu'elle eut terminé son chant. Angelo agitait les pantins devant les regards curieux et amusés ; Chocho, de sa voix, ensorcelait les corps et les âmes. Les numéros qu'ils offraient envoûtaient les badauds.

Ils allèrent de foire en foire, parfois de port en port, et finirent par arriver à Paris, où ils s'installèrent. Angelo confectionnait des pantins splendides, de plus en plus grands, de plus en plus expressifs. Enfin, il sentit sa voie se dessiner à l'horizon.

Il a fallu moins d'une semaine à la mère d'Eugène pour regretter de l'avoir emmené voir la tour des recluses aux Saints-Innocents. Maintenant, elle le sait au cimetière dès qu'elle le quitte des yeux. Elle songe à lui permettre de veiller à nouveau la nuit. Il se plongerait dans le grimoire de son père et dans ces livres aux dessins mystérieux qu'elle n'a pas osé brûler après le trépas de son mari. Hélas, elle connaît bien son fils et si elle consent à ce qu'il passe ses nuits à étudier les mystères de la nature, il n'en passera pas moins ses journées à baguenauder aux Saints-Innocents parmi les cadavres et les boutiquiers. Presque autant que les livres, dorénavant, ce lieu attise son imagination.

Elle doit rapidement lui trouver un maître, sans quoi il ne sera jamais un bon ouvrier et peinera à gagner son pain lorsqu'elle-même ne pourra plus lui

en servir. La mère d'Eugène passe et repasse les corps de métier dans sa tête. Maçonnerie, charpenterie, boucherie? Mercerie, ébénisterie? Quel métier contraindrait son Eugène à se concentrer sur son ouvrage, à garder les idées claires plutôt que de se perdre dans des rêveries extravagantes?

Elle réfléchit, le regard tourné vers la fenêtre par où elle entrevoit les têtes des passants couvertes de coiffes en laine bouillie ou de chapeaux à plumes. Ses yeux se posent sur la vitre. Son mari n'a pas eu le temps de changer le carreau fendu avant de mourir, ni de former leur fils à devenir un homme. Elle soupire. Sentant des picotements à l'intérieur de ses mollets, qu'elle a bien gras, elle se lève pour faire quelques pas. Elle s'approche davantage de la fenêtre, y appuie son front et fait glisser son doigt, tout doucement, sur la ligne rêche de la vitre. Verrier. Voilà un métier exigeant que l'esprit se fixe bien droit sur la besogne, au risque d'en perdre ses doigts.



Les premiers crieurs d'eau-de-vie n'ont pas encore offert leurs gobelets d'alcool aux artisans qui se rendent aux ateliers; les charrettes des boulangers de Gonesse et celles des maraîchers de banlieue n'ont pas encore atteint le marché Saint-Eustache; les troupeaux de bœufs, de veaux et de moutons sont encore loin des boucheries. Le jeune Eugène, lui, a déjà les yeux grands ouverts, le corps débarbouillé et habillé, les poches pleines de pain et de fromage, et s'apprête

à se glisser doucement hors du logis où sa mère et ses deux sœurs dorment encore. Enfin, c'est ce qu'il croit. Mais sa mère ne sommeille plus depuis longtemps. Assise sur sa paillasse déformée par l'usure, le dos appuyé sur le mur de la chambre qu'elle partage avec ses deux fillettes, elle écoute les pas d'Eugène et se répète qu'elle ira le jour même rue de la Verrerie, bien décidée à placer son fils.

Eugène marche en sifflotant, ses godasses trouées effleurant à peine le sol tant il est heureux d'aller rejoindre ses nouveaux amis, morts ou vivants. Croisant la «rue où l'on cuit les oies», il lève la tête vers les cheminées fumantes par où l'odeur des rôtisseries se répand. Il se souvient à peine de la dernière fois qu'il a mangé un morceau de viande, un vrai, et non le peu de lard perdu dans le chou ou les fèves que sa mère lui sert dans l'écuelle de son défunt père. D'ailleurs, est-il exact que les morts ne mangent plus? Eugène n'en est pas certain.

Sur une cheminée sans fumée, une corneille attend, immobile, le regard tourné vers lui. Le garçon suspend sa marche et fixe l'oiseau qui, comme s'il avait deviné qu'on voulait s'adresser à lui, penche la tête de côté, l'air curieux. Eugène observe le sol, à la recherche d'un objet à lancer. Tournant sur lui-même, il scrute les déchets épars. Il choisit une bouse séchée d'une belle grosseur et, au moment où il se relève et regarde à nouveau vers l'oiseau, il s'aperçoit que ce dernier a disparu. Privé de son plaisir, Eugène se console en expédiant la merde directement sur la fenêtre de la première maison à sa portée. L'enseigne

affiche une oie bien grasse, déplumée et traversée de deux broches, comme si elle avait été empalée sur une croix de girouette. Lorsque l'occupante, le visage bouffi et la tête encore coiffée de son bonnet de nuit, ouvre la fenêtre pour découvrir la source du bruit sec contre la vitre, se demandant s'il ne s'agit pas d'un gentilhomme venu lui conter fleurette, Eugène est déjà à deux pas du pont au Change, courant et riant de bon cœur.

Il traverse le pont qui doucement s'éveille. Les portes des logis s'entrebâillent, les orfèvres retirent les chaînes qui ferment leurs boutiques, réchauffent leurs ateliers, commencent à lustrer chandeliers, épées et autres trésors de bourgeois. Plusieurs boutiquiers sourient au garçon, amusés de voir un lève-tôt aussi jeune.

Ce dernier déambule maintenant dans la Vallée de misère, envahie les dimanches par les oiseleurs. Le chant de leurs bêtes, jovial, contraste avec l'angoissante atmosphère de la place de Grève tout près. Au-dessus de la tête d'Eugène, un claquement d'ailes se fait entendre : la corneille fuyarde volette. Elle le voit s'arrêter, puis tourner à droite. L'oiseau se pose sur une corniche, penche la tête vers le garçon. Plongé dans un troublant souvenir, il regarde la place de Grève.

Son père était encore vivant. Ses sœurs venaient de naître. Assise au bout de la table de la cuisine, sa mère les avait toutes deux au sein, tandis que son père examinait à la loupe d'insolites cartes à jouer, aux illustrations exceptionnelles, et prenait des notes dans son

grimoire. Eugène se revoit, grignotant du bout des lèvres un reste de pain de seigle, s'étirant le cou pour mieux observer les cartes étendues sur la table. Après avoir rangé soigneusement ses cartes et son grimoire dans leur boîte, son père s'était levé et avait lancé : « C'est le moment. Allons-y. » Sa mère avait répondu faiblement, comme si elle savait que ses paroles ne serviraient à rien : « Ne l'emmène pas avec toi, je t'en prie. » Mais son père empoignait déjà Eugène par le bras et l'entraînait dehors, jusqu'à la place de Grève, où une foule de curieux s'entassaient. Malgré les coups de coude et de pied de protestation, ils avaient réussi à se faufiler jusqu'au centre de l'attroupement. Son père l'avait pris par la taille, puis installé sur ses épaules, lui tenant fermement les mollets.

Au milieu de la place s'élevait un pieu entouré de fagots et de foin. Tous les regards étaient rivés sur le sommet du monticule, où une très jeune femme, les mains nouées au pieu, redoutait l'instant où le bourreau allait mettre le feu. Sous sa tunique, sa poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme de ses respirations. Une poche de toile gonflée et difforme pendait à son cou. Sa tête demeurait immobile, le regard perdu au loin. Quelques mèches de cheveux virevoltaient autour de son visage doux et blanc.

De la foule s'échappaient des cris, des insultes, quelques prières ; certaines femmes demandaient « grâce pour la pauvre enfant, la pauvre aliénée », d'autres la condamnaient sans pitié. Des bras se levaient, poings fermés, des pancartes de fortune étaient brandies au-dessus des têtes, les yeux s'arrondissaient, des hanches en poussaient d'autres : la foule s'énervait.

Le bourreau s'avança, torche en main, et la jeune femme ferma les yeux et baissa la tête. L'homme s'approcha et lui chuchota quelques mots. Il fit ensuite le tour du bûcher et fourra le bout de sa torche à travers foin et fagots.

Rapidement, une épaisse fumée s'éleva du foin pourri, et l'image de la jeune femme se brouilla peu à peu. On devina la clémence du bourreau, et la foule fut divisée entre colère et soulagement : non seulement la jeune femme allait mourir étouffée avant de brûler, mais on ne contemplerait pas son agonie. On ne verrait pas son visage se crispier de douleur, sa peau rougir, boursoufler, puis tomber en lambeaux. On ne découvrirait son corps calciné que plus tard, à la lueur des braises.

Elle se nommait Marie-Rose Bazin. Son beau-père, un riche marchand de vin, avait dénoncé ses liens avec le diable. Lors du procès, il avait raconté l'avoir surprise nue dans sa chambre, porte grande ouverte. Elle avait grillé des herbes et répandait des eaux parfumées sur sa peau et sur les draps de sa paillasse. Riant et chantant, elle caressait son corps comme si ses mains avaient été possédées par le diable lui-même. Alors qu'il s'approchait de sa belle-fille pour la calmer et la contraindre à se vêtir, elle aurait frotté contre le sien son corps brûlant — si brûlant qu'un démon devait s'y être introduit, avait-il insisté. Pleine de furie, elle aurait déchiré ses habits et griffé la chair de son dos avec des ongles « aussi aiguisés que les griffes d'un corbeau ». Pour se défaire de son emprise, il l'avait giflée. Elle se serait alors jetée sur sa paillasse

jambes ouvertes. Qu'elle se fût transformée en suc-cube, cela ne faisait pas de doute. C'est contre son gré, envoûté, qu'il avait été entraîné dans l'«acte».

Seule l'entité qui semblait s'être emparée d'elle avait pu produire la chose infecte qui sortit du ventre de l'ensorceleuse neuf lunes plus tard. Il s'agissait d'un poupon défiguré, à la lèvre supérieure fendue et au nez déformé. Le beau-père et la mère de Marie-Rose exigèrent que l'enfant soit abandonné de nuit dans une ruelle où les chiens errants en feraient leur repas. La jeune femme, refusant de se soumettre, accusa son beau-père de l'avoir forcée à la fornication. Sa mère, incrédule, affirma devant les jurés que sa fille, déjà toute petite, s'adonnait à d'obscurs exercices, ayant coutume de fixer longuement les étoiles et pouvant faire glisser son bol de lait sur la table sans même y toucher.

On amena devant le tribunal la preuve terrifiante de la sorcellerie à laquelle s'était livrée Marie-Rose. Chacun put observer le poupon et la signature du diable sur son visage. On soumit ensuite sa jeune mère à la question préparatoire. On l'attacha solidement à un banc de bois, couchée sur le dos, la tête penchée vers l'arrière, et on lui déversa quantité d'eau dans la bouche jusqu'à ce qu'elle avoue ses penchants d'ensorceleuse et ses manigances pour séduire son beau-père. On conclut l'affaire de bon matin en brûlant vive l'ensorceleuse, son petit monstre pendu à son cou.

Eugène entre au cimetière l'esprit encore embrouillé par la fumée entourant la pauvre petite sorcière,

comme l'appelait sa mère. Ses nouveaux amis l'attendent déjà près de la porte Saint-Jacques. Ils tiennent dans leurs mains des frondes dont l'une est réservée à Eugène, qui s'en étonne.

«Eh bien, t'en fais un drôle d'air. T'as jamais chassé, toi?» Laurent le regarde, moqueur. «Va falloir t'apprendre, alors.» Paul envoie un clin d'œil à son cousin. Là-haut, au-dessus de leurs têtes, la corneille s'est juchée sur le toit couvrant les crânes du charnier des Lingères.

Je suivis Laurent et Paul à travers le cimetière, serrant la fronde dans le creux de ma main. Nous allâmes tout droit vers le charnier de la Vierge, le plus petit de la nécropole. Mes amis s'immobilisèrent face à une arcade, et je crus que c'était pour y admirer les fresques. Pendant qu'ils gardaient le silence, j'examinai les hommes, les anges, les dragons et le lion qu'on avait peints de couleurs vives et tentai d'imaginer l'histoire qu'ils racontaient. Soudain, j'entendis un bruit sec, comme des os s'entrechoquant. Je levai les yeux. Sous les toits où s'entassaient les ossements, j'aperçus un crâne bouger. Je me tournai aussitôt vers Laurent et le vis rire. Paul s'esclaffait aussi. En haut, le crâne continuait de s'agiter, menaçant de dégringoler sur nos têtes.

Le crâne roula à mes pieds. Un énorme rat s'en échappa et s'enfuit entre mes jambes. Je commençai aussitôt mon apprentissage de la fronde pour le

trucider. En vrai novice, je le perdis rapidement dans une fosse, sous les cadavres. Entre deux lanciers malhabiles, je courais d'une fosse à l'autre, tentant en vain d'atteindre des rongeurs toujours plus rusés que moi.

C'est ce jour-là que je fis la connaissance du vieux scribe Gustave. Il chassait la vermine avec encore plus d'ardeur que nous. Les rats grignotaient les chiffons de laine et de coton qui servaient à la confection de son papier; il s'affairait donc à égorger et à étripper toutes les bestioles qu'il lui était possible d'attraper. C'était tout un spectacle, de voir un homme encore plus âgé que nous trois réunis faire éclater les crânes des rats avec vigueur et adresse et y prendre autant plaisir.

Les mains ensanglantées, les habits souillés de viscères, nous arrêta mes notre traque sous l'arcade du petit charnier de la Vierge pour contempler la fresque. Gustave me révéla qu'elle avait été commandée par le plus grand alchimiste de tous les temps, le seul à avoir trouvé la formule de la pierre philosophale : Nicolas Flamel. Le vieil homme se pencha à mon oreille pour me révéler ses secrets. Le lion, qui de tous les animaux était celui qui m'impressionnait le plus, évoquait la réussite du grand œuvre, « que celui qui y parvient se hisse hors de la vallée des misères, ne connaît plus la souffrance de la pauvreté et de l'infirmité, car qui accède à la véritable substance de ce monde et se soulève par là hors des pensées ordinaires des mortels boit à la source de l'espérance éternelle ». Les paroles du scribe me semblaient tout droit sorties d'un livre, et je reconnaissais quelque

chose du grimoire de mon père et de cette magie captivante des récits de Francis Bacon.

Lorsqu'à la nuit tombée je rentrai à la maison, je fus surpris que ma mère ne me fasse aucune remontrance. L'heure était tardive, pourtant, et mes habits fort peu présentables. Elle me tendit une bassine d'eau pour m'y baigner les mains et me rincer le visage. Elle vint même me frotter avec le pain d'argile, sans dire un mot. Ses gestes me parurent empreints d'une douceur dont je n'avais pas souvenir. Prenant le coin de son tablier, elle me sécha le visage et les mains, puis déposa devant moi de la mie de pain et un bol de crème. Malgré les tiraillements de mon estomac, je n'osai toucher la nourriture tant la bienveillance dont faisait preuve ma mère me déconcertait. « Mange donc, il faut que tu reprennes des forces. Je laverai tes habits après. »

Elle alla s'asseoir de l'autre côté de la table. Je trempai lentement le pain dans la crème. Tandis que je mangeais, elle m'observait en silence. Quand j'eus terminé de nettoyer le fond du bol avec mes doigts, elle me dit qu'elle avait vidé la cassette que mon père avait mis toute sa vie à remplir et qu'elle avait offert son contenu à un maître verrier de la rue Saint-Bon. Je serais désormais son apprenti.

Commencèrent alors pour moi les années d'essoufflement et de déchirements. Non pas que le verre, le miroir et les vitraux ne m'intriguassent pas ; au contraire, je les trouvais fort intéressants et respectables, et ils me posèrent de nombreux défis que je sus pour la plupart relever. Mais ils prenaient presque tout mon

temps, ne me laissant pour tout loisir que les fins de veillée où, souvent, mon corps exténué ne pouvait répondre aux désirs de mon esprit.

Mon maître, avec ses chevelure et barbe longues et blanches, me paraissait crouler de vieillesse malgré sa solide charpente, surtout aux côtés de sa jeune épouse, la troisième. Mes hôtes étaient bons, sévères mais justes, comme l'aurait souhaité n'importe quel apprenti.

J'avais, dans un recoin au-dessus de l'atelier, une paillasse, des couvertures, un coffre pour ranger mes habits et deux chandeliers. À la tête de ma paillasse était cloué un médaillon de saint Éloi, patron des verriers. Selon la légende, il avait assagi et converti le géant de Dunkerque, qui dirigeait des troupes d'immenses guerriers chevelus venus dévorer les enfants et violer les jolies filles de Mardyck.

La nuit, je ne dormais pas avant longtemps, relisant le grimoire de mon père et le livre de Francis Bacon, que j'avais emportés avec moi. Il m'arrivait de délaisser mes lectures pour m'approcher du balcon et observer plus bas mon maître s'affairer à souffler le verre ou à peindre des vitraux. Dans la pénombre de l'atelier, les sphères de verre soufflé ressemblaient à des lunes suspendues. Souvent, je voyais dans ces curieux globes quelque figure qui me rappelait les crânes des Saints-Innocents.

Par bonheur, les dimanches m'étaient libérés pour les offices religieux et les visites familiales. J'allais voir ma mère et mes sœurs au chant du coq et je repartais

bien avant que Notre-Dame ne sonne sexte. En guise d'office religieux, accompagné de Paul et de Laurent, j'entrai à quelques reprises dans l'église jouxtant le cimetière pour admirer la célèbre relique de saint Richard. Les Anglais n'avaient laissé que la tête, reparant avec le reste du corps après la guerre de Cent Ans. Ce crâne, nous l'avions sacré roi des crânes du cimetière, les mains sur le précieux reliquaire, chuchotant des paroles de notre invention que nous nous plaisions à imaginer semblables à celles proclamant les majestés sur le trône.

Le vieux scribe nous confia que Richard de Pontoise n'était pas plus âgé que nous lorsque les Juifs le crucifièrent. J'en frissonnai d'horreur, imaginant que c'était moi qu'on flagellait jusqu'au sang et dont on clouait les mains et les pieds sur la croix.

Un dimanche, après avoir joué à nous recueillir sur la relique, Laurent, Paul et moi allâmes rejoindre Gustave dans sa loge d'écrivain. Il dégraissait une plume d'oie aussi longue que mon bras. Il nous offrit sa lame afin que nous puissions gratter la plume à notre tour. Laurent et Paul s'y adonnèrent avec joie, tandis que je restais à examiner l'intérieur de la loge.

Le vieil homme travaillait sur un baril de farine renversé, assis sur un caisson de bois. Des caissons, la loge en était pleine. Certains servaient de sièges aux chalands, d'autres accueillait papier, plumes et agates, flacons d'encre, canif délicat et sablier antique.

Je trouvais l'odeur de l'encre fort attrayante et demandai à humer différents flacons. Puis, dans un

caisson adossé au mur derrière l'écrivain, j'aperçus une pile de livres telle que je n'en avais encore jamais vue. Le vieux scribe, qui me surveillait pendant que mes amis s'occupaient de sa plume, s'approcha de moi, mit une main sur mon épaule et me tendit un volume. Remarquant ma fébrilité, il finit par sortir tous les ouvrages, et je me perdis longuement dans ces pages exquises. Mes amis durent me tirer la manche à plusieurs reprises pour m'entraîner hors de la loge, que je quittai à grand regret.

Je repassai le jour même chez l'écrivain afin de contempler de nouveau ses trésors. Pendant mon absence, Gustave avait rédigé une liste sur un rouleau de papier, et l'encre sentait encore le vinaigre lorsqu'il me la présenta :

- I. BALET COMIQUE DE LA ROYNE FAICT AUX NOPCES DE MONSIEUR LE DUC DE JOYEUSE & MADAMOYSELLE DE VAUDEMONT SA SCEUR. PAR BALTASAR DE BEAUJOYEULX, VALET DE CHAMBRE DU ROY & DE LA ROYNE SA MÈRE. — A PARIS, PAR ADRIAN LE ROY, ROBERT BALLARD & MAMERT PATISSON, IMPRIMEURS DU ROY.
- II. SYNONYMES, C'EST-À-DIRE PLUSIEURS PROPOS, PROPRES TANT EN ESCRIVANT QU'EN PARLANT, TIREZ QUASI TOUS À UN MESME SENS, POUR MONTRER LA RICHESSE DE LA LANGUE FRANÇOISE. RECUEILLIZ EN FRANÇOIS & ALEMAN PAR GÉRARD DE VIVRE. — H.VON AICH (COLOGNE)
- III. L'ART POÉTIQUE FRANÇOYS DE PIERRE LAUDUN D'AIGALIERS. — ANTHOINE DU BRUEIL (PARIS)
- IV. DES VERTUS NÉCESSAIRES À UN PRINCE POUR BIEN GOUVERNER SES SUJETS. SIGNÉ FARET. — TOUSSAINT DU BRAY (PARIS)

- V. PROCÈS-VERBAL DU CRIME DÉTESTABLE DE TROIS SORCIÈRES SURPRISES ÈS FAUBOURGS SAINT GERMAIN DES PREZ. ENSEMBLE LEUR INTERROGATOIRE, SENTENCE DU BAILLI DUDIT LIEU, ARRÊT DU PARLEMENT ET EXÉCUTION D'ICELUI LE MERCREDI 14^E AOÛT DERNIER — S. MOREAU (PARIS)
- VI. HISTOIRE PRODIGIEUSE D'UN GENTILHOMME AUQUEL LE DIABLE S'EST APPARU ET AVEC LEQUEL IL A CONVERSÉ SOUS LE CORPS D'UNE FEMME MORTE. — F. DU CARROY (PARIS)
- VII. LES ESTRANGES ET ESPOUVANTABLES AMOURS D'UN DIABLE, EN FORME DE GENTILOMME ET D'UNE DAMOISELLE, DE BRETAGNE. ARRIVEZ PRES LA VILLE DE RENNES, LES 6 ET SEPTIÈMES JANVIER DERNIER. ENSEMBLE, TOUT CE QUI EST PASSÉ À CE SUJET. — J. COURTOIS (PARIS)
- VIII. DES SAUVAGES, OU VOYAGE DE SAMUEL DE CHAMPLAIN, DE BROUAGE, FAIT EN LA FRANCE NOUVELLE L'AN MIL SIX CENT TROIS : CONTENANT LES MŒURS, FAÇONS DE VIVRE, MARIAGES, GUERRES & HABITATIONS DES SAUVAGES DE CANADA. — C. DE MONSTR'CEIL (PARIS)
- IX. POÉSIES SUR LE VOYAGE ET LE MARIAGE DE MADEMOISELLE ANNE DE CENAMY EN ITALIE. — C. HULPEAU (PARIS)
- X. DISCOURS ADMIRABLE D'UN MAGICIEN DE LA VILLE DE MOULINS, QUI AVOIT UN DÉMON DANS UNE PHIOLE, CONDEMNÉ D'ESTRE BRUSLÉ TOUT VIF PAR ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT — A. VITRAY (PARIS)
- XI. HISTOIRE PRODIGIEUSE NOUVELLEMENT ARRIVÉE À PARIS D'UNE JEUNE FILLE AGITÉE D'UN ESPRIT FANTASTIQUE ET INVISIBLE. — YVES DUCARROY (PARIS)
- XII. DISCOURS MERVEILLEUX ET VÉRITABLE D'UN CAPITAINE DE LA VILLE DE LYON QUE SATAN A ENLEVÉ DANS SA CHAMBRE DEPUIS PEU DE TEMPS. — F. BOURRIQUANT (PARIS)
- XIII. LA CONVERSION DES SAUVAGES QUI ONT ESTÉS BAPTIZÉS EN LA NOUVELLE FRANCE, CETTE ANNÉE 1610 AVEC UN BREF RÉCIT DU VOYAGE DU SIEUR DE POUTRINCOURT. SIGNÉ MARC LESCARBOT. (PARIS)

XIV. HISTOIRE NOUVELLE, MERVEILLEUSE ET ESPOUVANTABLE D'UN JEUNE HOMME D'AIX EN PROVENCE EMPORTÉ PAR LE DIABLE, & PENDU À UN AMANDIER, POUR AVOIR IMPIEMENT BLASPHEMÉ LE SAINT NOM DE DIEU, & MESPRISÉ LA SAINTE MESSE, DEUX SIENS COMPAGNONS ESTANTS DEMEURERZ SANS AUCUN MAL. ARRIVÉ LE DOUZIÈME JANVIER DE LA PRÉSENTE ANNÉE MIL SIX CENTS QUATORZE. — F. BOURRIQUANT (PARIS)

Chaque dimanche soir, je rentrais chez mes maîtres avec, sous le bras, l'un de ces fabuleux livres que me prêtait le vieux scribe. Il signait la liste près du titre emprunté et, le dimanche suivant, j'écrivais mon nom à côté du sien, lui retournais le volume et pouvais en prendre un autre de mon choix. J'empruntai tant de fois ses livres qu'il dut reproduire sa liste à une dizaine de reprises.

Écrire mon nom m'amusait beaucoup. Le soir, lorsque je ne lisais pas ou n'observais pas mon maître souffler ses lunes dans l'atelier, je dessinais les lettres de mon nom sur des bouts de papier que m'avait donnés l'écrivain. J'employais également son encre et l'une de ses plumes. J'allongeais les lettres, les penchais, les relevais ; je retroussais leur patte, gonflais leur ventre, assouplissais leur tête. Je tentais de les dompter comme de petits animaux ; je les fouettais de ma plume afin qu'elles obéissent et prennent la forme souhaitée. J'étudiais attentivement leurs caprices car, rebelles, elles ne se laissaient pas faire aisément. Elles étaient encore loin de ressembler aux lettres qui, sous la main habile de Gustave, prenaient des poses d'une grande noblesse.

Un dimanche où il pleuvait à fendre le ciel et que mes amis étaient restés à l'abri dans leur logement, je passai la journée avec le vieux scribe. Personne ne venait lui passer commande, ni amoureux fiévreux désirant offrir un poème à sa bien-aimée, ni servante voulant ferrer la mule. Le cimetière était singulièrement désert. On n'entendait que les gouttes de pluie s'écraser contre les ossements sous les toits troués. Il faisait bon dans la loge, grâce au feu que Gustave avait allumé dans une grande casserole de fer.

Le scribe installa un second caisson de bois près du sien et m'invita à m'asseoir. Sur la planche devant moi, il avait étalé des feuilles de papier et posé des fioles d'encre. D'un air complice, il me tendit une plume. Tandis que la pluie endormait la ville, nous passâmes des heures à dessiner des lettres, puis des mots et des phrases. Le vieux répétait souvent que la pensée, la plume et le trait ne devaient faire qu'un, comme la Sainte Trinité.

En le quittant le soir, je partis non seulement avec un livre, mais aussi avec des rouleaux de papier vierge, de l'encre fraîche, une plume bien taillée et ma première agate. Gustave avait déposé le tout dans une vieille écritoire achetée pour une bouchée de pain à un voisin du charnier. En chemin, la pluie eut beau peser sur mes hardes, je me sentais léger comme un oiseau. La nuit même, je m'appliquai à recopier des pages entières des *Poésies sur le voyage et le mariage de Mademoiselle Anne de Cenamy en Italie*.

Quatre ans plus tard, lorsque mon apprentissage chez mon maître verrier toucha à sa fin, j'avais retranscrit tous les livres de Gustave.



Le vieux scribe mourut à l'aube, un jour de mai. Alors que tous les charniers s'animaient, que les lingères, vendeurs d'images, bonnetiers, coiffeurs, pâtisseries et autres petits marchands s'activaient à ouvrir leurs commerces, on trouva Gustave étendu sur le sol de sa loge, la tête couchée sur un livre.

Laurent vint me prévenir chez mon maître, rue Saint-Bon. On allait déposer le corps de Gustave dans une fosse le jour même. Sans famille connue, il semblait avoir toujours habité le cimetière et entretenu son échoppe d'écrivain. Il était à peine midi lorsqu'une douzaine d'entre nous nous réunîmes pour plonger son cadavre dans la terre.

Outre Laurent, Paul et moi, il y avait deux autres scribes, le fossoyeur, un religieux, des curieux et une marchande de réglisse du vieux charnier qui, apparemment, avait été longtemps courtisée par Gustave sans jamais se résoudre à l'épouser, on ne savait trop pour quelle raison.

Pour toute cérémonie, outre la bénédiction du religieux, je récitai l'un des poèmes de Gustave. Les vers du scribe évoquaient le drame d'un oiseau qui, ayant perdu son âme, ne pouvait plus voler. L'oiseau avait

retrouvé l'âme blessée étendue sous une roche au fond de son cœur. Recrachant la roche, il avait soigné son âme et l'avait remise en place dans ses ailes. J'espérais que l'âme du vieux scribe allait lui permettre de voler bien au-delà du cimetière.

Avec Paul, je nettoyai l'échoppe de Gustave, heureux de pouvoir récupérer quelque objet d'écriture ou ses livres, puisque personne ne les réclamerait. Paul trouva dans l'écritoire une lettre qui m'était adressée ainsi qu'un acte de renouvellement de loyer du chapitre de Saint-Germain-de-l'Auxerrois. Selon la lettre et l'acte, la loge et la chambre au-dessus m'étaient réservées afin que je poursuivisse le métier que le scribe m'avait enseigné.

Je m'assis sur un caisson de bois, les papiers entre les mains, en proie à un profond dilemme. N'étais-je pas sur le point de devenir verrier, et ce, par la volonté de ma mère et le labeur de mon père? N'avais-je pas passé les quatre dernières années de mon existence à écouter mon maître, à le regarder et à l'imiter en tous points? Je savais désormais, moi aussi, souffler des lunes suspendues dans la pénombre de l'atelier. Je découpais et peignais le verre des vitraux. Je pouvais fabriquer fioles, flacons et autres instruments d'apothicaire. Le vieux scribe m'avait enseigné un métier? Jamais je ne lui avais donné un sol pour qu'il me fit apprenti, et tout ce que j'avais découvert avec lui m'avait amusé. Était-ce cela, un métier? Soudainement, ma tête devint lourde et j'eus très chaud. Mes mains se mirent à trembler, ma vue s'embrouilla, et je ressentis une immense fatigue. Incapable de me retenir, je m'effondrai vers l'avant.



Je m'éveillai deux jours plus tard, sur une pailleasse qui n'était pas la mienne, avec une douleur intense à la tête et une soif insupportable. J'avais uriné dans les draps. Pendant un long moment, je restai le regard fixé au plafond. Enfin, j'examinai la pièce autour de moi. La pailleasse était adossée à un mur percé d'une fenêtre solitaire ; à ma gauche se trouvaient une petite table et un banc. Au-dessus de ce dernier, je vis une tablette supportant lampe et chandelles et, en face, à l'autre bout de la pièce, l'âtre près duquel reposaient une marmite et des ustensiles. Sur le rebord de l'âtre, je devinai deux écuelles et trois gobelets de fer, une autre lampe et encore des chandelles. Je m'assis et observai le reste : on avait placé un grand coffre au pied de la pailleasse sur lequel trônait un pot de chambre, une cruche et un bol. Je repérai un baril à anse près de la porte.

Bientôt, je fus sur mes deux jambes et me penchai à la fenêtre pour jeter un œil à l'extérieur. Je reconnus aussitôt la cour des Saints-Innocents, ses tombes, ses fosses, l'église. Je compris qu'on m'avait transporté dans la chambre de Gustave, au-dessus de son échoppe. Comme il restait de l'eau dans le baril près de la porte, je pus me baigner le visage. Je dénichai quelques vêtements propres dans le coffre. Débarbouillé, fagoté comme le vieux scribe, je descendis dans la cour. Je sortis aussitôt par la petite porte de la rue aux Fers, me précipitai à la fontaine et bus autant d'eau fraîche que mon corps pouvait en

contenir. Buvant ainsi à m'en donner des tiraillements au ventre, je me souvins m'être évanoui quelques mois auparavant, en plein cœur de la foule, à la Foire Saint-Germain. Cette fois-là, je m'étais réveillé une main ensanglantée enfouie dans un tissu entortillé. Une femme gigantesque veillait à mon chevet. J'avais eu peur, à voir la créature, qu'elle me dévorât. Mais elle avait autant de bonté que de chair : elle m'avait nourri et servi du vin chaud.

Les laboureurs du ciel travaillent en solitaire, souvent de nuit, enfouis dans la face cachée du monde. Bien que leur quête soit universelle, leur recherche demeure personnelle, une vocation de reclus et de gardiens de mystères.

Il s'interroge encore sur les raisons qui l'ont poussé à l'entraîner, elle, dans son laboratoire, le lieu de tous ses secrets, de ses rêves les plus extravagants ; à lui montrer son athanor, ses flacons d'huile d'antimoine, son écritoire remplie de formules ; à lui révéler le sens de la quatrième arche du charnier de la Vierge, aux Saints-Innocents. Est-ce à cause de ce regard candide, de cette chevelure dorée, de cette peau si lisse, quasi translucide ? Est-ce parce qu'elle lui rappelle un petit animal sauvage et frémissant, une éternelle enfant ? Il n'a jamais perçu tant de pureté, de naïveté et d'ardeur chez un être ; elle le fascine, retourne ses entrailles, affole son esprit.

Elle est habitée par le feu céleste, voilà ce qu'il croit. Elle brûle de ce feu qui descend dans la matière et l'illumine. L'univers, pour le laboureur du ciel, prend toutes sortes de chemins afin de livrer ses mystères les plus profonds. Il le voit dans son regard, l'entend dans sa voix : à elle seule, elle est un chemin révélateur.

La première nuit, elle est demeurée assise à la table au centre de la pièce, observant autour d'elle sans dire un mot. Elle a longuement regardé les oiseaux empaillés sur les tablettes ainsi que les instruments étalés devant elle : pinces, pilons, mortiers, couteaux. Elle a longtemps humé le contenu des flacons et des fioles. Le laboureur la contemplait, la voyant plus belle que jamais, son visage entouré d'un halo de lumière. Le feu s'agitait dans l'athanor, et des chandelles, par dizaines, éclairaient le laboratoire d'une lueur vacillante.

Il déposa sur la table, l'un à la suite de l'autre, trois coffrets qu'il ouvrit tour à tour. Dans le premier, elle put voir des morceaux de tissu et de jute, des fils, de la laine, des ciseaux, des aiguilles et de la paille ; dans le second, des couleurs, des pinceaux, de l'encre et du papier ; dans le dernier, enfin, des mèches de cheveux, des plumes et des os. Elle ne posa pas de question. Il resta lui aussi muet. Quelquefois, leurs regards glissaient l'un vers l'autre et cela leur suffisait. Ils parlaient cette langue qui n'a pas besoin de mots, que parle toute chose dans l'univers, transportée par la musique ou le chant des oiseaux et que l'on peut entendre par les voies de l'esprit.

La deuxième nuit, il vit dans ses yeux une fébrilité nouvelle, une étincelle aussi brillante qu'un astre. Il sut alors qu'il avait deviné juste, qu'elle portait bel et bien le feu céleste. Elle vibrait à l'approche de la grande révélation. Elle demanda le coffret où reposaient les tissus et la laine. Lentement, ses mains passèrent d'une étoffe à l'autre, saisirent quelques aiguilles, caressèrent les fils de laine comme s'il s'agissait de la chevelure d'un enfant. Elle entortilla quelques fils autour de ses doigts, les contempla. Relevant la tête vers lui, elle lui confia que ce coffret lui rappelait bien des souvenirs. S'approchant d'elle, il mit sa main sur la sienne. Il se pencha et déposa un baiser sur son cou. Elle ferma les yeux et frissonna.

L'hiver sévissait, déployant vent froid et pluie glaciale, déversant parfois même neige et verglas, et pourtant, dans l'ancre du laboratoire chauffé par l'athanor, ils l'oubliaient. Elle passait de longues heures à l'observer travailler, éblouie de le voir manipuler les carcasses d'oiseaux, les pierres, les mixtures, le feu. Puis, une nuit, elle se mit au travail.



Ils travaillaient plusieurs nuits par semaine tant leur ouvrage les absorbait. Les longues veilles laissaient à peine quelques traces grisâtres sous leurs yeux au petit matin. Avant de s'étreindre et de s'endormir, ils vaquaient à leurs travaux comme des moines dans leur scriptorium, concentrés à la fois sur le matériel entre leurs mains et sur leur esprit en pleine ébullition,

sondant le fil de lumière qui rattache les choses terrestres aux objets célestes. Il leur fallait capturer ce fil invisible, le dompter pour maîtriser la source de vie et la recréer.

Elle apprenait vite. Mille fois plus malléable que le grand œuvre, elle était elle-même une marionnette soumise. Et désirable. S'il existait un obstacle qu'il devait franchir toutes les nuits dans le laboratoire, c'était son envie de la posséder tandis qu'elle s'affairait au nettoyage des os ou au tannage des peaux. Elle prenait bien garde aux concoctions d'arsenic, couvrant le bas de son visage d'un fichu, enfouissant ses mains dans des gants de chèvre, et pourtant, il devinait la douceur de sa peau sous celle de la bête, la moiteur de ses lèvres et son souffle chaud sous le masque improvisé. Il baissait alors les yeux sur son écritoire, feignant de reprendre pour la énième fois un calcul jusqu'à ce que sa chair se calme.

Dès qu'elle le vit, elle sut que le miracle se produirait. Il tenait le squelette debout sur la table, les mains sous ses bras, et lui souriait. Ravalant la salive qui lui était restée prise dans la gorge — sous le coup de l'éblouissement, elle avait pour un temps oublié de respirer —, elle les regarda avec émerveillement, lui et son pantin, puis sourit à son tour. Il ne s'agissait que d'un échafaudage d'os liés d'argile, mais elle devinait déjà la peau, les traits du visage, la chevelure, les habits. Elle imaginait la chose s'animant comme une petite bête, un animal de compagnie qui les divertirait dans ce laboratoire secret. Elle ouvrit un des coffrets qui traînaient à ses pieds et en sortit une

longue mèche de cheveux blonds, très fins et soyeux.
Ils se regardèrent à nouveau. Bien sûr, ce serait une
fille. Son âme bouillait déjà dans l'athanor.

Comme Marie le lui a demandé, Petit Pierre se rend tous les jours chez Laurelle pour s'assurer qu'elle ne manque de rien. Si, au début, il ne s'éternisait pas après lui avoir livré pain, eau et menus vivres, il s'attarde désormais chaque fois un peu plus auprès d'elle, savourant sa conversation qu'il trouve apaisante. La regarder dans les yeux le trouble, alors qu'elle-même ne peut pas le voir. Pourtant, au moment où leurs regards se croisent, il jurerait qu'ils s'accrochent l'un à l'autre. La voix de la jeune femme caresse l'esprit et le cœur ; sa grâce, éthérée, est presque irréelle.

Doucement, cela devient une habitude : Petit Pierre arrive tard chez Laurelle, après le travail. Ils boivent lentement un verre de vin et conversent, assis à la petite table au centre de la chambre. Il parle de pierres et de chaux, elle lui décrit ses paysages intérieurs.

L'écouter raconter ce qu'elle perçoit derrière ses paupières l'enchanté. Il ferme lui-même les yeux pour ne plus la voir et laisse son esprit dessiner les images qu'elle lui dépeint. Il voit des montagnes rouges, des plaines de blé bleu, un ciel orangé. Il observe la mer qu'il n'a jamais vue et, sur elle, des cygnes immenses qui déploient leurs ailes dans la brise marine. Il contemple des étoiles tombant en pluie très fine sur le sol de Paris, des anges naissant dans la fumée des cheminées, les murs des maisons devenir translucides. Il rêve encore de jeunes filles s'envolant sous leur ombrelle, de garçons fouettant les nuages comme des chevaux ; il ne cesse de voir des choses qu'il n'a jamais vues. Cela lui rappelle avec douceur son enfance à la foire. Lorsqu'il ouvre les yeux et qu'il regarde à nouveau Laurelle, elle dégage une quiétude peu commune. Son sourire insondable semble sans fin. Il a envie de ses lèvres blessées. Dans la pénombre, les cicatrices s'estompent et Laurelle est presque belle.

Un soir, Petit Pierre, enhardi, ose prendre la main de Laurelle. Les petits doigts d'araignée aux phalanges usées se laissent tenir, non sans un frémissement. La jeune femme continue de raconter ses paysages intérieurs avec un peu plus de désordre dans la voix. Petit Pierre se demande pour la première fois si, sous la cote de Laurelle, sur sa peau nue, il y a d'autres cicatrices. Soudainement, cette question tourne à l'obsession. Il ne se souvient pas d'avoir désiré le corps nu d'une femme, même celui de Marie, de façon aussi intense. Laurelle devine peut-être que ses yeux la déshabillent, ôtent un à un cote, tablier, chemise et

jupon. La gêne est d'autant plus grande qu'il sent son sexe gonfler d'impatience.

Laurelle ne parle plus. Leurs mains se livrent à la découverte mutuelle de leurs corps, frôlant le tissu rêche des habits, s'attardant là où la chair est libre : le cou, le visage, le poignet. Sans prononcer un mot, ils se lèvent et s'approchent, se serrent l'un contre l'autre, se caressent, d'abord la nuque, puis le dos, les hanches, le creux des reins. Petit Pierre appuie son sexe raidi contre le bas-ventre de Laurelle. Leurs bouches se cherchent et se découvrent, lèvres contre lèvres, jusqu'à tard dans la nuit. Ils se quittent, un bonheur nouveau, une douleur nouvelle, au fond du cœur.

Petit Pierre revient chaque soir, apportant en plus des vivres quelque douceur pour Laurelle : une fleur, un morceau de massepain, un fruit confit, un mouchoir brodé, tout ce qu'il imagine pouvoir lui faire plaisir. Ils ne se parlent plus beaucoup, laissant leurs corps exprimer leurs envies. Sur la paillasse de Laurelle, ils s'enlacent, s'embrassent, hument leur chevelure, frôlent leur peau sous leurs habits à demi défaits.

C'est ainsi que s'achève l'hiver pour les nouveaux amants. Petit Pierre, lorsqu'il n'est pas avec Laurelle, pense à elle. Il réalise qu'il n'a jamais autant pensé à une fille, à une femme. Il croyait aimer Marie depuis toujours et jusqu'à sa mort. Toutes ces années passées à désirer Marie, à lui faire la cour, à l'attendre.

Peu à peu, lorsque leurs corps sont épuisés et qu'ils demeurent allongés et immobiles sur la paillasse, les mots reviennent entre Petit Pierre et Laurelle. Petit

Pierre parle à nouveau de pierres et de chaux. Laurelle évoque à nouveau ses paysages intérieurs. Ils se disent autre chose, aussi. Petit Pierre raconte qu'il empilera les écus pour les loger tous deux, propose des noms pour leur premier garçon, relate son enfance avec maître Solon, ses chiens et son singe. Laurelle exprime sa crainte de perdre la sensibilité de ses doigts comme elle a perdu celle de ses yeux, confie son désir de découvrir plus souvent Paris, évoque le souvenir de sa mère.

Puis, naturellement, ils parlent aussi de Marie. L'enfant, la rêveuse, la petite montreuse de marionnettes. Ils abordent son secret que tous deux, la sœur, l'ami, connaissent. Laurelle annonce que Marie sera bientôt mariée à l'Italien. Petit Pierre ne dit plus rien. Il détourne la tête.

Installé à Paris avec Chocho, Angelo travaillait sans relâche à la création de ses marionnettes, qu'il testait à la Foire Saint-Germain, aspirant à les rendre toujours plus vivantes. Au hasard des rues et des cabarets, la Tzigane découvrait des musiciens au doigté et au souffle remarquables en compagnie desquels elle prenait grand plaisir à chanter.

Un soir d'hiver où un froid exceptionnel gardait les badauds dans le confort de leur foyer, les deux artistes coupèrent court à leurs représentations et s'engouffrèrent dans la chaleur revigorante d'une taverne. Le lieu était fort encombré, exigü et bondé d'ouvriers, de bourgeois, de poètes et de ribaudes. Comédiens, musiciens et voyageurs se disputaient également quelque coin de banc de chêne. On y discutait, mangeait, jouait à la triomphe, étalait ses charmes et buvait. Sur les tables, les pichets de vin,

pleins et vides, témoignaient de l'atmosphère festive de l'endroit.

Angelo et Chocho s'approchèrent d'une table à la compagnie disparate : une catin invitait une main anonyme à fouiller son corsage, alors qu'un prêtre, logé entre un vieilleux et une acrobate, combattait mollement le sommeil et l'abrutissement de l'alcool. Le religieux laissa brusquement retomber sa tête ; on le poussa sous la table. Malgré les coups de pied de ses joyeux camarades, il s'endormit profondément. Angelo et Chocho prirent place. Tandis qu'ils attendaient la cochonnaille et le pichet, ils étudièrent avec curiosité la créature assise en face d'eux. Elle sirotait un verre d'hydromel et ne cessait de dissenter sur toutes sortes de sujets, rejetant fréquemment d'un geste nerveux sa longue chevelure blonde dans son dos.

Les charcuteries et le vin n'étaient pas encore arrivés qu'ils connaissaient maints détails de la vie d'Ahlem. Inspirée et sans gêne, elle étalait sa nature androgyne et rigolait de ses diverses mésaventures, des malaises provoqués dans les églises, dont l'accès lui était pourtant refusé, au drame familial qui l'avait jetée à la rue lorsque ses parents avaient découvert la tendre amitié qu'elle vouait à un jeune étudiant de passage à Paris. Fascinés par l'éloquence et la théâtralité de cet être hors du commun, Angelo et Chocho vidèrent coup sur coup cinq pichets de vin en sa compagnie et quittèrent la taverne au milieu de la nuit, enlaçant tous deux la créature, chantant à tue-tête, oubliant le froid.



Après avoir bu quantité de vin et mangé d'innombrables saucisses, remanié le monde sous bien des aspects, ri, pleuré et chanté des soirées durant, Angelo et Ahlem marièrent les marionnettes de l'un au discours fertile et poétique de l'autre : la troupe était née. Des musiciens, repérés par Chocho, se joignirent à eux et Angelo dénicha, dans le Marais, un bâtiment où il installa les ateliers et logea les artistes. Il aménagea la cave pour y confectionner ses marionnettes, lesquelles l'occupaient parfois jusque tard dans la nuit.

La fréquentation des marchands de foire permit à Angelo de reprendre contact avec Luciana. Grâce au convoyage des marchandises, en particulier des tissus de Gênes dont la popularité ne cessait de croître en France, le fils et la mère échangèrent enfin quelques missives. Leurs lettres étaient souvent ouvertes par des esprits indiscrets et parvenaient déjà froissées et tachées entre leurs mains, mais ils touchaient ces mots comme si leurs corps s'enlaçaient.

Ni l'un ni l'autre ne savait lire. Patienter chez le secrétaire pour connaître les dernières nouvelles et recevoir leurs marques de tendresse respectives tournait au supplice. Luciana s'en remettait au prêtre de son village, qui la recevait à contrecœur, ne la laissant jamais franchir son seuil, la croyant de connivence avec le diable. Le religieux lisait et rédigeait les missives sur les marches de l'église, osant parfois un commentaire sur les vertus exorcisantes du jeûne. Pour

renouer le lien filial, Angelo, lui, se tournait vers n'importe quel écrivain public des Saint-Innocents.

C'est par l'une de ces lettres qu'il sut que l'homme de tous les noms avait rendu son dernier soupir en prononçant l'unique mot intelligible qu'il était parvenu à émettre depuis dix-sept ans, son propre nom : Angelo. Quelques semaines plus tard, Luciana, après avoir donné les chèvres et fermé la maison, arrivait à Paris, à dos d'âne, fermant un convoi qui transportait des draperies.



Découvrant chez Ahlem une ouverture d'esprit et une culture telles qu'il n'en n'avait jamais rencontrées, Angelo cultivait pour la créature une grande admiration et une profonde amitié. Il lui confiait ses joies, ses douleurs et ses aspirations, même les plus extravagantes. Lorsque sa relation avec Chocho ne fut plus qu'une rivière au lit asséché et que son amante s'abandonna dans les bras d'un joueur de harpe, Angelo vida toute sa peine dans d'interminables discours dont il accablait Ahlem. Chaque fois, la créature l'écoutait patiemment et trouvait quelque parole bienveillante pour le consoler.

Un soir de février, à la fin d'une représentation, Ahlem grimpa sur la mezzanine arrière du théâtre où Angelo se réveillait de sa transe. Il lui révéla qu'une jeune femme attendait en coulisse en compagnie d'un jeune homme, et qu'elle espérait un entretien afin de

proposer ses services. Angelo s'approcha de la traverse et se pencha. Il aperçut sa mère, le regard méfiant, tenter de comprendre ce que le jeune homme lui disait alors que la jeune femme les observait. Il ne pouvait voir son visage, caché par le capuchon d'un grand manteau un peu élimé. Angelo accepta d'accorder à la visiteuse un entretien pour le lendemain. Quelque chose dans le dos de cette femme l'attirait déjà.

Au moment où il aperçut, à travers le rideau de pluie, le magnifique visage de Marie Malvaux, Angelo crut recevoir quelque confiance de divinités d'un autre temps. Cette impression le bouleversa profondément, mais il ne laissa rien paraître de son malaise. Devant la jeune femme, il préféra user d'humour afin de lui démontrer qu'il possédait sur lui-même et sur les situations un contrôle indéfectible. Peut-être était-ce la maîtrise qu'il exerçait sur ses pantins depuis des années qui le portait à vouloir dompter gestes et paroles ; peu importe, il désirait cacher son trouble à tout prix.

Le temps passé auprès de la jeune femme n'arrangea pas les choses. Aussitôt qu'il se trouvait aux côtés de Marie, Angelo subissait un envoûtement semblable à celui qui s'emparait de lui quand sa mère, après lui avoir fait boire une décoction d'herbes amères, lui racontait la légende des femmes-oiseaux. Lorsqu'elle marchait, Marie paraissait fendre l'air, répandant sur son passage des particules de lumière. Scrutant ses pupilles, il croyait palper une existence sur laquelle le temps et l'espace n'avaient pas d'emprise.

Elle incarnait plus que la beauté, suscitait davantage que le désir : elle témoignait de la magie qui sommeillait dans chaque élément de la nature, comme si elle était un cristal pur, accidentellement laissé intègre parmi les épaves du monde.

Il avait aimé Chocho comme on aime une femme. Avec Marie, Angelo découvrait, au fil des jours, qu'il aimait aussi la vie, autant celle qui l'habitait que celle qui évoluait autour de lui. Marie était comme un phare apparaissant à un bateau à la dérive dans la tourmente des flots. En sa présence, s'il connaissait l'agitation du corps plein d'appétit pour sa chair, il ressentait aussi, pour la première fois de son existence, un curieux apaisement de l'âme.

Ils étaient enfermés dans le laboratoire depuis plus de neuf heures déjà. Leurs habits, tachés de sang, exhalaient une odeur de mort. Le petit corps mutilé reposait au centre de la table, en pièces éparses, baignant dans un jus rouge et visqueux où flottaient des amas de graisse, des morceaux d'os brisés, de longs cheveux, quelques bouts de cartilage.

Ils avaient d'abord entaillé la peau du cadavre. À l'aide de pinces, ils l'avaient délicatement retirée, puis grattée de toutes ses impuretés et mise à tremper dans une lessive chargée d'alun. Ils avaient soutiré toute la chair attachée aux os, nettoyé les entrailles, retiré le cœur et les autres organes qu'ils avaient jetés au feu pour alimenter l'athanor. Une odeur de viande brûlée flottait encore autour d'eux. Tandis qu'il sciait les membres aux articulations, elle nettoyait les os détachés. Ils travaillaient en silence, sachant que le temps

était compté : des êtres microscopiques se disputaient le cadavre, et leur gourmandise activait son pourrissement. Il fallait aussi débarrasser le crâne de sa cervelle, mais cela, elle ne pouvait pas se résoudre à le faire ni à le regarder, lui, plonger ses mains dans la cavité pour en retirer l'encéphale.

Un autre jour, ils viendraient poursuivre leur œuvre. Elle graisserait la peau pour achever le tannage ; il huilerait les os et fabriquerait de nouvelles articulations avec des billes de bois et des émerillons. Ensuite, elle coudrait des petits coussins de lin qu'ils appliqueraient le long du squelette reconstitué, les fixant ici et là avec de la corde. Les niches seraient comblées de glaise. Entre-temps, il aurait fabriqué le système pour faire rouler les yeux de verre et l'aurait introduit dans le crâne. Puis, ils s'adonneraient à l'étape la plus exaltante : ils replaceraient la peau traitée sur son armature, la collant avec de la gomme arabique, la recousant, la lissant à maintes reprises.

Un autre jour encore, ils reviendraient, émus, achever leur travail, colorer les lèvres, les joues, le contour des yeux, coller les poils de chat pour les cils et les sourcils, recoiffer la chevelure, peindre les ongles puis, finalement, vêtir leur petite fille de ses nouveaux habits.

Je sus par un apothicaire qui passait régulièrement aux Saints-Innocents que je souffrais d'humeurs sucrées et qu'il me fallait boire beaucoup et manger peu, mais souvent. Le plus cruel de ses conseils était d'éviter toutes les bonnes choses comme les gâteaux et les confiseries. Moi qui suis de nature gourmande, je ne pus m'astreindre à cette diète et succombai de temps à autre, dégustant une friandise de la rue de la Huchette où l'on trouvait les meilleures tartes au massepain de Paris. Après avoir mangé de tels morceaux de bonheur, j'eus parfois le tournis et ma vue s'embrouilla, ce qui, pour la lecture et l'écriture, est fort peu accommodant.

Je repris la petite affaire du vieux scribe, affichant devant la loge une ardoise sur laquelle on pouvait lire l'ensemble des services que j'offrais. Je me gardai de publier que je pouvais ferrer la mule, mais j'indiquai

qu'à peu de frais l'on trouverait chez moi et dans la plus grande discrétion de quoi éblouir le cœur de la maîtresse convoitée par une lettre d'amour enflammée ou réclamer justice auprès du roi, de ses ministres ou du lieutenant de police avec des placets écrits en bonne et due forme. J'ajoutai que je pouvais également enseigner à lire et écrire et traduire des ouvrages latins en français.

Pendant des années, je reçus les secrets de la populace, ses histoires d'amour des plus voluptueuses aux plus désespérées, ses tragédies familiales qui menaient à l'émission de lettres de cachet pour enfermer sa progéniture, ou encore, et cela ne m'arrivait que trop peu souvent, ses longues confidences que je devais rédiger sous forme de mémoires. Mes compagnons de jeunesse vieillissaient eux aussi, avec leurs rêves. Paul courtisait une petite lingère prénommée Rose. Laurent songeait aux Sauvages et aux terres de l'autre côté des mers, sans doute à cause des nombreux récits que je lui en avais fait, inspirés de l'ouvrage de Samuel de Champlain.

J'étais heureux que Laurent fasse preuve d'imagination, mais lorsque je compris que ses vues étaient bien réelles, qu'il prévoyait embarquer sur l'un de ces bateaux qui accosterait, après de longs mois, sur ces terres lointaines que l'on disait splendides, je crus bon de le raisonner. J'usai des arguments les plus menaçants. Je lui dis que la traversée le placerait en compagnie des rats, de la famine et des maladies; que s'il sortait vivant d'un tel périple, il trouverait des terres certes magnifiques dont un lot serait sien, mais

que le climat d'une rudesse incomparable lui rendrait l'existence insupportable ; je lui rappelai que les Sauvages étaient des créatures fort dangereuses se divertissant à découper les crânes des vivants comme des morts.

D'abord amusé par mon discours, Laurent souriait. Puis, voyant que je ne me lassais pas de dépeindre les horreurs de la Nouvelle-France, il entra dans une colère telle que je ne lui en avais jamais connu. Il m'accusa de ruiner ses aspirations et quitta ma loge le visage empourpré et les poings serrés.

Au même moment entra une femme d'une singulière allure, la peau hâlée et la tête couverte d'un fichu coloré, comme en portent certaines étrangères que l'on voit parfois déambuler dans les rues de la ville. Ses yeux étaient légèrement plissés, ses lèvres, charnues. Ses pommettes, hautes et proéminentes, lui saient au milieu de son visage. Je la trouvai fort agréable à regarder et l'invitai aussitôt à s'asseoir. Elle me demanda de fermer le rideau et attendis que je revienne m'installer à ma place avant de m'avouer la raison de sa venue.

D'une voix délicieuse, elle s'exprimait avec un accent que je ne reconnaissais pas. Se penchant vers moi, elle me tendit un cahier dans lequel je découvris des partitions. Elle avait entendu parler de ma curiosité pour les phénomènes prodigieux de notre monde ; par je ne sais quelle rumeur, elle savait que je me captivais pour les théories de Francis Bacon et le travail de Nicolas Flamel. Elle avait même entendu dire que je possédais mes propres hypothèses sur la

vie après la mort et que j'observais les cadavres du cimetière d'un œil tout sauf dégoûté.

Que des ragots d'un tel ordre circulassent aux Saints-Innocents ne m'étonnait pas, mais j'étais extrêmement curieux de savoir ce qu'elle attendait de moi après ce prologue. Elle me confia ne pas savoir écrire notre langue, qu'elle avait apprise à parler d'abord par fragments en voyageant, puis ici même, où elle continuait de s'instruire au contact des habitants. Elle désirait que je transcrive pour elle, dans le cahier de partitions, l'étonnant *Traité sur la domestication des âmes par la musique*.

Elle vint me visiter à plusieurs reprises, presque toujours le dimanche, afin que nous réalisions cette entreprise. S'il était une chose que j'aimais du métier d'écrivain public et que je n'aurais sans doute pas exploré en me faisant verrier, c'était la perspective que m'offraient les gens sur leurs souvenirs, leurs sentiments, leurs rêves, leurs croyances, leurs peurs et tout ce qui constituait leur vie. À la première rencontre, j'étais leur scribe ; à la deuxième, j'étais déjà leur confident et, à la troisième, leur ami.

Avec Chocho, il en fut de même. J'étais fasciné par le contenu du traité qu'elle me livrait, par son regard perçant, sa voix sublime et ses gestes gracieux. J'étais peut-être encore plus ébloui par le récit de sa vie. Elle me narrait son enfance dans ce pays lointain où elle avait appris à parler le langage des insectes, à chanter au même rythme que les rivières, à observer les pierres jusqu'à voir leur cœur emprisonnant la lumière. Mendier sur les chemins, faire taire son

ventre affamé, courir les papillons, réciter les légendes et exécuter les danses de ses aïeux, tout cela et plus encore, on le lui avait enseigné. Elle savait surtout comment laisser derrière elle, chaque saison, des paysages et des amis différents, emportant en souvenir une parcelle de leur être.

Elle me raconta son amour pour un étranger et leurs années d'errance ; son arrivée à Paris, la création des marionnettes, la troupe de théâtre, la musique ; puis, la perte de son enfant, le seul qu'elle ait porté, une petite fille enlevée par une forte fièvre un soir de février ; le désarroi de son amant, sa propre douleur, leur cassure irrémédiable.

Je me crus amoureux de Chocho, fasciné par la force et l'exotisme qu'elle dégageait. Cela, je ne le lui fis jamais savoir, comme je ne confiai à aucune femme que je la trouvais désirable. Ma vie était consacrée aux lettres, aux sciences du mystère et aux morts.

Peu de temps après que le *Traité sur la domestication des âmes par la musique* fut entièrement transcrit au bas des partitions, Chocho vint me voir et me fit une requête d'une étrangeté sans précédent. L'homme qu'elle avait aimé s'adonnait à des expérimentations d'une nature très délicate. Au fait de ma fascination pour les expériences hors du commun et de ma curiosité que d'autres auraient pu qualifier de malsaine, Chocho me proposa un commerce secret, que j'acceptai sans hésiter. Grâce à ma connaissance des habitudes des Saints-Innocents, j'aurais comme tâche d'aider son ancien amant à faire la récolte de cadavres d'enfants fraîchement décédés.

Petit Pierre tourne en rond dans sa chambre. Les volets sont clos, le foyer éteint, pas une chandelle n'éclaire la pièce. Laurelle vit toujours plongée dans une noirceur semblable. Comme elle, il essaie de voir les paysages intérieurs, mais n'y parvient pas. Seul le visage de Marie lui apparaît, décliné en une variété de souvenirs. Boudeur un après-midi d'hiver, sous une table d'étoffes, à la Foire Saint-Germain. Étonné devant les figures de cire. Séduit devant l'offrande d'un collier de verre. Tous les visages de Marie remuent son esprit. Cela semble décidé, irrémédiable : elle portera les enfants de l'Italien.

Petit Pierre s'abandonne à la noirceur. Il n'a pas la force de raviver les braises. La cruche de vin est vide et, à tâtons, il en cherche une autre qu'il entame. Effondré sur une chaise, il tient sa tête. Il pense aussi à Laurelle, imagine son corps blessé, son horizon

intérieur, sa fragilité. Dans sa chambre obscure, seul et désemparé, il espère très fort l'aimer.

Quelques jours passent. Contre le corps de Laurelle, dans ses yeux aveugles, Petit Pierre se réfugie pour oublier cette douleur sournoise qui se glisse dans sa poitrine, brûle ses rétines, cogne sous ses tempes. L'apaisement que lui offre Laurelle, la tendresse de leurs étreintes, les confidences échangées font croire à Petit Pierre que cela devrait être simple. Et pourtant.

Un soir, après avoir apporté les vivres chez elle, il lui annonce qu'il ne restera pas comme à son habitude. Il la rassure : il reviendra plus tard auprès d'elle. Elle sait qu'il va voir Marie, mais elle le laisse partir sans trahir son malaise.

Lorsque Angelo avait décidé de l'emplacement des ateliers, quelques années plus tôt, deux choses avaient fait porter son choix sur cette maison : la cave aménagée en différentes pièces et la trappe donnant sur la cour intérieure. Il pressentait qu'un jour il aurait besoin de l'utiliser. Ce jour-là arriva plus tôt qu'il ne l'avait cru.

De leur visite aux Saint-Innocents, ils avaient ramené le cadavre d'un jeune garçon, déposé le matin même dans une fosse par les sœurs hospitalières. Le corps était étendu sur la table, prêt à être transformé.

Angelo aurait préféré continuer de travailler en toute intimité avec Marie. Mais Eugène de Coderre, qui l'aidait à se procurer les dépouilles, fasciné par la mort et l'alchimie, ne voulait plus d'écus : il préférerait assister à la naissance de ces créatures exceptionnelles

qui envoûtaient le public parisien. Dans le laboratoire, ils étaient trois, désormais, s'apprêtant à donner vie à des cadavres.

Ils entendirent des pas dans le corridor, puis des coups puissamment frappés à la porte de la chambre. Ils se regardèrent, le visage soudain livide, les yeux chargés d'effroi. Marie se mit à trembler de tout son corps. Cherchant réconfort, elle avança une main vers Angelo, mais il se dirigeait déjà vers la porte contre laquelle il appuya l'oreille. Il vérifia que le verrou était bien en place.

De l'autre côté, les sergents n'attendaient pas qu'on leur ouvre : ils s'efforçaient de défoncer les panneaux de bois à coups de hallebarde. Angelo revint rapidement sur ses pas et indiqua en silence la trappe au plafond, à l'autre bout de la chambre. L'échelle se trouvait dessous, appuyée sur le mur. D'un mouvement silencieux, souple comme un félin, il la saisit et la déplaça de façon à ce qu'ils puissent atteindre la trappe. Il grimpa le premier et poussa le panneau de chêne de toutes ses forces. Demeuré longtemps fermé, ce dernier résista. Tandis qu'Angelo luttait pour l'ouvrir, Marie et Eugène aperçurent les pointes des hallebardes à travers la porte et des copeaux de bois virevolter en tous sens. À peine quelques minutes encore et les sergents créeraient une brèche suffisamment grande pour passer le bras et atteindre le verrou. Enfin, dans un long grincement, la trappe céda et laissa entrevoir le ciel de Paris.

Angelo s'engouffra le premier dans l'ouverture, suivi par Marie, qui peinait à se hisser, encombrée par

ses jupons. Derrière elle, Eugène tentait de l'aider, relevant les pièces de tissu avec maladresse, évitant de justesse les coups de bottine. Angelo tendit les bras pour accueillir Marie et la tirer dans la cour. Eugène avait à peine mis un pied dehors que les sergents envahissaient le laboratoire, stupéfiés par ce qu'ils découvraient. L'un d'eux cria de ne toucher à rien et de se hâter vers l'échelle.

Angelo filait déjà dans les rues de Paris, suivant un trajet longuement étudié dans le but de semer d'éventuels poursuivants. Il se retournait régulièrement pour s'assurer que Marie le suivait. La jeune femme, le souffle court, ne parvenait pas à suivre la cadence. La distance s'étrait de plus en plus entre eux, à chaque détour. Songeant qu'il ne servait à rien qu'ils fussent tous trois pris comme des rats, Angelo accéléra et disparut au tournant d'une ruelle. Eugène, en proie à des étourdissements, résistait pour ne pas s'écrouler.

Marie et Eugène furent rattrapés sans peine par les sergents, sous le regard des curieux qui, réveillés par le bruit de la poursuite, s'étaient mis aux fenêtres. Eugène, affaibli, s'effondra sur le pavé à la vue des officiers et ne releva même pas la tête quand on le ligota. Terrorisée à la vue des hallebardes si près d'elle, Marie se laissa entraîner par deux sergents qui lièrent ses mains derrière son dos. Elle sentit la corde s'enfoncer profondément dans sa chair.

Elle tourna la tête et chercha Angelo du regard. Stupéfaite, elle reconnut plutôt le visage de Petit Pierre qui l'observait intensément, à quelques pas. Elle souleva son regard, cherchant à comprendre. Quelque

chose se brisa alors en elle, comme si son âme venait de se fendre. Elle fouilla sa mémoire, du premier jour où Petit Pierre était venu la tirer de dessous la table de monsieur Labruis, à la foire, jusqu'à cette nuit d'hiver orageuse où il était venu lui rendre visite aux ateliers de l'Italien. Un ami, un frère, portant le rire et la complicité, la protection et le soutien, venait de mourir, arrachant avec sa trahison des fragments entiers de leur enfance. Une douleur intense déchira la poitrine de Marie. Elle vacilla.

1^{er} INTERROGATOIRE

A Paris, par devant le sieur Simon Gervais, greffier, Michel Chambard et Claude Colomb. Interrogatoire fait sur la personne de Marie Malvaux, prisonnière à la Conciergerie de Paris.

Enquise de son âge, d'où elle est, qui sont son père et sa mère.

Dit se nommer Marie Malvaux, fille de Marie-Thérèse Malvaux et de père inconnu, native de Bandol.

Demande pourquoi elle a été ici amenée.

Répond que c'est pour le salut de son âme.

Enquise combien il y a de temps qu'elle est en subjection du diable.

Dit qu'elle ignore ladite subjection, qu'elle était alors amoureuse, qu'il s'appelle Angelo di Adone dit l'Italien, qu'il était accoutré d'une longue cape et d'un haut chapeau, noirs tous deux, qu'il lui a donné pour leçon les sonorités étranges de sa langue, qu'elle lui a soumis son envie de manipuler ses marionnettes, lesquelles sont ouvrées d'exceptionnelle façon.

Enquise combien de fois elle s'est trouvée en le laboratoire nocturne.

Répond qu'elle s'y est trouvée environ quarante fois, que le lieu du laboratoire était sous les ateliers dudit Angelo di Adone dit l'Italien. La première fois, elle y a été fort impressionnée par tout ce qu'elle a vu à raison qu'elle ne reconnut rien à bien des instruments. Les autres fois, elle y a œuvré, selon les instructions dudit Italien.

Enquise ce qu'il y avait dans le laboratoire.

Dit qu'il y avait toutes sortes d'instruments et verreries, des tissus et des morceaux de bois pour ouvrir les marionnettes. Que son amoureux l'y menait.

Interrogée comme et en quelle manière on ouvre les marionnettes. Dit comme l'on ouvre ordinairement, vu qu'elle n'y connaissait rien et que c'est ledit Italien qui lui a appris.

Enquise de ce qui se faisait aux Saints-Innocents.

Dit qu'elle se tient près dudit Italien, qu'il y a un scribe fort connaissant des mystères du cimetière qui les guide d'une part et d'autre des tombes et fosses et qu'il guette que personne n'observe qu'ils déroberent les dépouilles.

Interrogée combien de temps il y a qu'elle n'a vu ledit Italien, son amoureux.

Dit qu'il y a deux jours.

Après plusieurs admonestations fut renvoyée ayant signé cette marque :

Marie + Malvaux

2^e INTERROGATOIRE

Par devant les susnommés. Cette prisonnière étant ramenée en chambre fut renseignée sur les faits et charges et enquis si ce qu'elle a déclaré et confessé hier est véritable. Répond que si c'est pour la mettre en prison qu'il n'est pas véritable ; puis dit après avoir bu qu'il est véritable.

Enquis de comment s'appelle son amoureux.

Dit qu'il s'appelle Angelo di Adone.

Enquis où il l'a trouvée la première fois et ce qu'il lui a fait.

Répond que ça a été sous la porte cochère près des ateliers, qu'il y avait la pluie, qu'il était accoutré d'une cape noire. Et d'un haut chapeau noir. Dit aussi que lorsqu'elle était à ses côtés elle était en pensée d'amour.

Enquis combien il y a de temps qu'elle est en subjection du diable.

Dit qu'il y a environ trois mois, qu'elle ne savait plus se reconnaître, qu'alors aussi son amoureux l'a connue charnellement maintes fois et qu'il lui a donné du contentement. Et sur ce qu'il lui est demandé si elle n'avait peur d'avoir un enfant, dit qu'elle n'a eu cette pensée-là.

Enquise combien de fois elle s'est trouvée au laboratoire et aux Saints-Innocents.

Répond qu'elle ne sait plus combien de fois, qu'elle y allait à pied avec son amoureux, où la troisième fois qu'elle y a été a vu et connu Eugène de Coderre à qui elle n'avait jamais parlé. Et que les dépouilles étaient au-dessus des autres afin qu'on puisse mieux les prendre.

Interrogée combien de temps il y a qu'elle n'a vu son amoureux et si elle n'a aussi vu aux Saints-Innocents Eugène de Coderre.

Dit, après avoir demandé du temps pour y penser, qu'il y a bien trois jours qu'elle n'a point vu l'un et l'autre.

Interrogée sur ce qu'il se fait et ce qu'il se passe aux Saints-Innocents et après.

Dit qu'aux Saints-Innocents ils allaient de sitôt voir Eugène de Coderre et que lui-même les amenait à la fosse où prendre les dépouilles qui étaient toujours celles d'enfants ; qu'après ils mettaient les dépouilles dans une poche et sortaient de suite du cimetière par la porte Saint-Jacques et qu'ils amenaient les dépouilles au laboratoire pour en user à l'ouvrage des marionnettes.

Enquise si ne faisant les commandements dudit Italien, il ne l'a battue ou menacée.

Répond que jamais ne l'a battue ni menacée.

Pressée de dire ce qu'elle a fait des dépouilles.

Dit après avoir été enseignée là-dessus, qu'elle a nettoyé les chairs et les ossements que ledit Italien a découpés pour les préparer à l'ouvrage des marionnettes.

Enquise si le diable ne lui a conseillé de piller les dépouilles et de leur faire du mal.

Dit qu'il lui a conseillé de les piller et qu'il l'aiderait mais non de leur faire du mal.

Chargée derechef d'avoir fait quelque maléfice avec des enfants, pressée de dire la vérité.

Répond qu'elle n'a fait mourir aucune personne ni aucune bête ; depuis dit qu'elle a fait naître un homoncule.

Enquise pourquoi elle faisait cela.

Dit qu'elle avait eu la vision dans les yeux dudit Italien que la vie pouvait arriver de cette façon.

Interrogée comme et en quelle manière on peut faire naître un homoncule.

Dit qu'on prépare la chair des cadavres et que l'on ouvre la marionnette tandis que l'âme de l'homoncule bout dans l'athanor. Que cela prend un temps très long et dur mais que le travail en est fort profitable.

Après avoir été admonestée de penser à sa conscience, fut envoyée en prison après avoir signé cette marque :

Marie + Malvaux.

DÉLIBÉRATION

Vu ces interrogatoires et réponses par les soussignés avocats en le tribunal du Châtelet. Ils disent que ladite Marie Malvaux confesse bien qu'elle est sorcière, qu'elle s'est donnée au diable, qu'elle a eu habitation avec lui et qu'elle a été aux Saints-Innocents, confessant d'avoir volé et profané des dépouilles et d'avoir ouvert des marionnettes avec leurs chairs et os.

Signés Louvard. Devrôt.

JUGEMENT

Vu les interrogatoires, réponses et informations faits à la charge de Marie Malvaux avec ses concessions géminées par lesquelles appert comme elle aurait été de tout temps malfamée d'être entachée du crime de sortilège, voir par ses dites confessions qu'elle aurait fait pacte avec le diable charnellement en quoi elle avait reçu du contentement. Aussi qu'elle se serait entremise des crimes d'outrage aux cadavres. Qui sont crimes de lèse-majesté divine.

Pour expiation desquels l'avis des soussignés est que l'office de Paris peut légitimement condamner ladite Marie Malvaux au dernier supplice, la faisant attacher à une potence et l'étrangler tant que mort s'en suive, la faire enterrer là aux environs.

Signés

Mestiers, Marchand.

À environ cent soixante toises de Paris, au milieu d'une campagne où d'aucuns n'hésitent pas à cultiver la terre et à tenir guinguette, s'élève le gibet de Montfaucon. Blanchi à la chaux et à la colle, on le voit de loin, hideux monument destiné à maintenir les mauvaises actions cloîtrées au fond des esprits. Et pourtant, la potence est rarement inoccupée. Certains y arrivent traînés de Paris sur une claie, nu-tête et mains liées, le visage tourné vers le sol, accompagnés d'un cortège formé du lieutenant criminel, du procureur du roi, de sergents, d'archers et d'un confesseur. Le bourreau est déjà à son poste devant la porte du bâtiment. Le sinistre labeur ne l'émeut pas ; il pense aux vingt-cinq livres que chaque exécution lui rapportera et qu'il ramènera à sa femme le jour même.

Les trois étages du bâtiment peuvent contenir soixante corps en suspension sous leurs arches. Les

dépouilles y restent pendues, s'entrechoquant parfois sous les bourrasques de vent, jusqu'à ce qu'elles tombent en décomposition. On jette ensuite pêle-mêle dans la fosse de la cour intérieure les restes des cadavres putréfiés. Autour du bâtiment, des échelles accueillent les derniers pas des condamnés. Elles forment, dans les circonstances, un chemin toujours trop court vers la mort.

Un matin de grand soleil où la terre, après avoir sommeillé tout l'hiver, s'ouvre à la renaissance, Marie Malvaux est conduite à la mort sur une civière de bois, le corps ballotté par les mouvements des hommes qui la transportent. Son visage enfoui dans la claie, elle ne voit rien autour. À ses côtés, Eugène s'avance lui aussi vers le supplice.

La route qui mène au gibet de Montfaucon est souvent déserte. Empruntée le jour par les condamnés et leur cortège, on y croise parfois la nuit quelque membre de la famille se risquant à aller décrocher un corps pour lui offrir une meilleure sépulture. De rares médecins ou sorciers y viennent aussi pour s'approvisionner en cadavres. En d'autres temps, elle demeure un long fil muet entre la vie et la mort.

Les hommes déposent la claie au sol et se questionnent : est-il préférable que la sorcière soit tournée face contre terre ou bien couchée sur le dos ? Pendant que l'on soupèse les deux options, la seconde claie est déposée une demi-perche plus loin.

Lorsque l'on retourne son corps et le projette sur le sol humide de la plaine, Marie compte sept hommes.

L'un d'entre eux demande en riant si l'autre condamné n'aimerait pas un peu de douceur avant de mourir. Eugène se recroqueville sur sa claie et se met à prier en silence.

Le procureur du roi se penche le premier sur les jupes de la jeune femme. Il ne la regarde pas, écarte sèchement ses cuisses, fourrage ses jupons jusqu'à dénicher son sexe dans lequel il fourre aussitôt un doigt, puis un autre, tandis qu'il s'affaire à dégager son membre, qu'il sort au grand air. Il l'approche précipitamment de la vulve de Marie et, l'ayant à peine effleurée, éjacule aussitôt. Honteux, il en profite pendant que son membre est encore dur pour la pénétrer avec de longs va-et-vient agressifs.

La jeune femme observe le visage gras et suintant de l'homme qui rougit sous l'effort. Elle lève les yeux vers l'immensité du ciel. Dans son esprit, son corps est scindé, et tout ce qui se passe en dessous de son nombril ne la concerne plus. À bout de souffle, le procureur du roi se retire, rangeant aussitôt son membre irrité et ramolli dans sa culotte.

Vient ensuite le lieutenant criminel qui, lui, porte déjà la culotte à mi-jambes, n'ayant cure d'exhiber son derrière poilu et couvert de squames. Le sexe dressé et tumescent, il parade quelques instants, l'œil amusé. Puis, il se jette sur la jeune femme et s'y enfonce d'un seul coup. Ses mains fouillent son corsage, tentent de découvrir ses seins. L'un des sergents s'approche, empoigne le tissu et le tire sans ménagement. La poitrine de Marie finalement mise à nu, les hommes rient, leurs sexes s'affolent.

Tour à tour, ils viennent s'introduire de force dans le ventre de la condamnée, pétrissent ses seins, tirent sa chevelure, lèchent son visage. Insatisfait de sa première visite, le procureur du roi y retourne, heureux de plonger encore dans la cavité chaude et humide de la jeune femme. Son visage s'empourpre de nouveau, il sue, la salive file entre ses lèvres et dégouline sur son menton. Seul le confesseur retourne Marie pour la prendre par-derrière comme une chienne. Au bout d'un moment, il se couche de tout son long sur la jeune femme et enfouit sa tête dans le creux de sa nuque. Marie, le visage enfoncé dans le sol, rêve que tout son corps y glisse, pour rejoindre ces condamnées qu'on a jadis enterrées vivantes.

Une partie du cortège reprend la claie où est attaché l'autre condamné, secoué de sanglots, la tête couchée dans ses vomissures. Eugène de Coderre n'a pas tant vomi sa mort imminente que la misérable nature humaine. Il se console à l'idée qu'il sera bientôt l'un de ces morts qui, durant toutes ces années, l'ont fasciné. Il pourra enfin découvrir de quoi est fait cet au-delà, si cette autre vie ressemble à celle qu'il a connue jusqu'à maintenant, avec ses joies, ses misères, ses jeux, ses amours, ou si elle n'est qu'un sommeil sans fond. Eugène ne veut surtout pas dormir. Il veut éprouver quelque chose encore, n'importe quoi, même la douleur. Tandis qu'on le transporte comme un insignifiant chargement de fagots, il se remémore la fresque de Nicolas Flamel, au cimetière, et s'attarde sur l'image du martyr des innocents. Ce ne sont plus là des visages d'inconnus, mais le sien, multiplié sous les arcades.

Chacun à leur façon, Marie et Eugène implorèrent en silence le salut de leur âme. Elle songe, malgré la douleur de son sexe meurtri et le sang qui s'en échappe toujours, aux moments de douceur qui ont ponctué son existence. Elle tente de se remémorer les visages de sa mère et de ses sœurs, leurs paroles et leurs gestes de tendresse. Dans sa rêverie, elles viennent, tour à tour, l'enlacer et la consoler. Ses pensées s'attardent sur Laurelle : que deviendra-t-elle, désormais ? Marie, dans le plus grand secret, regrette cette faiblesse qui l'a fait glisser dans les bras d'un ensorceleur, sa fascination pour les marionnettes qui l'a menée jusqu'à lui, jusqu'à son art étrange et illicite. Elle pleure, honteuse et désespérée.

Eugène se rappelle le corps de la fillette blonde qu'il a aperçu à sa première visite aux Saints-Innocents. Son visage paisible. Il ne pouvait admettre, à l'époque, que la vie avait cessé d'habiter ce petit être à peine arrivé en ce monde. Il repense au vieux grimoire de son père, aux livres de Francis Bacon. Le philosophe croyait que le véritable but de la connaissance était la restauration de l'homme, souverain et puissant, comme dans le premier état où il avait été créé, et que ce rétablissement résidait dans la découverte de toutes les possibilités d'opérations, depuis l'immortalité jusqu'aux plus humbles procédés des arts mécaniques.

Le scribe avait longtemps réfléchi au discours de Bacon depuis ses premières lectures de son *Histoire naturelle* jusqu'à celles de son *Historia vitæ et mortis*. Tout demeurait probable. L'art de prolonger la vie ou

de la restituer n'était pas que l'affaire de Dieu. C'est avec cette lueur d'espoir qu'Eugène approche de son exécution.

Le cortège atteint la porte du gibet où quelques curieux sont rassemblés. Le bourreau, pour le bon spectacle de la foule, choisit de pendre Marie Malvaux et Eugène de Coderre côte à côte, au dernier étage du gibet, afin qu'on puisse les apercevoir d'aussi loin que possible.

Il a trouvé son corps magnifique, même dans la mort. Flottant au dernier étage du gibet, le plus près du ciel, dans la nuit claire et parsemée d'étoiles. Malgré son désir de monter la retrouver, de toucher encore une fois sa chair devenue froide et rigide, il est demeuré au sol, les yeux fixés sur sa silhouette frêle et dansante au gré du vent. Sa vieille mère était là aussi, à ses côtés, tenant une boîte de fer sculpté qui brillait dans la pénombre.

Ils firent un feu. Là-haut, des oiseaux tournoyaient, menaçant à tout moment de plonger leurs becs dans la chair des cadavres suspendus. Il se souvint de la potence de son enfance, de sa mère beaucoup plus jeune, encore belle, des cérémonies sauvages auxquelles elle s'adonnait, entourée de disciples. Si, au sommet du gibet, le corps de la jeune fille était sans vie, son âme, elle, devait rôder aux alentours, encore

troublée d'avoir été brusquement extraite de son enveloppe de chair.

Les musiciens, qui les avaient accompagnés, s'installèrent en cercle autour du feu. Sa mère ouvrit la boîte de métal et en étendit le contenu sur un linge déposé au sol : une mèche de cheveux, un peu de sang séché, quelques fioles, des aiguilles, une poupée. Il se coucha dos contre terre au moment où deux hommes escaladaient le gibet. Il les regarda monter, s'approcher du corps inerte de la jeune femme. Puis, il ferma les yeux.

Une femme qu'il avait jadis aimée, rencontrée dans un pays lointain au-delà des montagnes et des forêts, entama un chant. Sa voix profonde l'enveloppa. Vinrent ensuite les premières notes de viole, les tapotements de tambourin, les sons de musette et de bombarde, les frissons de harpe. Doucement, l'air se gonfla d'une délicate mélodie qui se répandait dans tout : le feu, les herbes, la terre, le gibet, les oiseaux, le ciel entier.

Il sentit les vibrations sous sa chair, tandis que son corps devenait inerte. D'abord, de légers picotements, puis, peu à peu, de longs spasmes l'envahirent. Enfin, il s'éleva.

Il vit sous lui son corps, le feu, les musiciens et sa mère. Il s'éleva davantage, jusqu'à la hauteur des oiseaux avec lesquels il tournoya un moment, observant plus bas le gibet, les champs et une partie de la forêt. Il entendait toujours la musique, la laissa s'approcher, le frôler de ses doigts invisibles, puis le cap -

turer. Il s'abandonna en elle telle une rivière dans l'océan et, ainsi immergé, flotta encore plus haut, plus loin, plus haut encore.

À travers la musique lui parvinrent des voix résonnant au fond de centaines de puits. Elles cherchaient à l'atteindre, et leurs mots hachurés se fondaient les uns aux autres, formaient un magma de paroles incompréhensibles. Il ne voyait plus les champs et la forêt. Il errait dans un brouillard froid où soudainement lui apparaissaient un visage, une bête, une chambre, un arbre. Un moment, la brume se dissipa et il vit passer toute une ville à sa droite et, un peu plus loin, des légions de soldats. La brume s'épaissit à nouveau, les voix s'intensifièrent, il se sentit bousculé par des masses informes ; certaines le caressaient, d'autres essayaient de s'enfoncer dans les replis de son âme. Il les fuyait toutes, cherchant à travers les bruits, les notes, le brouillard et les visions un indice de sa présence. Il erra pendant un temps encore : les paysages défilaient à grande vitesse, les masses le frôlaient précipitamment, les voix s'emboîtaient sans qu'il ne puisse distinguer aucun mot ; il eut bientôt l'impression d'être avalé par un tourbillon et prit peur.

Des silhouettes noires s'avançaient, de plus en plus nombreuses, de plus en plus imposantes. Elles couvraient presque tout autour de lui. Alourdi, se sentant étouffé, pressé de toutes parts, il tourna sur lui-même, luttant pour ne pas tomber, pour ne pas se laisser absorber par les ombres.

Il lui fallait trouver une source de lumière, s'y introduire. À sa droite, au loin, scintillait un point parmi les

taches noires, comme une étoile esseulée dans la nuit. Il le fixa, s'extirpa de la horde d'ombres et fila vers lui. De moins en moins craintif, de plus en plus léger, il s'approchait du point brillant tandis que les ombres reculaient, aspirées par des zones beaucoup plus sombres. L'aire lumineuse s'élargissait. Il se retrouva bientôt au milieu d'un ciel bleu où flottaient quelques nuages.

Sous lui, les dunes orangées d'un désert s'étendaient à perte de vue. Il crut qu'il avait déjà foulé cet espace. Confiant, paisible, il allait toujours tout droit, vers un lieu indéfini qu'il devinait caché parmi les dunes.

Au bout de quelques instants, il prit conscience du silence qui l'entourait. Un cercle de monolithes géants lui apparut, à demi couvert par des nuages. Il s'en approcha, tourna alentour comme l'oiseau autour de sa proie, entrevit une brèche où se faufiler et demeura flottant à l'intérieur du cercle.

Elle était là. Quatre créatures blanches et translucides l'entouraient. Elle-même avait un corps diaphane, vêtu d'une longue tunique transparente laissant passer la lumière du jour. La plus grande des créatures, sa chevelure laiteuse caressant le sol lorsqu'elle se mouvait, se tourna vers lui. Sans voix ni mots, elle l'interrogea sur sa présence dans la chambre des morts. Il regarda Marie, ce qu'elle était en train de devenir, puis songea à sa mère, là-bas, et au gibet.

Agenouillée et en transe, Luciana tenait la poupée. Les yeux révulsés, son vieux corps oscillait d'avant en

arrière jusqu'à raser la terre. Les musiciens jouaient avec frénésie, ne faisant qu'un avec leur instrument, n'ayant plus conscience du lieu ni du temps où ils se trouvaient. On avait descendu le corps inerte de Marie et on l'avait déposé sur le sol, tout près de celui d'Angelo, immobile.

Il ne pouvait pas la toucher. Il tendait son bras informe vers sa silhouette sans pouvoir l'atteindre. Elle ne semblait pas avoir conscience de sa présence. Translucide, fluide et lumineuse, Marie était sublime, inaccessible. Errant dans un autre monde, à quelques pas de lui seulement. Les créatures vibraient, s'affairaient à la reconforter dans son passage vers d'autres sphères. Il cria son nom plusieurs fois, mais les mots s'évaporaient en ondes silencieuses.

Côte à côte, leurs visages tournés vers les étoiles, ils semblaient dormir. Des mouches affamées exploraient le corps inanimé de la jeune femme, d'autres cherchaient à y pondre. Près d'eux, Luciana s'agitait de plus en plus violemment, suait une eau noire qui dégoulinait le long de ses tempes et de son cou. De sa gorge s'échappait un chant où grinçaient des notes brisées. Elle lâcha la poupée. Le pantin reposait dans les airs, couché sur un lit invisible, en attente.

Il entendit à nouveau la musique. S'infiltrant partout, elle tentait de séduire les âmes errantes. Là-bas, toujours flottante, la poupée avait commencé à onduler. Devant lui, la silhouette de Marie se mit à remuer tout entière à la façon d'un cœur qui bat. Puis, elle tangua, ploya, s'allongea, s'effiloça jusqu'à disparaître complètement. Tandis qu'il percevait un son de

clochettes à travers la musique, un courant d'air frais le frôla. Il l'enlaça, s'éleva hors du cercle de monolithes et suivit le son des clochettes, l'âme de Marie blottie contre la sienne.

Les musiciens jouaient toujours, près d'un feu dont plus personne ne s'occupait et qui, lentement, se mourait. Les mains dansantes et la voix éraillée, Luciana maîtrisait la poupée en vol, oubliant la fatigue qui raidissait sa chair. La lune et les étoiles s'étaient déplacées. Dans le firmament, la constellation du corbeau scintillait faiblement. Les oiseaux, autour du gibet, semblaient suspendus entre ciel et terre, à l'affût d'un prodige.

La poupée tomba au sol et la musique cessa. Angelo et Marie ouvrirent les yeux et respirèrent profondément.

NOTE DE L'AUTEURE

Bien que l'intrigue des *Laboureurs du ciel* s'inscrive dans le contexte particulier du Paris du xvii^e siècle, mon intention n'était pas d'écrire un roman historique. Néanmoins, j'ai tenté d'évoquer le lieu et l'époque avec une certaine justesse, tout en prenant des libertés qui me paraissaient servir la trame romanesque.

Ceux qui connaissent bien le xvii^e siècle pourraient, à la lecture du roman, sursauter à quelques endroits. Ils le feront peut-être en constatant, notamment, que j'ai tordu le siècle au point de faire coïncider les représentations des *Forces de l'Amour et de la Magie* et les exécutions au gibet de Montfaucon. Une quarantaine d'années séparent les deux : la première représentation des *Forces de l'Amour et de la Magie* a eu lieu en 1676, tandis qu'on situe les dernières pendaisons à Montfaucon autour de 1630.

J'aimerais aussi préciser que le premier des trois extraits de la *Danse macabre* cités dans le roman ne faisait pas nécessairement partie du texte figurant sur la fresque du charnier des Lingères, au cimetière des Saints-Innocents, contrairement aux deux autres, dont l'origine a pu être vérifiée. Il proviendrait de la *Danse macabre* de Troyes et a été intégré au roman parce qu'il évoque bien la fascination du personnage d'Eugène de Coderre pour les cadavres.

Quant aux *Forces de l'Amour et de la Magie*, de la troupe du même nom, si le résumé de la pièce est

plutôt conforme aux textes qui en font la description, je dois préciser que l'apport musical en italien relève de mon imagination et que les marionnettes géantes *autonomes* (car il paraît qu'elles en avaient l'air et qu'elles étaient source de fascination pour le public parisien) sont attribuables à la Troupe royale des Pygmées.

On me pardonnera, je l'espère, ces mariages fictionnels, ainsi que les autres anachronismes, voulus ou non, qui parsèment le texte.

L'écriture des *Laboureurs du ciel* m'a entraînée dans un magnifique dédale de recherches pendant près d'une décennie. La liste des livres et des sites Internet consultés étant fort chargée, je ne la transcris pas ici. J'aimerais toutefois signaler deux ressources vers lesquelles je suis revenue à de nombreuses reprises pendant le processus de création : le livre remarquable de Christine Métayer *Au tombeau des secrets* (Albin Michel, 2000) et le merveilleux site du Théâtre de la foire : www.theatrales.uqam.ca/foires.

Je tiens à remercier l'Institut Canadien de Québec et la Ville de Paris, qui ont contribué à la réalisation de ce projet en m'offrant une résidence d'écriture, et je fais un clin d'œil à l'équipe de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris pour sa complicité lors de mon passage.

Merci à Marianne Waltz, Jean Désy, Marie-Renée Lavoie et Maude Poissant d'avoir lu et commenté le manuscrit.

Je remercie également Antoine Tanguay, dont la ferveur et l'audace rappellent que la littérature est d'abord une histoire de cœur.

Je suis aussi très reconnaissante à toute l'équipe d'Alto pour son précieux travail : Caroline, Hugues, Isabelle, Julie-Jeanne, Katie et Tania.

Merci à Esther Croft, mentore et amie.

Enfin, un merci tout particulier à mes enfants et à leurs pères pour m'avoir permis de consacrer le temps nécessaire à l'écriture de ce texte.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER
Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA
Deux caravanes

Sarah WATERS
L'Indésirable

Hélène VACHON
Attraction terrestre

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Catherine LEROUX
La marche en forêt

Christine EDDIE
Parapluies

Marina LEWYCKA
Des adhésifs dans le monde moderne

Lori LANSENS
Un si joli visage

Karoline GEORGES
Sous béton

Annabel LYON
Le juste milieu

Dominique FORTIER
La porte du ciel

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob de Zoet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Serge LAMOTHE
Les enfants lumière

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN
Minuscule

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Lori LANSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Caroline Décoste
Correction d'épreuves : Julie-Jeanne Roy
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN OCTOBRE 2012
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression des *Laboureurs du ciel* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 87 arbres, 320 342 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 4 852 kilos de déchets solides et de 12 613 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 4^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec